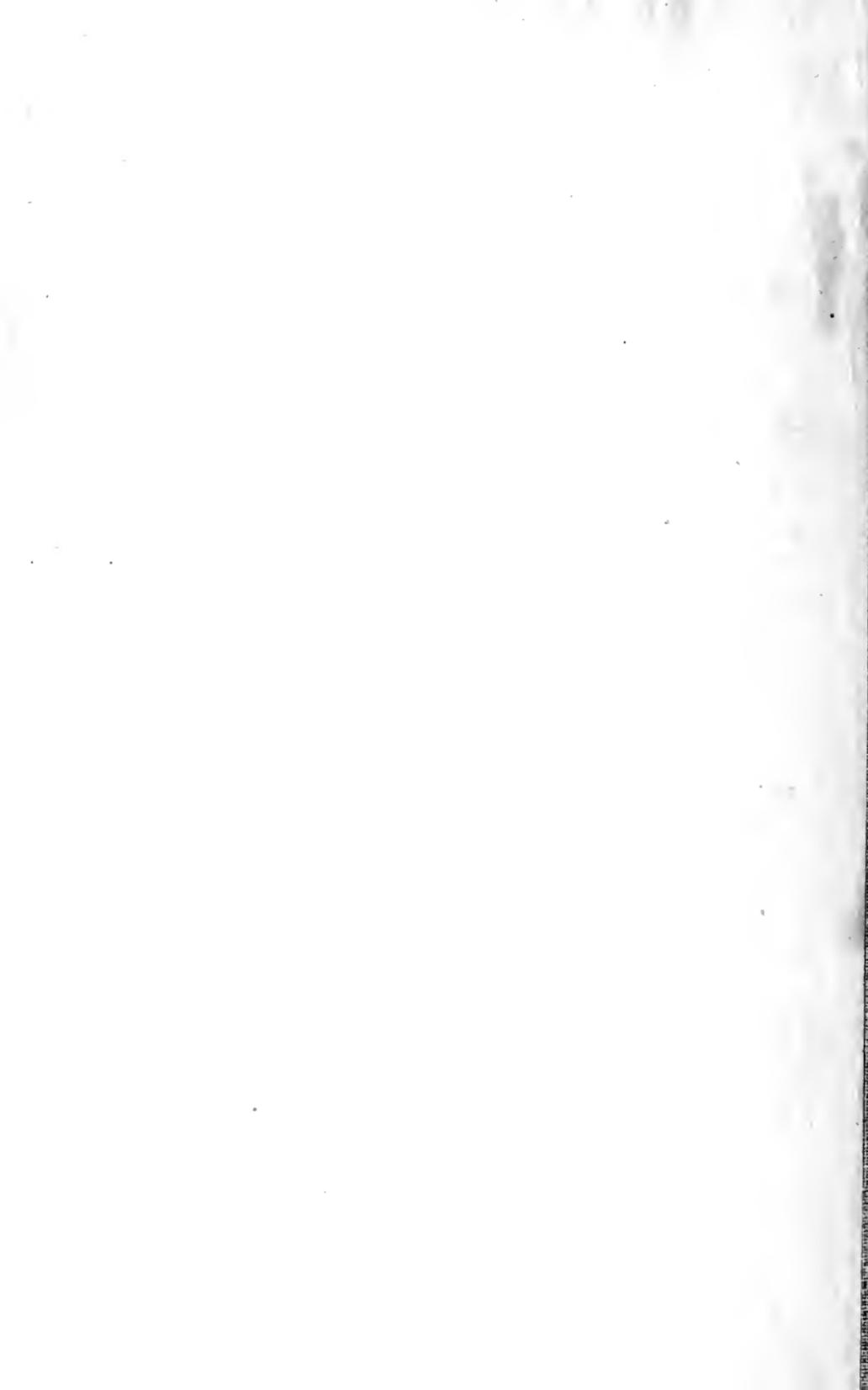


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

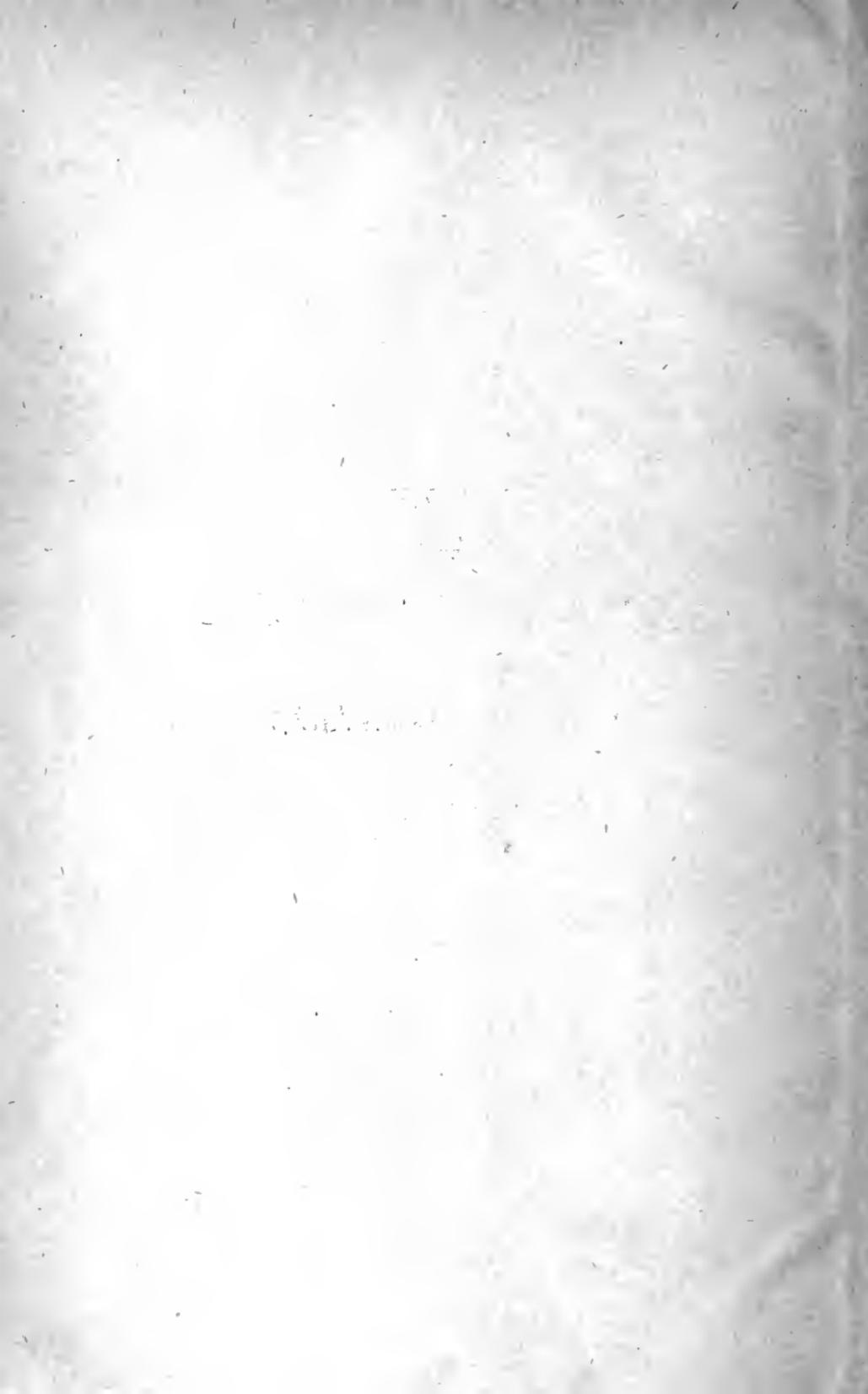




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE
LINGUISTIQUE
ET DE
PHILOGIE COMPARÉE

TOME XL



REVUE
DE
LINGUISTIQUE

ET DE
PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTIÈME

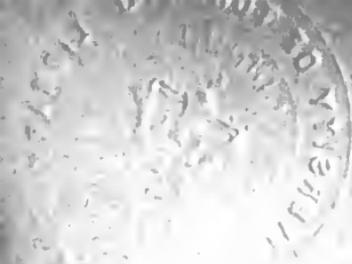
CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE
E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

—
1907

87/57
20/5/08



LA LANGUE

OU LES LANGUES IBÉRIENNES

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE

La théorie ibéro-basque de Guillaume de Humboldt n'était que la régularisation scientifique d'une hypothèse déjà ancienne : les écrivains des derniers siècles, littérateurs, historiens, géographes, avaient fait un raisonnement logique, mais enfantin : puisque, disaient-ils, il y a eu en Espagne des habitants antérieurs aux Romains, aux Carthaginois et aux Celtes, et puisqu'on parle encore, en un coin de la Péninsule, un idiome qui n'est ni celtique, ni punique, ni latin, le basque est évidemment la vieille langue originale. Et c'est ainsi qu'on a été amené à expliquer, ou plutôt à chercher à expliquer par le basque les légendes monétaires, les monuments épigraphiques que le latin ou le phénicien ne pouvait suffire à interpréter. Je n'insiste pas sur l'histoire des études ibériques, sur les objections que souleva la théorie de Humboldt,

notamment de la part de M. Van Eys et de la mienne. Tout dernièrement, un jeune savant, M. E. Philipon, a cherché à ruiner définitivement cette théorie, en montrant que la langue ibère avait un caractère indo-européen très prononcé : les démonstrations de M. E. Philipon ne me paraissent pas décisives ; il a d'ailleurs aussi, à mes yeux, le tort de s'attacher trop étroitement aux théories de l'école des néo-grammairiens allemands, M. Brugmann et autres.

Grâce à la belle publication de M. Ém. Hübnér, l'étude des monuments, qui sont parvenus jusqu'à nous, de la langue ibère est à la portée de tous. Ces précieuses reliques consistent en quelques mots rapportés par les vieux auteurs ; en noms propres, géographiques pour la plupart, en médailles, en inscriptions. Les légendes monétaires et les inscriptions sont écrites, le plus souvent, au moyen d'un alphabet dérivé du phénicien ; quelques-unes sont en lettres latines cependant.

Sans affirmer qu'elles soient toutes d'une exactitude absolue, on peut adopter, pour les caractères ibères, les lectures de M. Hübnér ; elles sont certainement plus exactes en tout cas que les divers systèmes qui ont été proposés avant lui.

Au premier coup d'œil, rien dans ces mots, dans ces transcriptions, ne paraît basque. Des fantaisistes ont bien vu *idibidea* « chemin de bœuf », et *oros-pidea* « chemin de veau » dans les noms donnés par

Pline à deux chaînes de montagnes, *idubeda* et *oros-peda*; mais... On peut, avec plus de vraisemblance, assimiler l'*oeaso* de Strabon à l'*Oyarzun* des environs de St-Sébastien : *oyarzun*, ou mieux *oiharzun*, veut dire « écho »; c'est un composé polysynthétique de *oihu* « cri », *harri* « pierre, roc, mont », *zu* « dérivative locative » et *n* suffixe participial.

Si nous nous occupons tout d'abord des textes en caractères latins et des mots, fort peu nombreux, recueillis par les écrivains de l'antiquité classique, la première question qui se pose est l'exactitude des transcriptions. Nous avons un moyen de contrôle dans les légendes monétaires : quelques-unes offrent le même nom topographique en ibère et en latin; d'autres, en ibère seul, sont avec certitude appliquées à des localités dont les noms sont déjà connus. J'ai fait, en conséquence, le tableau suivant où l'italique donne la forme ibère, suivant la lecture de M. Hübnér : *arcailiqs* argaeli, *ausescn* ausa, *calaqriqs* calagurris, *csthle* castulo, *cesse* cissa, *dmaniu* damania, *diniu* dianium, *duriasu* turiaso, *htkscn* otogesa, *iesh* iesso, *ilurir* iliberris, *iltrcescn* ilergetes, *iltrd* ilerda, *ilthraca* iliturgi, *laiescn* laetari, *nertsp* nertobriga, *plplis* bilbilis, *qnthrpa* contrebria, *saitp* saetabis, *seqprices* segobriga, *seqsanhs* segisama, *untcescn* indicetes, *urkekn* urci, *usecrth* osicerda. Il résulte de ce tableau d'abord que le latin représente parfois une forme différente de l'ibère (*ausescn*, ausa; *htkscn*,

otogesa ; *ilurir*, *iliberris*¹ ; *nerts*sp, nertobriga) et, qu'en général, d'ailleurs, la correspondance est exacte. Il n'y avait donc pas d'insurmontables difficultés de prononciation ; le *h*, rendu, tantôt par une voyelle, tantôt par un *g*, n'était évidemment qu'une aspiration ordinaire, ne ressemblant en rien à la *jota* ou aux gutturales arabes ; la *jota* s'est, on le sait, développée assez tard et provient d'un *y* semi-voyelle, d'un *l* latin mouillé. Les explosives dures et douces sont mises souvent l'une pour l'autre, ce qui n'étonne pas chez des transcrits qui n'avaient pas l'oreille exercée et attentive des linguistes ; dans l'ibère, *t*, *th*, — *c*, *k* et *kh*, *q* — *s*, *š*, *sh* — et même *n* et *m*, paraissent souvent employés l'un pour l'autre. Tandis que les voyelles initiales sont exactement conservées, les autres paraissent moins fidèlement rendues : peut-on en conclure que l'accent était sur la première syllabe ? Entre deux consonnes, les voyelles sont souvent omises. Enfin, de certaines formes (*auše*, *ausa* ; *cašthle*, *castulo* ; *iesh*, *iesso* ; *htkš*, *otogesa* ; *iltrd*, *ilerda* ; *cesse*, *cissa*), nous pouvons déduire que

1. C'est ce mot *iliberris* qui a été le grand cheval de bataille des ibéro-basquistes ; ils y voyaient les *iliberrī*, *ulibarrī*, *ullibarrī*, *iriberri*, *hiriberri* « ville neuve », des divers dialectes basques. Mais la forme primitive de *hiri* paraît avoir été **hiri*... D'ailleurs, on voit que *iliberris* correspond ici à *ilurir* ; on peut, il est vrai, soutenir que *u* est pour *b*, puisque les aquitains confondent *v* et *b* (*felices populi*, disait Scaliger, *quibus vivere est bibere*) et que *l=r* ; *alfana* vient d'*equus*... Mais le *r* final ? Un grand nombre de mots ibères commencent par *il* : est-il possible que ce soit « ville » ?

les noms ibères se terminaient souvent par une voyelle sourde, atone, quelque chose comme notre *e* muet, que les latins représentèrent par *a, e, o*, ou qu'ils n'écrivirent pas ; de là, les variantes dans les légendes, comme *arse, ars et arsa*. L'alphabet phénicien, d'ailleurs, n'était pas fait pour l'ibère et n'y était adapté que très approximativement.

Si maintenant nous examinons les médailles et les inscriptions en elles-mêmes, nous verrons qu'elles se classent en trois catégories, celles du S.-O. écrites en caractères latins, celles du S. en caractères ibères, mais de droite à gauche, et celles du N. et de l'E. écrites de gauche à droite. Il est facile de remarquer, dans le recueil de M. Hübner, que ces trois systèmes correspondent à des terminaisons, des formes, des mots d'allures différentes. Il y a donc là très probablement des langues différentes.

Jé ne prétends m'occuper ici que de celles du N. et de l'E.

Les médailles de ces régions offrent *a priori* deux types caractérisés, le premier, celui de l'est, par la terminaison : *cen* (13), *kn* (2), *qm* (5) et même *hn* (1) ; le second par *s* (13), *š* (20), *sh* (1), *sa* (1). Mais, dans les premières, la syllabe *cn* ou *kn* est parfois séparée et reportée sur l'autre face de la pièce (*sesars* | *kn*, *carsahs* | *kn*) ; elle manque parfois (*icloet* et *icloekn*, *nerhn* et *nerhncen*) ; elle est quelquefois remplacée par d'autres finales (*arse*, *arsesacen*, *arsecedr*, *arsqdr*,

arsagsoegra) ; d'autre part, dans beaucoup de cas, le *cn*, *cen*, etc., est précédé de *s* ou plutôt *ś*, qui est évidemment un suffixe. car il manque lui-même assez souvent (*aušescn*, *htkscen*, *iltrescen*, *laiešcen*, *untcesen*, *arsahshn*, *klaišqm*, *krncšqn*, *sethiscen* ou *sethiscn* d'une part; *aušescn* et *aušain*, *iltres* et *iltrescn*, *sethis* et *sethiscen*, *šethisa* et *sethisqm*; *alir*, *alirin*, *aliren*, d'une autre; enfin, les variantes *iltrd*, *iltrds*; *nertp*, *nertps*; *hrhši*, *hrhšis*; *segprice*, *segprices*; — *hilaucu*, *hilauces*, *hilaukes*, *hilauciqš*, *hilanceiqš*; — *are*, *arats*, *arei*, *aregrads*, *areiqrats*). Aux revers, on lit — outre *kn* — *hn*, *ca*, *śhš*. Que conclure de tout cela? vraisemblablement, que *cen* et ses variantes, n'est pas un suffixe, mais un mot séparé, correspondant au latin *mun*, *municipi* (*municipium*), qu'on lit sur les médailles en caractères latins. Quant au *s* ou *ś*, c'est incontestablement un suffixe, et très probablement le suffixe du génitif, la préposition ou, si l'on veut, la postposition « de » possessif.

Ainsi, l'étude des médailles nous amène à croire que, dans l'idiome ibère nord-oriental, le suffixe génitif était *s* ou *ś*; que la plupart des substantifs se terminaient par des voyelles, *a* ou *e*; qu'en général, la langue n'admettait pas les groupes de consonnes autres que ceux formés avec *r*, *n*, *l* ou *s*; que beaucoup de noms topographiques commençaient par *il*; enfin, que les syllabes *cen*, *in*, *śhš*, *ca*, se rattachaient à des mots ayant le sens de « ville, commune, municipale », ou peut-être « monnaie ».

Passons maintenant à l'examen des inscriptions. Écartons d'abord celles qui sont fausses ou suspectes: sur les soixante-seize autres, une vingtaine seulement sont utilisables, pour des raisons diverses qu'il serait trop long de développer ici. Ce sont des pierres en apparence votives; des *tituli*, funéraires probablement; des figurines, servant sans doute de *tessères*; une coupe en argent, sans pied, destinée, suivant M. Hübner, à recevoir de l'argent; une plaque de bronze, trouvée à Luzaga; et une lame de plomb provenant de Castellon de la Plana. J'ai dû laisser de côté, entre autres, le plat de terre de Ségovie, dont l'inscription, écrite de droite à gauche, est vraisemblablement dans une autre langue, ou tout au moins dans un autre système.

I. La lame de plomb de Castellon (n^o XXII du recueil de Hübner) est évidemment le plus important, au point de vue qui nous occupe, des monuments de l'épigraphie ibérienne. Découverte en août 1851, sur une hauteur appelée *Puchol*, près de Castellon de la Plana, dans un tumulus ancien, par M. de Portefaix, consul de France, elle est aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid; elle mesure 0^m 435 sur 0^m 040. Elle contient 21 mots, séparés les uns les autres par trois points en ligne verticale, disposés sur quatre lignes que M. Hübner transcrit ainsi (je dédouble les lignes pour plus de commodité):

· (*z*)irtains : airiemth : sinektn :
 urcecerere : aurunikiceai :
 asthkiceaie : ccariu : aduniu : kduei :
 ithsm : cosa : shsinpuru :
 krkrhniu : qshiu : îthgm :
 kricarsense : ultthraicase :
 argtco : aicag : îcepuraies :
 îthsîniecarse.

La première lettre est douteuse. Mais, quelle que soit la lecture, le groupement des caractères donne lieu à d'intéressantes observations. Il y a sans doute des fautes d'orthographe, des voyelles à suppléer, des lettres omises, etc. Cependant, le premier coup d'œil donne l'impression d'un idiome agglutinant, incorporant, avec ses accumulations de suffixes terminaux *-ceai*, *-ceaie*, *-aies*, *-raicase*, *-carse*, *-case*, *-carsense*. Un peu plus d'attention fait voir que *aurunikiceai* et *asthkiceaie* sont formés des mêmes suffixes; si, comme on peut le supposer, *Asthki* est le nom topographique *Astigi*, *Aruni* doit être un nom de même espèce : *ic*, ou *kic*, est peut-être la dérivative « originaire de »; *e* une forme pronominale ou verbale, prise quelquefois pour une forme nominale, « celui qui »; *ai*, une déterminative, un suffixe adjectif; le *e* final de *urcecerere* est, selon toute apparence, une finale verbale de troisième personne singulière : ce dernier mot rappelle le nom de ville *urkekn* (*urci*, prov. de Tarragone) dont la racine *urk-*, *urc-*, pourrait avoir une signification de

« domicile, habitation, séjour, repos ». De plus, l'examen montre que certains mots sont probablement des composés, *shšinpuru*, *īlecpur-*; quelques autres pourraient se rattacher aux mêmes racines : *īthsm*, *īithgm*, *īithsm*; — *sinekten*, *shšinpuru*, *sīniecourse*; — *shšinpuru*, *īlecpur-*; deux mots ont des répétitions singulières, *urcecerere*, *krkrhniū*; enfin un mot commence par *ul* et un autre par *il* : sont-ils apparentés ? L'initiale *il* est, ou l'a vu, très fréquente en ibère.

D'autre part, la forme et la disposition des mots conduisent presque nécessairement à partager ce texte en trois morceaux, le premier composé des six mots : (*s*)*itraits*, *airiemth*, *sinekten*, *urcecerere*, *aurunikiceai*, *asthkiceaie*; le second, les neufs mots *ecariū*, *aduniū*, *kduci*, *īthsm*, *cosu*, *shšinpuru*, *krkrhniū*, *qshiu*, *īithgm*; le troisième, les six derniers mots, *kricarsense*, *ultthraicase*, *argteo*, *aicag*, *īlecpuraies*, *īithsīniecourse*. Il y a incontestablement là trois tournures, trois combinaisons différentes.

Le mot antépénultième *aicag* est rapproché par M. Hübner de *aiggetgia* qui est l'avant-dernier d'une inscription de la même région; et il ajoute qu'un dieu des Callaiques s'appelait *Aegiumunniægus*. Il fait remarquer aussi que *Asthkiceaie* rappelle la ville d'Astigi et que *Aurunikiceai* fait penser aux *Aurunques* d'Italie.

Le seul mot dont le sens soit à peu près certain, c'est *argteo* qu'on peut rapporter à *arethq*, *arede*, *aredq*, *aredk*, *areqratokš*; ce dernier rappelle l'inscription des

médailles trouvées à Castellon et où se lit *areigrads*, *areigratqš*, *aregrads*. Les premières formes sont en tête d'inscriptions et, dans un document bilingue, malheureusement incomplet, *arethy* correspond à *heic. est. sit...* Ce mot aurait donc une signification analogue à « ci-git, ici repose » ; mais je crois plutôt qu'il doit signifier « monument, tombeau, demeure » : ce qui me conduit à le penser c'est que le même radical se retrouve dans des noms topographiques ; or, un nom de ville peut très bien dériver de « habitation, demeure, séjour, etc. », mais non de « ci-git ». Ce mot *arede* excitera d'ailleurs sans doute l'ardeur des Bascomanes ; ils ne manqueront pas d'y lire *araduc*, c'est-à-dire *aran duc*, puisque la nasale terminale est souvent omise ; *aran* serait synonyme de *an*, car le suffixe du génitif et celui du locatif sont semblables ; *an* ou *han duc* veut dire : « là tu as, là est », *hic est situs...* ; mais la forme primitive antique ne doit être ni *an*, ni *han*, ni *haran* ; ce serait *kan*, ou *karan* ; de plus il faudrait, non pas « là », mais « ici », *emen*, *hemen*, *kemen*. Le verbe convenable serait *datza* « jacet ». Il faudrait donc *kemen datzak*, ce qui ne va plus avec *arede*. Je n'ai pas besoin de rappeler les discussions sur la primitivité de *h* ou de *k* ; pour moi, le *k* est antérieur, comme le prouvent la loi naturelle du mcindre effort, le maintien du *k* à la fin des formes verbales, le *k* de *kume* dans les composés prosthétiques de *hume* « petit », la mutation en dentale dans *baitaiž* « parce que tu es » pour *baihaiž*, *bai-kaiž*, etc.

Nous avons vu tout à l'heure que *kie*, *e*, *ai*, *es*, sont probablement des suffixes grammaticaux, des désinences formelles; nous en avons d'autres dans *iu* et *u*, dans *co* et *m*, *n*, *ei*. La terminaison *ic* se retrouve dans d'autres inscriptions : *ucasunic*, *oīnaīc*, *auedunic* (XXXII), *lucanūq* (XLI), *castlosaic* (XLV). Nous retrouverions aussi *ai*, *ei*, *ni*, etc; nous y reviendrons.

Peut-on au surplus émettre une conjecture sur le sens général de ce document? Peut-être. M. Hübner dit : « Cum in sepulcro reperta sit lammina, contineatque unum saltem vocabulum, *argtco*, quod ad sepulcrum spectat, inscriptionem conicio legem aliquam sepulcralem continuisse, sive fortasse execrationem. Tales enim execrationes scimus Graecos Romanosque in plumbo scriptas sepulcris indidisse; nomina defunctorum vix aut raro plumbo inscribebantur ». Wünsch est du même avis, et je ne crois pas qu'on puisse avoir une autre opinion.

L'*execration* est plus probable que la loi funéraire. Quelle formule a pu employer le propriétaire du tombeau, le parent, l'héritier de l'Ibère défunt? Remarquons que ce document est unique; il y a eu donc, là, l'imitation d'une coutume étrangère, par un étranger, un colon romain, ou un indigène ayant vécu à l'étranger ou au courant des habitudes romaines. C'est donc probablement en Italie qu'il faut chercher le modèle, la formule type. Si nous consultons la thèse si remarquable de M. A. Audollent, *Defixionum tabellæ*, nous

voyons que les tablettes des sépulcres contiennent des *exécutions* contre les ennemis du décédé, contre ceux qui ont causé sa mort, contre ceux qui pourraient violer son tombeau. Quelquefois, les parties principales du corps de ces « voués » sont énumérées, pour être affligées chacune d'un supplice spécial. Or, la partie moyenne de l'inscription de Castellon se compose de neuf mots qui par leur disposition peuvent former une énumération de ce genre, et, parmi ces mots, quatre sont terminés en *iu*, deux en *u* : ne peut-on supposer que ces *iu* sont des duels, ces *u* des pluriels et le reste des singuliers? Dans cette hypothèse, peut-être pourrait-on traduire : *ccariu* « les deux yeux », *aduniu* « les deux oreilles », *kduei* « le nez », *ithim* « la bouche », *cosu* « les dents », *ššinpuru* « les organes intérieurs », *krkrhniu* « les deux bras », *qšhiu* « les deux jambes », *iithgm* « le ventre » ou « l'organe sexuel ». Le *sin* de *ššinpuru*, qui serait un radical « intérieur », se retrouverait dans *sinektn* de la première partie et dans *iithsiniecarse* de la dernière; le *šhs* initial rappelle le groupe qu'on trouve sur quelques médailles, et qui, ainsi que nous l'avons vu, peut correspondre à l'idée de « cité, municipale » et sans doute aussi « chose privée, intime, intérieure ».

J'ai dit plus haut que *s* ou *š* devait être le suffixe génitif; je crois en outre, et je reviendrai sur ce point tout à l'heure, que *n* pourrait être celui du locatif, de l'ablatif, et autres cas analogues.

Comment interpréter la première et la dernière des trois parties dont paraît se composer notre inscription? Elles contiennent évidemment des verbes, puisque la seconde partie n'est formée que de noms (au nominatif ou à l'accusatif, peu importe). Nous sommes amenés à voir des formes verbales dans les terminaisons *se*, peut-être des optatifs, et des formes participiales dans *-ceai*, *-ceaie*, *-aies*. Et j'imagine que le document tout entier exprime quelque chose comme ceci : « Airienta, fils (ou fille) de Zirtaina, demeure couché ici dedans, originaire d'Astigi, issu d'un natif d'Aurunigi : que les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les dents, les organes intérieurs, les bras, les jambes, le ventre, soient en proie aux maux, qu'ils le fassent souffrir ; de celui qui aura violé ce tombeau ! qu'il soit en exsécration ! ».

C'est en tremblant que je viens d'écrire les lignes qui précèdent. C'est peut-être vraisemblable, mais c'est peut-être aussi, c'est plutôt une fantaisie de mon imagination, un rêve de mon esprit surexcité, une brillante bulle de savon qui va disparaître sans laisser la moindre trace. N'y voyons qu'un exercice, qu'une distraction, qu'un jeu et... continuons.

II. La seconde inscription par ordre d'importance est à mon avis la plaque de bronze de Luzaga, mesurant 0 m. 15 sur 0 m. 16, trouvée en 1877 près de Huerta Hernando (Guadalajara, Sigüenza), avec quatre trous aux coins et trois au milieu, qui ont dû servir à

la fixer sur un mur ou sur une pierre. Hübner lit (n° XXXV) :

aregratokš. caruh. cecei
qrta. lutacei. augš. īrasiheca
erca. uela. tcerseks. šh
ueisui. mlaihonoe
ceciš. cariqoe. ceciš
šdn. qrtean. elasuchn
caruh. thees. ša qrta
thiuhreigš

Le premier mot est peut-être *aregratodš*, mais le *k* est plus probable.

M. Hübner dit de cette inscription : « Instrumentum in aere inscriptum maioris sine dubio dignitatis fuisse putandum quam lammina Castellonensis plumbea; oppidorum nomina si plura recte agnoscuntur, de tabella fœderis fortasse cogitandum. Sed modulus exiguus facit potius ut tabellam sive hospitii sive patronatus esse existimem, quales in eiusdem generis lamminis aereis in Hispania prodierunt complures (C. II, 1343, 2210, 2211, 2633, 2966, 3693, 3792). Cf. tesserae hospitales, n. XXXIX, XL. »

Si nous examinons ce texte en lui-même, en dehors de toute idée préconçue, de toute hypothèse, nous remarquerons : 1° que le premier et le dernier mot se terminent par le même suffixe, *š*, qui se retrouve dans deux autres mots; 2° qu'il y a deux mots en *s*, deux en *ei*, un en *ui*, trois en *ca*; 3° que *ca* varie en

can (*qrtea*, *qrtean*) et *cis* en *cei* (*ceciš*, *cecei*); 4° que l'on a deux fois le groupe *-oe ceciš*; 5° que *qrtea* vient deux fois et *qrtean* une; 6° qu'il y a trois fois le suffixe *n* dans trois mots consécutifs.

Pour interpréter ce texte, j'observe que le mot le plus important est peut-être *qrtea* qui revient trois fois et que nous retrouvons sur une figure en bronze, ayant la forme d'un sanglier (*aper*, dit M. Hübner) et qui était vraisemblablement une *lessera hospitialis*; on y lit en effet : *lipaca. qrtea. car* : M. Hübner y voit un insigne de l'alliance entre les Lipaciens et les Cariens : *Lipaca* serait *lipaqš*, dont on a des médailles dans la région de Pampelune. Mais, *car* peut être rapproché du *caruh* de notre inscription, et ce mot, ainsi que *qrtea*, indiquerait, à mon avis, plutôt un titre, une fonction, une qualité : sur la plaque de Luzaga, les trois *qrtea* sont suivis de mots où l'on peut voir des noms topographiques (*Lutacci* = *Luzaga*, *elasuchn* = *Elaisicum*, *thiuhreigš* = *Turriga*) : *qrtea* pourrait être quelque chose comme « consul, quæstor, princeps, pagi magister »; prenons *questor* pour plus de commodité. On supposerait donc : le questeur de Luzaga, le questeur des Elaisiciens, le questeur de Turriga. Un autre mot *caruh*, qui revient deux fois, est aussi accompagné de noms de villes, *areqratoškš* et *thces* (*Ttaqš*, dans la région de Numance, ou *Hztces*, dans la région de Turiaso); la première fois, *caruh* est suivi de *cecei*. J'imagine que *caruh* est peut-être un titre de fonction

ou quelque chose comme « municipale, assemblée, sénat »; *cecei*, un qualificatif « grand, illustre, etc. » dont *ceciš*, plus loin, serait l'adverbe. Le *š* ou *s* final, fréquent dans les médailles, serait un suffixe génitif singulier, qui servirait aussi à dériver des adverbes. Le document commencerait donc par une indication de ce genre : « L'illustre Sénat d'Aregrad, le questeur de Luzaga » (*ei* étant un suffixe qualificatif) et finirait par « le questeur des Elaisiciens, le sénat de taogš, et (ou avec) le questeur de Turriga ». Dans l'intervalle, il y a des génitifs en *š*, des nominatifs en *ca* et probablement deux formes verbales en *oe* : il s'agit vraisemblablement de conventions inter-municipales.

Sur les légendes monétaires, à *Aregratokš* correspond *are*, *arei*, *arats*, *aregrad*, *aregrads* (avec *šhš* au revers), *areigrads* et *areigratqš*. Il y a là sans doute un composé de *are*, *ara*, de *grat* et de *qš*, où nous pouvons voir deux suffixes, dont *q* (*ca*?) et le *š* du génitif; et alors *qrtqš* serait une variante de *qrtca*, ce qui confirmerait mon hypothèse d'une signification « municipale » pour ce dernier mot. Je trouve, sur les médailles, une terminaison semblable dans *hilaucu*, *hilauces*, *hilaukes*, *hilauciqš* (avec *šhš* au revers), *hilauceiaš*, où il y a de plus la dérivative locative *cu*, *ke*, *ci*. On trouve aussi *arailiqš*, *aratqš* (et *arats*), *calagriqš*, *eolugš*, *gthlyš*, *ecailqš*, *iluca(p)šq*, *lhuitsqš*, *lipaqš*, *molyš*, *oeltiqš*, *pulugš*, et peut-être *segsankš*, dont quelques-uns varient : *esailiqš* (de

gauche à droite), et *esailq* (de dr. à g.); *gths*, *gthys*, *glrn*, *gthlqš* (de dr. à g.); *molqm*, *molqš*, *molqš* (de dr. à g.). Ces trois derniers noms sont de la région d'Obulco, dans la Bétique orientale, région mixte peut-être au point de vue linguistique.

Dans le plat d'argile de Ségovie, où les inscriptions vont de droite à gauche, on retrouverait la terminaison *ose* ou *se* que j'ai supposée optative; mais est-ce la même langue, le même dialecte?

III. Nous avons vu que *arede* et analogues ont un caractère funéraire à peu près certain. Deux autres mots paraissent avoir le même caractère; nous les trouvons inscrits sur deux pierres trouvées à Sagonte et qui ont disparu, et sur une troisième qui est conservée à Valence:

XXVIII. *Nerseatn.*

ilcatne.

XXIX. *Nersnatn.*

ilcatnde.

XXXI. b *ilcatn. nskd.*

otcr. eīnen.

s... n....

Il paraît difficile de voir dans *ilcatne*, *ilcatnde*, *ilcatn*, un nom propre, car le même individu aurait eu trois sépultures. Le mot *nersnatn* ou *nerseatn*, dont *nskd* ne diffère pas très sensiblement, ne doit pas être non plus un nom personnel. Faut-il rappeler que *ner* est le radical de « Narbonne », *Narbo Martius*,

Nerhn en ibère? Quoi qu'il en soit, si *nersnatn*, *nerseatn*, *nskd* sont un seul et même mot, ou des mots analogues de sens, il faut remarquer que le *n* final des premiers ne se retrouve pas chez le dernier, mais qu'il revient deux mots après, comme si ces deux mots étaient des adjectifs, des compléments déterminatifs. Remarquons de plus l'interversion de *ilcatne* ou *ilcatnde* qui est au premier rang en XXXI et au second en XXVIII et XXIX. Si je n'ai pas eu tort de supposer que *e* est une finale verbale et *n* peut-être le signe du locatif, nos trois légendes diraient quelque chose comme ceci : « XXVIII.XXIX. En ce séjour il repose, il gît », et « XXXI. Il repose en ce séjour respectable, sacré (?) ». Le nom propre aurait pu être ajouté dessous ou à côté.

IV. A ce propos, si je reprends les inscriptions commençant par *aredc* et ses variantes, elles se présentent ainsi :

VI. *aredc. atnqlaur. andlsldu*

Fulvia lintearia.

VII. *hic. est. sit...*

arethg. alu... sacarith.

XXIII. *aredc. sicdun. inein. nereildun. d...*

XXVI. *are. dc. aiuni. iiscac. khtn. a*

XLII,a. *areqr* ou *aredk.*

De ce n° XLII.a, M. Hübner dit : « Catinae (Catania) in Sicilia in museo P. P. Benedictinorum, exstat vasculum (oenochoe) Graecum pictum (figurae ru-

brae sunt in fundo nigro), altum m. 0. 19, exhibens mulierem sedentem, quae dextra pateram tenet, artificii non elegantis, quod saeculo fere quarto adscribitur. Iuxta in fundo litteris accurate incisus inscriptum est... » L'irrégularité de l'orthographe est sans doute le fait d'un graveur étranger à la langue dont on lui avait donné un mot à écrire.

Mais on peut se demander quel rapport il y a entre un vase vinaire, une femme tenant une coupe, et un mot paraissant avoir le sens de « monument funéraire ». Serait-ce que ce mot signifierait proprement « repos, oubli, libération », par allusion au rôle consolateur souvent attribué au vin, à l'influence censée reposante de l'ivresse ?

Dans les quatre autres légendes, les mots qui suivent sont probablement des noms et des titres ou des qualités. *Atnglaur. andolsldu* est-il, comme l'a supposé M. Hübner, la traduction de *Fulvia lintearia*? Mais alors, je croirais plutôt que c'est *andlsldu* qui serait *Fulvia*; ce mot est d'ailleurs composé, comme aussi l'autre; les deux expressions latines sont assez complexes et l'ibère aura eu besoin de périphrases pour dire « fauve » et « lingère » (ou « tisserand »).

Dans le n° XXVI, remarquez le suffixe *-dun, sic-dun, nereildun*. *Ner* rappelle *Nerhn* « Narbonne »; *eildun* est-il parent de l'*eildul* qui constitue à lui seul l'inscription n° XXXI? Malheureusement tout cela est fragmentaire. Ce n° XXXI devait peut-être être joint à

l'un des n^{os} XXVIII, XXIX, XXXI. b, et était sans doute un nom de personne. *Dun* serait un suffixe, une dérivative nominale; nous avons les combinaisons *dunic*, *unic*, *nik*, *ic*, *in*, *ni*, *an*, *can*, *canik*.

V. Ces deux dernières terminaisons se lisent sur le n^o XLI, la coupe en argent sans pied, découverte en 1618, près de Cazlona; elle est aujourd'hui au musée du Louvre. Elle contenait, quand on l'a découverte, 683 pièces de monnaies. M. Hübner a supposé que c'était une sorte de caisse, comme disent les commerçants, contenant le trésor d'un individu dont le nom serait gravé sur la coupe. On y lit: *lncanik goaercan* que M. Hübner interpréterait volontiers: « Loncanicus Goercani filius »; je croirais plutôt que *lncanik* serait un nom de pays, et *goaercan* un nom de personne au locatif ou au datif: « à » ou « pour Goerca de Lonca (?) ».

VI. Faut-il également voir un nom ou deux noms sur l'anneau d'argent trouvé, il y a une soixantaine d'années, dans un tombeau? Orné d'un onyx, où est gravée une tête d'homme barbu, aux cheveux crépus, regardant à senestre, il porte la légende *slšdotce*. Si, comme je l'ai supposé, *e* final est une terminaison verbale, ce *ce* peut-être une sorte d'optatif ou d'impératif, *vale* ou *cave* par exemple; ou peut-être un passé « il a réussi, il a été heureux », etc. (N^o V de Hübner).

VI. Je retrouve *ce* ou *ke* sur le cippe (n^o IV) de Bar-

celone, cippe funéraire, dit M. Hübner, et non votif, où est écrit *nuce iltra zui*, ce qui pourrait signifier « Nuce, d'Herda, a été mise ici (hic sita esl) ». Je croirais plutôt que le nom serait *iltra* ou *iltrazui* et que le verbe signifierait *nuke*, quelque chose comme « vixit ».

D'autres inscriptions, qui paraissent également funéraires, contiendraient des noms de personnes : *lehl* (I), *shsirn* (II), *sršs eolio* (VIII) ; *ekemos* (XII), etc. ; un fragment bilingue (XXXI, a.) porte : « Fabius. M. L. Isidorus... *drhothunen.h*: . . *drho* est-il un reste de la transcription ou de l'adaptation d'Isidorus?

J'arrête ici cette tentative d'étude qui ne me paraît à moi-même qu'une série de conjectures aventureuses. Je ne l'ai entreprise que par accident, si j'ose m'exprimer ainsi, le hasard d'une recherche ayant amené sous mes yeux l'invitation que semblait m'adresser M. Hübner :

« Speramus fore, si ad studia haec examinanda redierit vir doctissimus, ut lectionem saepe scripturae ibericae aliquantum profecisse reperiat. » Dans cette tentative, je me suis laissé conduire par ce qu'Alexandre Dumas appelle « le fil des inductions, ce fil qu'aux mains de l'abbé Faria, Dantès avait vu guider l'esprit d'une manière si ingénieuse dans le dédale des probabilités ». Et j'ose conclure :

1° Que la langue parlée jadis en Espagne, au N.

et à l'E., écrite de gauche à droite à l'aide de l'alphabet ibéro-phénicien, était une langue agglutinante très développée, sans doute incorporante, peut-être polysynthétique ;

2° Qu'elle avait un système phonétique assez simple, qu'elle n'avait pas d'articulations spéciales, et que sa prononciation ne devait rien avoir de bien difficile ;

3° Que, parmi les nombreux suffixes dont elle se servait, on peut signaler les suivants : *s* ou *š*, « de » génitif, *n* « à, dans, chez, par », *ik* « de, ex, origine », *ei* ou *ai* adjectif ou participe; *e*, en 3^e pers. sing. du verbe avec une consonne précédente marquant le temps ;

4° Que cette langue était tout à fait différente du basque.

Cette dernière conclusion sera peut-être la seule à laquelle souscriront mes lecteurs. Je répète, moi-même, que tout le reste est bien audacieux et bien hasardé ; je compte d'ailleurs reprendre cette étude plus à loisir. Aujourd'hui, je n'ai guère fait qu'une exploration préliminaire, sans m'occuper aucunement des diverses autres tentatives qui ont été précédemment faites. Mais où trouver la solution du problème ? Ah ! si l'on pouvait découvrir une inscription bilingue, complète, de cinq à six lignes au moins !

En attendant, nous sommes réduits à des hypothèses dont le lendemain montre la fragilité, à des proposi-

tions, à des imaginations séduisantes, mais qui s'effacent comme les plis des vagues à la surface des eaux, qui passent sans rien laisser après elles, comme ces astres rapides qui traversent l'atmosphère, comme ces bruits confus qu'on croit entendre dans les profondeurs des forêts, dans l'ombre des nuits, comme les amours de Didon, comme les serments de Thésée,

Quae cuncta acrii discerpunt irrita venti!

Julien VINSON.

SUR LA BIBLIOGRAPHIE DES LANGUES POLYNÉSIENNES

I

Dans une *Introduction* récemment publiée, le lecteur a pu voir comment le groupe des langues polynésiennes constituait une famille distincte, dont l'étude sera le but des présentes recherches.

Aujourd'hui, l'auteur se propose, avant d'aller plus loin, d'indiquer une fois pour toutes la bibliographie des ouvrages assez nombreux qu'il a déjà parcourus.

Il existe sur la Polynésie une grande quantité de livres, et, par bonheur, un érudit en a dressé le catalogue. Cet indicateur précis, d'un plan ingénieux, commode à consulter, fait honneur à la science anglaise, envers laquelle nous aurons, d'ailleurs à contracter beaucoup d'autres dettes de reconnaissance, particulièrement en ce qui concerne la Polynésie.

Comme tous les autres ouvrages que je citerai, celui-ci portera la cote de la Bibliothèque Nationale ainsi abrégée (Bb. Nat.).

Cela ne sera pas d'une mince utilité aux curieux, et je regrette presque que la place me manque pour narrer les tribulations fantastiques, par lesquelles

il faut passer avant d'obtenir la cote « exacte » d'un ouvrage dans la « Première Bibliothèque de France ».

Ceci dit, passons, et citons sans plus tarder :

Edwards (Francis). « A catalogue of books relating to Polynesie » ; London, 1899 ; in-8°. (Bb. Nat., 8°, Q 2575).

Tous les autres volumes peuvent se diviser en deux catégories :

1° Les ouvrages de linguistique proprement dite (grammaires, vocabulaires, etc.).

2° Les relations de voyage, descriptions géographiques, études ethnologiques et autres).

Point n'est besoin de dire que les ouvrages de la seconde catégorie sont beaucoup plus nombreux que les premiers. J'ai déjà expliqué pourquoi. La Polynésie nous a toujours été décrite par des voyageurs qui n'ont été pour elle que des « oiseaux de passage ».

Depuis Cook, Forster et Bougainville, tous ceux qui l'ont vue, pénétrés par son charme si caressant ont tenu à dire, sur le papier, leur enchantement.

Et si nous parcourons la série déjà longue des livres ainsi publiés, nous trouvons :

J. Agostini, « Tahiti », chez André, 28, rue Bonaparte (1905). (Ouvrage non encore déposé à la Bb. Nat.).

Henri Mager, « Le monde Polynésien » ; Paris, Schleicher frères ; 1902, in-18, 250 p. (Bb. Nat., 8°, G 7738).

Monchoisy, « La Nouvelle Cythère »; Paris, Charpentier, 1888; in-12. (Bb. Nat., L K 13, 139).

Aylic Marin, « En Océanie »; Paris, Charles Bayle, 1888; in-16. (Bb. Nat., P² 128).

Parmi cette nomenclature, je signale particulièrement un magnifique ouvrage, orné de photographies très intéressantes; c'est l'œuvre collective des Missions catholiques, ordonnée et éditée par le Père J.-B. Piolet.

J. - B. Piolet, « Les Missions catholiques au XIX^e siècle », A. Colin, 1902; tome IV, « Océanie ». (Bb. Nat., L d³, 438).

Nous avons encore :

Jules Desfontaines, « Les îles enchantées de la Polynésie »; Nantes, 1891; in-8^o. (Bb. Nat., 8^o, G 6484).

Paul Claverie, « Tahiti »; Paris, Plon-Nourrit, 1894; in-18. (Bb. Nat., 8^o, G 7122).

Charles Lemire, « L'Océanie française »; Paris, 1904; in-8^o. (Bb. Nat., L K 13, 175).

Paul Huguenin, « Raiatea la Sacrée », (Iles-sous-le-Vent de Tahiti); Neuchâtel, P. Attinger, 1902; grand in-8^o, 256 p. (Bb. Nat., L K 12, 1537).

Lesson et Martinet, « Les Polynésiens »; Paris, 1881-81; Leroux, 28, rue Bonaparte. (Bb. Nat., Pd², 49).

Paul Gauguin et Charles Morice, « Noa-Noa », aux éditions de la « Plume », 31, rue Bonaparte.

« Revue de l'Océanie française », publiée mensuellement; Paris, Lille, 1902; in-4^o. (Bb. Nat., N. S. 1345 (F.)).

On a pu voir par cette énumération que j'avais renversé l'ordre des catégories, en parlant d'abord de la seconde; c'est qu'elle est à mes yeux la moins intéressante. Toutes les relations de voyage semblent copiées sur les autres et reflètent à la longue une écœurante banalité; retour des mêmes lieux communs, absence de détails précis et originaux.

Un seul livre échappe à ces reproches justifiés; c'est celui de M. Huguenin, ancien directeur d'école à Raiatea, qui connaît admirablement la langue, la région et les habitants dont il parle. Ce fait est assez rare pour être remarqué.

J'ai déjà insisté sur ce point, que seuls les missionnaires résidaient pour les besoins de la foi dans les îles riantes, mais lointaines de la Polynésie équatoriale.

C'est donc à eux que nous devons, pour la plus grande part, les travaux linguistiques dont jè vais donner ci-après l'énumération.

Mais la longue expérience acquise par eux, quelquefois après vingt ans de séjour et plus, dans la pratique de la langue indigène, n'empêche pas, néanmoins, que le peu d'instruction générale et d'éducation scientifique qui caractérise les missionnaires, diminue singulièrement la valeur de leurs travaux.

Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, croirait-on que, dans aucune des grammaires publiées par les soins des missions, on ne trouve de textes dans la langue tahitienne, samoane ou maorie ?

Cette inqualifiable négligence dévoile une igno-

rance profonde de la linguistique et de ses besoins les plus immédiats.

Quelques spécialistes, comme Humboldt, Friedrich Muller, et Bushmann ont, il est vrai, réparé partiellement cette erreur, mais il n'en reste pas moins vrai qu'un travail d'ensemble, scientifique et rigoureusement documenté, reste toujours à faire sur les langues polynésiennes.

Est-ce à dire que la science et l'érudition, de plus en plus actives et répandues, se soient désintéressées de la question ?

La liste des volumes déjà publiés est là pour nous prouver le contraire.

Notons :

P. - E. Gaussin, « Du dialecte de Tahiti », de celui des îles Marquises et, en général, de la langue polynésienne », in-8^o, 1853. (Bb. Nat., Inventaire, X 25514).

Mœrenhout (I. A.), « Voyage aux îles du grand Océan » (2 vol. in-8^o); Paris, A. Bertrand, 1837; (Renseignements linguistiques très précieux). (Bb. Nat., P^o 240).

« Alphabets polynésiens », de Wilhelm von Humboldt »; Berlin, 1838; in-4^o. (3^e partie, p. 78, des mémoires de l'Académie de Berlin). B. i.¹.

Wilhelm von Humboldt « Uber die Kawi Sprache », Band III, Sudsee Sprachen als ostlicher Zweig des malayischen Sprachstammes; Berlin, Académie des Sciences, 1839. B. i., in-4^o, O 19R.

1. Cette abréviation désigne la bibliothèque de l'Institut de France.

Langue maorie ; Mgr Tepano Jaussen. « Grammaire et dictionnaire de la langue tahitienne » ; Paris, Belin, 1898 ; in-12. (Bb. Nat., 8^o, X, 11800).

W. Colenso, « A Maori-English Lexicon ; being a comprehensive dictionary of the New-Zealand tongue » ; Wellington ; printed by J. Mackay, 1898 ; in-8^o. (Bb. Nat., 8^o, X 11750).

Macdonald (D.), « The asiatic origin of the oceanian languages » ; London, 1891 ; in-16. (Bb. Nat., 8^o, X 11047).

J. - R. Dordillon (Mgr) ; « Grammaire et dictionnaire de la langue des Marquises » ; Paris, Belin, 1904 ; in-12. B. i. (N. S. D. 2437).

« Te pipi Tahiti-Farani » ; Papeete, imprimerie des écoles françaises indigènes, 1882. (Bb. Nat., 8^o, X 2243).

V. P. Richard Le Moing, « Guide des enfants tahitiens pour apprendre le français » ; Papeete, 1884 ; in-8^o. (Bb. Nat., 8^o, X 3067).

D. Macdonald, « South Seas languages » ; Melbourne, 1891 ; in-16. (Bb. Nat., 8^o, X 10675. II).

Tregear (Edward), « The Maori-Polynesian comparative Dictionary ; Wellington, 1891 ; in-8^o. (Bb. Nat., 8^o, X 10356).

« Journal of the Polynesian Society » : Wellington, New-Zealand, 1892 ; in-8^o, vol. I, avril 1892. (Bb. Nat., Pd², 88).

R. P. Grézel, « Dictionnaire futunien-français (pré-

céde d'un abrégé de grammaire) » ; Paris, chez Maisonneuve, 1878. (Bb. Nat., 8^o, X 954).

A. Gill, « Myths and Songs from the Pacific » ; London, Henry S. King, 1876 ; in-12. (Bb. Nat., P², 103).

Williams (W. L.). « First Lessons in the Maori Language with a short vocabulary » ; London, 1882, in-16. (Bb. Nat., 8^o, X 2298).

Williams (W. L.), « Dictionary of the New-Zealand tongue ; Auckland, 1892 ; in-8^o. (Bb. Nat., 8^o, X 10927).

Cust (Robert Neadham), « Les Races et les Langues de l'Océanie », traduit par A.-L. Pinart ; Paris, 1888 ; in-18. (Bb. Nat., 8^o, Z 437 (56)).

Dans une prochaine étude, je reprendrai, en les analysant, quelques-uns des ouvrages de la seconde série qui présentent un intérêt réel, soit comme travaux de linguistique générale, ou comme documents particuliers.

Félicien SOULIER,

Élève à l'École des Langues Orientales vivantes.

THE PHILOLOGY OF MADAGASCAR

« The Widowed Missionary's Journal; containing some account of Madagascar; and also, a narrative of the missionary career of the Rev. J. Jeffreys; who died on a passage from Madagascar to the isle of France, July 4, 1825, aged 31 years. By Keturah Jeffreys. (Southampton : 1827) » is a work which contains not only some interesting details about the religious and social customs of the 'Madagasses' or 'Malagasses' (as the authoress calls them), observed in the years 1822-25, but a few notes upon their language, which are of some importance, because it was not until 1830 that the first translation of the Bible in it was published, and five years later that « The first complete Malagasy Dictionary was proposed by the missionaries of the London Missionary Society, and printed at their press in Antananarivo in the year 1835 »; that namely of J. J. Freeman and D. Johns.

She records the following native words and phrases :
p. 39, *Tsaratarehy*, beautiful.

Yes, the King is good. *Eny tsara ny andriena.*

P. 61, *Manananakarena ny vazaha*, The white man is rich.

P. 66, *Ranoumafana*, the hot waters.

P. 75, *Maroumita*, bearers.

P. 96, *Aza mataohoutru tsi maniny*, Do not fear, it is nothing.

P. 106, *Manassin a toumpacalahi*, Token of respect to you, Master!

P. 122, *Ny farana mafy indrindra*, The last is the hardest.

P. 123, *Andriama nitra*, gods.

P. 129, *Zanhure*, the highest god.

P. 131, *Indiai marty Madama tonkouha*, Madam wil surely die (a misprint for *maty*).

P. 134, *Manou afuny* (*i. e.* manaô âfana), to perform the ceremony of sprinkling the corpse with water at the grave.

P. 135, *Tsimetya matyny fanaky*, The soul cannot die.

P. 138, *Kararu*, cat; *vourana doulouna*, an owl-like bird.

P. 139, *Tranou Andriamanitra*, the house of god.

P. 141, *Andron fudy*, day of rest.

P. 143 et 146, *Houdy Havandra*, a wooden idol painted black representing a married god, medicine against the hail.

P. 147, *Panousourana*, priest.

P. 149, *Houdy Asou*, Medicine against the fire (a bit of sacred wood).

P. 151, *Rambouny-d-anitra*, a water-spout.

P. 154, *Fangady*, spade; *Zouma*, Friday.

P. 155, *Skidy*, oracle.

P. 161 et 168, *Ombiasses*, diviners, wise men.

P. 162, *Lamba*, a loose robe worn by men, which covers the body as low as the knee.

P. 164, *Hanamamy*, a herb eaten by the natives.

P. 169 et 170, *Tanginy*, a fruit used as an ordeal.

P. 169, *Mamsavy*, to bewitch.

P. 173, *Jabou*, a sort of grass.

On p. 121, M^{rs} Jeffreys says : « After a few months, the method of teaching in the English language was considered generally impracticable, and therefore abandoned; and an alphabet of the Malagasy was formed : it consisted of twenty-two of our letters, *viz.* a, b, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, r, s, t, u, v, y, z. The vowels take the French sound, the diphthongs (*sic*) are *ao*, as in *saolao* (seemingly for *laolao*), pray; *eo*, as in *babeo*, to carry; *ai*, as in *derain*, praised; they have only one double consonant, which is *ts*, as in *tsara*, good. »

With few exceptions, the above words, though differently written, can be found in the aforesaid Dictionary, or in that of the Rev^d. J. Richardson, printed in 1885 in the same city of Tananarivou, as M^{rss} J. spells it.

M^{rs} Jeffreys, who was carried through the island in a cot or hammock, wrote on p. 34 : « Who can tell, but that we shall fall a sacrifice to the dreadful endemic of this unsalubrious climate »?

If she was not the first writer to use « unsalubrious », the Historical English Dictionary, now at press in Oxford, will probably be the first Dictionary to record it.

Copies of the above « journal » are to be seen in the British Museum, and the Bodleian Library, Oxford.

Edward Spencer Dodgson.

THE FRENCH IN INDIA

Much has been said and many valuable works have been written about the unyielding rivalry between the French and the English in India during the greatest part of the eighteenth century A. D. The French came after the English; they established themselves first at Surat in the year 1660, but passed to the Coromandel Coast in 1672 and settled at S. Thome, from which they were expelled by the Dutch in 1674. They fled then to the neighbouring hamlet of Pondicherry, which they had purchased from a native chief in the preceding year; there they built a large fort and a strong citadel, both greatly improved in subsequent times. They rapidly gained influence over the native, struck acquaintance with most of the local nabobs, and pretended to interfere in the management of the affairs of the decaying Mughal Empire. Such a policy as that entertained by the Governors, MM. Martin and Dumas, was energetically developed by Dupleix, who had a right claim to be reckoned amongst the historical rulers of India. Many a writer has pointed out the errors, faults, inaccuracies of that great man, of his companions, and also of the French in general, whilst on the contrary the English remained firmer and firmer, more attentive, less impatient or disheartened. It

is well known, however, that Dupleix was for a time the most prominent man in South India, and France was about to succeed in making India hers. To that contest are related the great names of Dupleix, Labourdonnais, Bussy, and Lally, on the one side; Clive, Coote, Boscawen, on the other; and their lives, actions, and character have been thoroughly investigated. Nevertheless, all is not known, and some particulars will ever be looked for with increasing interest, and gratefully admitted by historians and philosophers. Such as are concerned in the future well-being of India, and even of humanity, will find in them a large field for their thoughts to deal with, since history merely is a simple rehearsal, and, what is to come after is founded on what is past. India has been from long a land for contests and invasions; her climate, wealth, good-natured inhabitants, from long attracted strangers and we have heard of no other country where so many races, religions, industries, successively were brought in and lived side by side either peacefully or reluctantly contending: old and modern Persians, Greeks, Arabs, Europeans of various nations; Buddhism, Parsism, Christian creeds, etc.

Historical documents must be then heartily welcomed by all those who like India. A most curious and valuable book has just been published in Madras, at the Government printing office, which affords much light on the matter, *viz.* on the French past activity in India. It is « The private diary of Ananda Ranga Pillai, dubash to Joseph François Dupleix,

Governor of Pondicherry » and is the first of an important series of useful volumes.

Ananda Ranga Pillai was born on the 30th March 1705, in one of the suburbs of Madras; he was the son of a certain Tiruvengada Pillai, a native trader, who in the year 1716 translated himself with his family to Pondicherry where the French Government invited native merchants to come and bestowed on them as many favours as could be obtained. Here lived already his brother-in-law, Nairiya Pillai, who had become the chief agent, the Dewan or courtier, as his office was called at that time. The charge was an important and fruitful one, since the courtier was the ordinary intermediary between the Government and the native princes, and all the Indian French Company affairs had to pass through his hands. The charge, however, did not remain in Nainiya Pillay's family, because of religion and other prejudices; but, in 1746, the titular Dewan having died, Ananda Ranga Pillai was appointed to the charge which he fulfilled till 1755. This space of ten years is the most interesting period of French history in India. From 1736 Ananda took part in the affairs, political and commercial, and soon became an every-day confidant of Dupleix; he was well placed to observe and note all that was passing in the country. From 1736 up to 1761, a few days before his death, which happened on January 11th, 1761, he wrote himself or rather dictated a very minute diary, in which family things, private and public events, current rumours and sayings, arrivals and depar-

tures of ships, do not fail to find place. The diary is of course a large one : a complete copy of it, which is preserved in the National Library in Paris, forms twelve thick folio volumes, and is completed by four other ones containing a diary from 1761 up to 1799, copies of letters, accounts, horoscopes and other pieces. The diary was copied out in Pondicherry, some sixty years ago, for M. E. Ariel, who acted as Archivist then and who discovered the documents while inquiring about Tamil books and manuscripts in the city. A short notice of the work was published in 1847, but as M. Ariel died in 1855, no more attention was paid to it till 1870. The statue of Dupleix was erected at Pondicherry that year, and M. Laude, the Chief Justice there, published a pamphlet in which were translated a few passages of Ananda's diary concerning the unsuccessful besieging of Pondicherry in 1748 by the English. In the year 1882, I gave a few extracts, and in 1894 amplified them by publishing a large volume entitled « The French in India », which contains a translation of various passages from 1736 up to 1748. In 1903, I gave a specimen of the first in my *Tamil Manual*.

But the R. A. Consular Agent at Pondicherry, lieutenant general H. Mac Leod, took notice of the original manuscripts in 1892, and by his care the Madras Government was informed of its importance. A new copy has ordered, and a complete translation in English began directly. The publication of the first volume lasted till the end of 1904; it is done in a most convenient way; for the sake of order, the

diary has been divided into chapters, a summary of which is prefixed to the work. Moreover, frequent marginal notes point to the various subjects dealt with in the diary and a complete table of local and personal names makes the text easy. The volume is completed by two appendixes referring to a geographical term and to the murder of Safdar-Ali-Khan and his son Muhammad-Khan. Facing the title page, is a photograph which reproduces a picture, still preserved in the author's house at Pondicherry.

The present volume goes no further than April 23, 1746, that is to say the beginning of the war which included the capture of Madras by the French, their failure in besieging Cuddalore, and the attempt of Boscawen against Pondicherry in 1748. It appears as a preliminary part and is full of interest; we learn from it how the French Governor obtained from the first Arcot Nawab a charter authorising the coinage of money in Pondicherry; it costed nearly 40,000 pagodas in various presents, *viz.* 120,000 rupees: the Pondicherry rupee, which was very fine and which was struck up to 1837, was distinguished by a little crescent on the reverse. There we have plenty of information about trade and exchanges, arrival and departure of ships, etc. We are also minutely informed of the negotiations which led to the purchase of Karikal from the Raja of Tanjore, delayed however till 1739, when Chanda Sahib interfered.

The following chapters deal with the invasion of

Thamas-Kuli-Khan, *alias* Nadir Shah; the revolt and progress of the Mahrattas; the fear that seized the Deccan Princes who fled and took refuge within the walls of Pondicherry; the departure to France of M. Dumas, and the beginning of M. Duplex's administration. In the meantime the divisions come giving many particulars, accounts of family matters, births and marriages, astronomical events, astrological prognostics, quarrels and jealousies of officials, etc.

The whole is very curious in that it was written daily on the immediate impression of facts.

As far as I am able to judge, the translation seems to be a faithful and accurate one, but nevertheless, in some passages, I should have liked a more literal rendering. Why has the initial motto, *Time goes and words remain*, been suppressed?

The original manuscripts have sometimes been left incomplete by the author himself, who intended to complete them afterwards, but forgot it, or was unable to do so, but many passages have perished, owing to fragility of paper, defect of ink, moisture, carelessness, etc.

At this point of view, I reflected that the copy in the Paris National Library was made in Pondicherry some fifty or sixty years ago and that perhaps it would be more exact and satisfactory. In order to ascertain it, I compared a few pages in the present translation with M. Ariel's text, and the result was that the Paris manuscript often afforded a good supply to the Madras one. For example, the personal

name omitted at p. 96 must be written : « Shanal » of which the exact spelling I am not able to ascertain now.

P. 273. The concluding portion of the passage is to be completed thus : « they departed promising them to bring the Nayakkar in the delay of fifteen days ».

P. 298. The paragraph begins with these words : « If one asks what is going on at Pondicherry, how they came from Surat bringing letters; and they said... »

P. 316. The conclusion is « they went on saying they will meet again to-morrow morning and hear the thing ».

I particularly noticed that the vast information respecting the affairs of the late courtier, Kanagaraya Mudaliar, in which numerous passages are defective, may often be improved by the Paris manuscript.

P. 341. The full text occurs as follows : « This day, at 10 o'clock in the morning, as I was with the Governor accountant Rangapillai in the arecanut godown, where we use to stay, we came speaking together and I said : — Yesterday, as regards the accounts and the furniture in the house of Kanagaraya Mudali, whatever alteration may be admitted, Chinnamudali remarked not knowing what was made by us, being ungrateful, because he plundered much and is much covetous; but as the widow of Kanagaraya Mudali was unwilling to give him even a single cash after her husband's death, he sent to me,

as soon as Kanagaraya Mudali died, the Christian named Krimasi Pundit, to say to me : you are my mother.... », and a little further : « At four nazhigas, when my younger brother went to his house... »

At page 342, too, we may add : « As it appeared that day, whatever good we may do to him, he will not acknowledge it. When I had spoken this to accountant Rangapillai, he answered me : « This is true; when we have examined the accounts, when we have estimated the estate, when we have looked at the other things, we have paid twelve pagodas for ten, and however he has been ungrateful... »

In the lists on pp. 344 and 345, the following figures could be supplied :

Page 344, Gold ornaments.....	7.462
Rupees in hand.....	800
Page 345, Rupees 800.....	200
Total.....	41.911
Debts.....	3.947 5/16
Net rest.....	35.964 9/16

It would be highly desirable to send a competent person to Paris to copy out the complete passages. A supplementary volume can be so obtained; in the meantime we must impatiently wait for and heartily welcome the forthcoming volumes.

Paris, 18-3-06.

Prof. Julien VINSON.

The Malabar Quarterly Review, Ernakulam, Cochin. Sept. 1906, vol. V, p. 212-216.

LE MOUVEMENT SWADÈÇÎ

La politique du gouvernement anglais dans l'Inde n'a pas sensiblement changé, depuis que sa domination s'y est définitivement établie. Le principal, pour ne pas dire le réel danger qui la menace, est la constitution de l'unité indigène, de la nationalité hindoue. Que pourraient contre trois cents millions d'hommes unis toutes les forces de l'Angleterre? Aussi, après avoir supprimé l'unité administrative, d'ailleurs très factice, et l'unité du langage officiel établies par les Mongols, les Anglais n'ont-ils rien fait pour diminuer les rivalités de castes, de races, de religions; les deux grands partis entre lesquels se répartissent les Indiens ont eu, l'un après l'autre, et suivant le cas, les faveurs et l'appui du gouvernement. En 1857, les Hindous sont devenus loyaux et fidèles. Aujourd'hui, les Musulmans sont les plus fermes défenseurs de l'empire contre les velléités d'indépendance des Hindous. Il s'est produit, depuis cinquante ans, un double courant inverse: les Hindous, instruits par les Anglais, s'inspirent de plus en plus des idées d'indépendance de l'Occident; les Musulmans espèrent avec les faveurs gouvernementales recouvrer la primauté perdue il y a un siècle et demi. Aussi déploient-ils une activité extraordinaire et excitent-ils de plus en plus l'animosité des indigènes brahmanistes.

Cette animosité a amené de la part des Hindous,

au Bengale, le mouvement *swadêçi*, dont, en Europe, on n'a pas toujours bien compris le caractère.

Ce mot *swadêçi* (les Anglais écrivent *swadeshi*) a été traduit par notre adjectif « autonome », mais la traduction n'est pas rigoureusement exacte, car *swadêçi* (de *swa* « soi, son, propre », et *dêça* « pays ») a une signification plus générale et plus absolue. Il s'agit en définitive d'une tentative de rébellion pacifique contre l'Angleterre, d'une sorte de grève, organisée par les Hindous, mais que les Musulmans se refusent à suivre.

Déjà ancien, car ses origines datent d'une vingtaine d'années, ce mouvement est devenu très vif, à cause de ce qu'on a appelé la *partition*, c'est-à-dire le remaniement administratif du Bengale, dont on a détaché toute la partie nord-est pour la rattacher à l'Assam, avec Dacca comme capitale. L'auteur de ce remaniement est le Gouverneur général Lord Curzon, dont les Hindous ont salué le départ avec des cris de joie, tandis que les Musulmans, au contraire, s'en montraient profondément désolés. C'est que, dans le Bengale, les Musulmans se trouvaient gênés et dépassés par les Hindous plus nombreux, plus malléables; dans la nouvelle province, les Musulmans seront en majorité, et ils espèrent que la séparation amènera le développement rapide des villes de Dacca et de Chittagong.

Le mouvement protestataire s'est organisé dans de grandes réunions publiques, dont une — de plus de 10.000 personnes — s'est tenue à Chandernagor, sur

le territoire français, par crainte de la police anglo-hindoue, composée surtout de Musulmans encadrés d'Européens. La manifestation de la protestation se résume en un *boycottage* universel des produits étrangers: des femmes ont brisé publiquement leurs bracelets de verre; des écoliers parcourent les rues en chantant le *bandê mâtaram*¹, du romancier Bankim Chandra Chatterji, dont on fait une sorte d'air national: c'est un hymne extrait du roman historique *Anandra Nâth* qui raconte un épisode de la révolte des Sanyasis, en 1775, révolte qui avait pour objectif autant les Musulmans que les Anglais.

Le boycottage des produits européens a été décidé dans 167 meetings tenus en quinze jours, par plus de 650.000 personnes. On a cherché à l'étendre à toute l'Inde; on a placardé au Panjab et dans les bazars de Pouna, de Nagpour, d'Allahabad, de Dacca même, des écriteaux menaçants pour ceux qui achèteraient des tissus européens, des articles de commerce étrangers. Aussi, telles maisons qui, le jour du Bijoya « *lucky day* », écoulaient d'ordinaire un millier de balles de cotonnades, en ont péniblement vendu cette année une centaine. On cite ce fait caractéristique d'un marchand hindou qui, dans un accès d'enthousiasme, a mis le feu à tout son stock qui comprenait pour plus de 100.000 roupies de produits commerciaux européens. Les cigarettes anglo-américaines, d'ailleurs détestables, sont impitoyablement proscrites; on s'efforce de les remplacer par les *biris*,

1. « Je salue (ma) mère. » Je compte publier prochainement le texte et la traduction de ce chant.

purement indigènes, fabriqués avec du tabac blond du Goudjarate parfumé au musc ou au sandal.

Cependant, ce nationalisme paraît condamné à un avortement complet. Contrairement aux prévisions, le récent voyage du prince de Galles a provoqué, dans le Bengale même, un accès inattendu de « loyallisme » ; les *rajas* indigènes sont allés en foule au-devant du futur empereur. D'autre part, les actions émises pour la fondation de manufactures indigènes de tissage, etc., ne trouvent pas de preneurs, et, faute de produits nationaux, on en reviendra forcément aux tissus de Liverpool ou de Manchester.

Les Hindous accusent les Musulmans de cet échec. Musulmans et Hindous ne sont pas prêts de s'entendre contre l'Anglais. Les Musulmans sont reconnaissants à Lord Curzon d'avoir encouragé les études musulmanes sur l'Islam, la restauration des mosquées, la fondation de collèges musulmans. Sir R. Fuller, lieutenant-gouverneur de la nouvelle province Eastern Bengal, a été reçu à Dacca avec un enthousiasme indescriptible par les Musulmans, tandis que les Hindous s'abstenaient et que leurs journaux étaient pleins de protestations violentes.

Il s'est produit une très curieuse interversion dans l'attitude des deux peuples vis-à-vis de l'Européen : l'Hindou, d'abord accueillant et accessible aux choses d'Europe, s'est pour ainsi dire replié sur lui-même ; le Musulman, au contraire, d'abord hostile, s'est rapproché des conquérants et leur demande ses inspirations. Il a organisé des industries que le *swadêçî*

menace d'une concurrence redoutable. D'ailleurs, les Anglais, instruits par l'expérience, ont composé les régiments natifs d'éléments homogènes, qui en font des antagonistes naturels; les uns, par exemple, sont uniquement formés de brahmes, et les autres exclusivement de Musulmans. Il existe certainement dans toute l'Inde un courant anti-anglais très net, plus ou moins accentué suivant les régions. Les Musulmans y sont pour la plupart étrangers.

Des faits récents montrent combien sont vives et tenaces les haines de races. Le 7 février dernier, les Musulmans de Calcutta célébraient la fête qui comporte des sacrifices de vaches devant les mosquées. Pour narguer les Hindous, ils firent passer ces animaux par une rue étroite qui longe une pagode, dans le quartier de Chitapoure. Une violente discussion s'éleva entre les Hindous qui sortaient du temple et les Musulmans; un agent de police hindou menaça les Musulmans d'un procès-verbal. Mais ceux-ci, irrités, allèrent chercher des renforts et attaquèrent la police à coups de pierres. Puis ils s'en prirent au temple lui-même, forcèrent les portes, battirent les gardiens et, à l'aide de barres de fer, mirent en pièces les statues des dieux. Les Hindous s'enfuirent et les vainqueurs, attachant à la queue des vaches les idoles encore intactes, les traînèrent ainsi jusqu'au Gange. Le lendemain, la fête recommençait: les Hindous s'étaient organisés et il y eut une véritable bataille entre sept ou huit mille Musulmans et toute la population du quartier. Il fallut faire donner la cavalerie pour rétablir l'ordre.

Il est bon de rappeler d'ailleurs que, dès le 5 novembre 1905, la Société littéraire mahométane de Calcutta envoyait à ses coreligionnaires une circulaire pour les engager à ne prendre aucune part à l'agitation contre la « partition » du Bengale; on les invitait dans ce document, signé de Bakhtyar Shad, Syed Mohammed, Abdullah Khan Ahmed, etc., à demeurer bons et fidèles sujets de l'empereur-roi Edouard VII, en insistant sur ce point que les intérêts des Mahométans de l'Inde sont tout différents de ceux des Hindous, et en énumérant les bienfaits du gouvernement actuel: 1^o allocation annuelle de 50.000 roupies (83.500 fr.) pour les écoles musulmanes du Bengale; 2^o fondation de bourses nombreuses à l'Université de Calcutta; 3^o maintien des fondations antérieures; 4^o attribution successive de plus de 100.000 roupies (167.000 fr.) pour la construction à Calcutta d'un hôtel devant servir à l'installation d'une medressah; 5^o tempéraments apportés aux règlements sur la peste en faveur des dames musulmanes, derrière le voile qui ferme les gynécées; 6^o autorisation, pendant l'épidémie, de faire un pèlerinage à la Mecque, en partant de Chittagong au lieu de Bombay, accordée aux Musulmans du Bengale, du Behar et de l'Orisa.

La plupart des renseignements qui précèdent sont extraits d'une lettre qui m'a été écrite par un de mes anciens élèves, M. G. Barrigue de Fontainieu, en ce moment au Bengale, chargé d'une mission scientifique.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Obras Vascongadas del Doctor Labortano Joannes d'ETCHEBERRI (1712), con una introduccion y notas por JULIO de URQUIJO É YBARRA. Paris, Paul Geuthner, 1907 (Bayonne, impr. A. Lamaignère), in-4°, LXXX-323-(iv.) p. et une p. de *fac-simile*.

Le 10 octobre 1866, — il vient d'y avoir juste quarante ans, — par une belle soirée d'automne, je débarquai à Bayonne, tout frais sorti de l'école forestière, plein d'ardeur et d'enthousiasme, et bien disposé à m'éprendre de cette mystérieuse langue basque, qu'une bonne fortune inespérée me mettait à même d'étudier sur place, dans les meilleures conditions. Mon long séjour en Orient et mes voyages m'avait préparé à cette étude; aussi ne tardai-je pas à me mettre à l'ouvrage. Présenté à M. l'abbé Inchaupé par cet excellent M. de Gavardie, juge d'instruction, ancien collègue de mon père à Pondichéry, je fus reçu par l'honorable chanoine avec cette amabilité un peu dédaigneuse que montrent souvent les Basques lorsqu'on ose s'attaquer à leur redoutable idiome. Il voulut bien, pour me guider, me confier son *Verbe* et la *Grammaire* de Harriet, qui sont

d'ailleurs les ouvrages les plus propres à rebuter un commençant. Mais je n'étais pas un novice : j'abandonnai vite ces livres formidables...

J'ai publié, depuis, bien des choses sur la langue et le pays basques : quelques volumes, une vingtaine de brochures, un très grand nombre d'articles de journaux et de revues. J'ai soutenu de longues et vives discussions; mais j'ai la satisfaction aujourd'hui de voir qu'on commence, dans le pays, à rendre justice à mes efforts. Je n'en veux d'autre preuve que les appréciations bienveillantes de M. de Azkue dans son excellent *Dictionnaire* et la manière élogieuse dont M. de Urquijo cite mon nom dans son introduction aux œuvres de Jean d'Etcheberri.

C'est qu'elle est admirable, cette introduction! M. de Urquijo est de ceux pour qui les coups d'essai sont des coups de maître. C'est complet, précis, méthodique, clair, intéressant au possible, et ces quatre-vingts pages se lisent sans la moindre fatigue, presque avec l'intérêt passionnant du roman le plus dramatique. Et quand on songe que l'auteur de ce chef-d'œuvre était, hier encore, un mondain livré aux horreurs de la politique, on éprouve une joie plus vive de ce qu'on pourrait appeler une heureuse conversion.

Il paraît, — et je m'en enorgueillis fort, — que j'y suis pour quelque chose. M. de Urquijo nous raconte en effet, que c'est ma *Bibliographie Basque* qui l'a amené à former sa collection de livres basques; déjà si

complète et si belle, et à rechercher dans le Pays tous les documents, tous les manuscrits, tous les souvenirs littéraires des siècles précédents. C'est ainsi qu'il a retrouvé, chez les Franciscains de Zarauz, le manuscrit qu'il publie aujourd'hui *con amore*, et avec un soin méticuleux.

L'ouvrage n'était pas tout à fait inconnu d'ailleurs. J'en avais indiqué l'existence, sur la foi du regretté Ch. Bernadou, qui m'avait communiqué un extrait, relatif à ce travail, des procès-verbaux du Bilçar d'Us-taritz. Mais nous ne savions ni ce qu'était devenu le manuscrit, ni quelle avait été la vie de l'auteur, originaire de Sare, que Larramendi, vers 1730 ou 1735, trouva installé comme médecin « municipal » à Az-coitia.

M. de Urquijo a pu reconstituer l'histoire du livre et la biographie de Jean d'Etcheberri. Il a voulu résoudre le problème; il a cherché et il a trouvé, tout ce qu'on pouvait trouver du moins.

Nous apprenons ainsi que Jean d'Etcheberri, de l'une des maisons Etcheberri de Sare, était docteur en médecine, établi à Sare où il avait épousé Catherine d'Itsagarat qui lui donna plusieurs enfants. Mais le métier de médecin ne rapportait pas beaucoup à Sare et le docteur devait exercer son activité dans les paroisses limitrophes, tant en France qu'en Espagne. En 1713, la municipalité de Vera le nomma son médecin officiel; il remplit cette charge jusqu'en 1722,

mais il continua à habiter Sare : c'est en 1716 seulement qu'il transporta sa résidence à Vera. Sa réputation grandit en Espagne ; on le recherchait de toute part et, en 1722, il devint médecin de Fontarabie, aux appointements de 450 ducats ; on avait objecté pourtant qu'il n'était pas docteur d'une faculté d'Espagne : il l'était de Montpellier sans doute. En 1725, il passa à Azcoitia où il resta jusqu'à sa mort, survenue en 1749 ; il avait alors plus de quatre-vingts ans. Nous pouvons ainsi supposer qu'il était né à Sare vers 1665. Il n'avait donc pas connu Axular, ni son neveu ; mais il avait pu connaître Harizmendi, d'Argaignarats et Pouvreau, dont il cite le *Philothea*.

Instruit et actif, il s'était beaucoup occupé de sa langue maternelle ; il admirait le style d'Axular et le prit pour modèle quand il écrivit, en 1712, l'ouvrage que M. de Urquijo nous donne aujourd'hui.

Il y ajouta, plus tard, une introduction latine ; plus tard encore, il fit une grammaire latine en basque, et, pour annoncer ce dernier travail, il publia, en 1718, à Bayonne, chez Mathieu Roquemaurel, une « lettre de recommandation » *Gomendiozco carta*, 40 p., petit in-4°, que M. de Urquijo réimprime d'après l'exemplaire, unique, qui a appartenu à M. l'abbé M. Harriet. Etcheberri avait fait en outre un vocabulaire basque-français-espagnol-latin qu'il avait prêté à Larramendi et que M. de Urquijo croit avoir aussi retrouvé.

Le manuscrit des *Hatsapenac* et de la Grammaire

latine est incontestablement l'original de l'auteur, comme le prouvent les corrections, les ratures, les additions, les retouches nombreuses : le savant et consciencieux éditeur donne le *fac-simile* d'une page fort bien choisie, où il est parlé d'Axular.

Le manuscrit de Zarauz, que M. de Urquijo décrit de la manière la plus parfaite, est malheureusement incomplet. On serait peut-être en droit d'en accuser la négligence des moines, si beaucoup de bibliothécaires laïques n'étaient pas suspects de la même insouciance. Au surplus, nous ne sommes plus au moyen-âge, à cette époque de pauvreté et d'ignorance, où l'on grattait les vieux parchemins pour y écrire des litanies et des oraisons...

M. de Urquijo a reproduit le texte du manuscrit avec l'exactitude la plus scrupuleuse, ce dont on ne saurait trop lui savoir gré.

L'ouvrage principal de Jean d'Etcheberri, dédié au pays de Labourd¹, est intitulé *Escuararen Hatsapenac*, c'est-à-dire « Rudiments de basque » et comprend plusieurs chapitres qui traitent de la pureté, de la noblesse, de l'originalité, de la flexibilité, de l'unité du basque, et de sa raison d'être; puis vient l'éloge d'Axular et du parler de Sare; l'auteur démontre ensuite que ceux qui dédaignent le basque sont eux-

1. Etcheberri appelle le Labourd *lau-urdi*, ce qui voudrait dire « le pays aux quatre eaux, aux quatre rivières » (sans doute la Bidassoa, la Nivelle, la Nive et la Bidouze), étymologie fort plausible.

mêmes méprisables et il termine par un appel chaleureux à la jeunesse du pays et au lecteur.

Si M. de Urquijo n'a rien changé au texte d'Etcheberri, il a cru devoir ajouter des notes utiles et intéressantes, et vérifier toutes les citations latines et basques. Il a pu constater ainsi que les citations d'Axular sont empruntées à la première édition, celle de 1643, qui a pour titre *Geero* et non à la mauvaise réimpression sans date qui est du XVIII^e siècle et qui est intitulée *Guero Guero*. J'avais fait la même constatation dans le vocabulaire de Pouvreau. Quant à l'*Elicara erabiltceco liburua*, dont nous ne connaissons que les éditions de 1665 et 1666, je ferai observer que la première édition est de 1636 et non de 1635. Du moins c'est la date que donne M. Pierquin de Gembloux qui avait évidemment sous les yeux un exemplaire de l'ouvrage dont il a copié le titre intégralement, comme il a copié aussi le titre du grand ouvrage de d'Argaignarats, de 1644, que M. Gustave Brunet avait vu. Que sont devenus ces deux volumes?

L'intérêt principal du travail du docteur Etcheberri, c'est que ce n'est pas une traduction ou une adaptation, mais, comme celui d'Axular, un ouvrage original pensé et écrit en basque; il n'en est pas beaucoup qui réalisent cette qualité. Ce nous est une raison de plus pour remercier M. de Urquijo, pour lui adresser toutes nos félicitations et pour lui demander de nous donner d'autres publications de ce genre. Un vaste champ est ouvert à son intelligente et vaillante activité.

Je me reprocherais en terminant de ne pas accorder à l'imprimeur la part d'éloges qui lui revient. L'exécution est très soignée et fort belle. Ce superbe volume contraste heureusement avec les élucubrations communes, vulgaires et sans goût de la plupart des imprimeries provinciales.

JULIEN VINSON.

Etienne de FLACOURT. *Dictionnaire de la langue de Madagascar...* par Gabriel FERRAND. Paris, E. Leroux, 1905, in-8° (vj)-XXXIX-296 p.

J'ai donné ici même, il y a deux ans, une notice bibliographique sur Et. de Flacourt, le premier gouverneur français de Madagascar. M. Ferrand a eu l'excellente idée de réimprimer la partie linguistique des ouvrages de Flacourt, qui d'ailleurs n'était pas tant son œuvre que celle d'un des missionnaires qui l'accompagnaient. Mais M. Ferrand ne s'en est pas tenu là : il a, à côté de la forme donnée par le Lexicographe de 1653, mis la forme moderne du mot dans la même région et aussi les variantes dialectales; il a seulement indiqué les formes des manuscrits anciens, écrits en arabe, que possède la Bibliothèque Nationale. Il a fait précéder ces listes de mots d'une étude générale sur la langue et la phonétique malgaches.

J'aurais bien des observations à faire sur la partie phonétique. D'abord le tableau de la p.v ne me satisfait

pas : je ne vois pas bien $j = dr$ palato-dentale, ni la dentale alvéolaire ts , ni les palatales tr , dr ; je n'aime pas non plus que l soit classée comme liquide : qu'est-ce au juste qu'une liquide ? Je trouve aussi que M. Ferrand adopte trop facilement la terminologie des néogrammairiens et les théories « expérimentales » de M. l'abbé Rousselot, lui qui a étudié sur place et entendu de ses oreilles ! Ce qui est dit des soi-disant palatales tremblées tr , dr , à la p. xj-xij, est extrêmement obscur. Quant aux emphatiques correspondantes, les arabes les écrivaient rr , mais tous les grammairiens ou lexicographes transcrivent le tr par ts , tch , chs , $trsh$, tsh , et en Betsileo il devient s , tandis qu'en Mérida il est simplement tr . Ce sont probablement de ces sons mixtes, consonnantico-vocaliques, où la langue, le palais et les dents interviennent d'une façon variable suivant les individus et les localités.

Julien VINSON.

Eugène ROUILLARD. *Noms géographiques de la province de Québec...* Étymologie, traduction et orthographe. Québec, E. Marcotte, 1906, in-8°. 110 p. et une carte (Publication de la Société du parler français au Canada).

Le vocabulaire de M. Rouillard, par ordre alphabétique, est extrêmement intéressant. Il contient la liste de tous les noms topographiques du pays, tels qu'ils

sont actuellement employés ou tels qu'on les trouve dans les historiens et les écrivains européens des trois siècles précédents. La reconstitution des formes originales n'était pas facile, car beaucoup de noms étaient fortement altérés, mais l'auteur a rapproché les diverses variantes ; il a consulté les grammaires et les dictionnaires, et il a pris l'avis des missionnaires qui vivent aujourd'hui parmi les tribus indigènes, — que l'auteur appelle sauvages : je n'aime point du tout cette appellation dédaigneuse, — dont le nombre est très réduit : telle peuplade qu'on évaluait à cinquante mille hommes, il y a trois siècles, ne compte plus actuellement que deux mille individus.

Ces noms topographiques appartiennent à divers dialectes des langues huronne-iroquoise et algonquine. M. Rouillard donne quelques détails sur ces divers idiomes dans son intéressante Introduction, mais vraiment par trop sommaire et insuffisante. Que veut dire ceci : les Hurons comme les Algonquins, conjuguent les noms et multiplient les verbes ? En réalité, il n'y a, dans les langues agglutinantes, ni noms ni verbes ; il y a des radicaux indépendants, toujours isolément significatifs, et dont les combinaisons sont innombrables. Par exemple, en tamoul, *vin'ei* « mal », *èn'* « moi », *ku* « direction » à (datif), fera *vineiyé-nukku* « à moi qui suis souffrant, malheureux » ; *sârndây* « tu es venu » donnera *sârndâyeyikkaṇḍân* où *sârndâyeyi* est formé de *sâr* « arrivé », *nd* « temps passé

intransitif », *ày* « toi », *ei* « accusatif » : l'idée verbale (relation de temps) s'associe à l'idée nominale (relation d'espace).

Quant aux noms indigènes, plusieurs sont fort instructifs : *andosewewegama* « lac où l'on marche », *beauchêne* (lac), altération de *obashing* « là où l'eau se resserre », *canada* pour *kanata* « ville, village », *québec* ou *kébek* « c'est obstrué, détroit », *squaw* (lac) de *iskweu* « femme », etc. M. Rouillard donne en passant de très intéressants détails sur l'histoire, la population, les légendes de plusieurs localités.

J. VINSON.

Smithsonian Institution. Bureau of american ethnology. Antiquities of the Gemer-Plateau, New Mexico, by Edgar L. HEWETT. *Washington*, gov. pr., 1906, in-8°, 53 p., 16 pl. et 2 cartes (Bulletin n° 32).

Outre ces planches, l'étude de M. Hewett contient de nombreuses figures dans le texte, toutes éminemment intéressantes et instructives. Le plateau de Gemer, dans le Nouveau Mexique, s'étend à l'ouest de Rio Grande del Norte, sur une largeur d'environ cent kilomètres. Ce plateau est occupé par une grande forêt où campent six tribus indigènes. On y trouve de nombreuses ruines laissées par une population antique très nombreuse et très active.

J. V.

Semitica, Sprache und Rechtsvergleichende Studien, von D. H. Müller. I et II. Vienne, A. Hoelder, 1906 (Extraits des Mémoires de l'Acad. Impér. des Sciences), in-8°, 48 et 88 p.

La première livraison contient sept savantes études : I. Un texte incompris dans les lettres d'Amarna ; II. la signification et l'étymologie du verbe *qâlu* dans les lettres d'Amarna ; III. *nsd vthrbyth* (au point de vue juridique) ; IV. gloses sur la théorie et la pratique dans le vieux droit babylonien ; V. la théorie des races pures dans le Code Syro-romain ; VI. les numéraux multiplicatifs dans les tables d'Amarna et en hébreu ; VII. construction des strophes dans le Livre de Job.

La seconde se compose de huit mémoires sur le droit privé, le droit héréditaire, le Code d'Hammourabi et le livre fédéral, l'histoire du Code Syro-romain et autres questions des plus intéressantes de jurisprudence orientale. Tout cela échappe un peu à ma compétence, mais paraît fort bien fait et fort instructif.

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..., von E. KUHN und W. SCHULZE. Band XI. (V. F. xx), 4^e Heft. Gutersloh, C. Bertelmann, 1906, in-8°, p. 425-568.

Contient : 4. Sur la formation des mots aryens, par

Jarl Charpentier, p. 425; 2. La composition en *man*, par Joseph Zubaty, p. 478; 3. Talina, kaikina, par Ernst Mauss, p. 520; 4. Grec *ednos*, par K. J. Johansson, p. 533; 5. v. i. *avrk*, par J. Wackernagel; 6. Gotique *dis-* et 6 *marikraitus*, par Richard Loewe, p. 547; 7. Etymologica, par C. C. Uhlenbeck, p. 552; 8. Etymologica, par F. Lewy, p. 564; 9. Sur la grammaire gotique, par W. Schulze, p. 563; 10. Chevilles, par W. Schulze, p. 565; 11. Observations, p. 566.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada, vol. V, n^{os} 2 et 3. Québec, Université Laval, 1906, p. 44-120, gr. in-8°.

Outre les articles ordinaires : livres et revues, questions et réponses, sarclures, anglicismes, on trouve dans ces deux numéros de bons travaux : suite du lexique canadien-français, les dialectes français dans le parler canadien, par M. A. Rivard; pour nos amis les écoliers, par M. l'abbé Em. Chartier; quelques mots sauvages, par M. l'abbé Z. Lacasse; la littérature canadienne (J. D. Mermet), par M. l'abbé Camille Roy; les noms populaires de quelques plantes canadiennes, par Mgr L. Laflamme; deux chansons canadiennes, par A. Rivard, et de plus un bulletin bibliographique, un bulletin d'observations et le rapport du Secrétaire-Général.

J. V.

Revue du Monde Musulman, publiée par la Mission scientifique du Maroc, sous la direction de M. A. LE CHATELIER. Paris, E. Leroux, 1906-1907, 1^{re} année, gr. in-8°.

Les deux premiers n^{os} (novembre et décembre 1906), ont respectivement 144 et 160 (145-304) p. Ils contiennent de très remarquables articles : L'enseignement primaire des indigènes musulmans de l'Algérie, par M. Paul Bernard; le Mouvement swadêçi dans l'Inde (reproduit ci-dessus, p. 43-48), l'Islam dans l'Indo-Chine française, par M. A. Cabaton; Aga Khan, par A. Le Chatelier; La Constitution en Perse, par A. M. Nicolas; Le Japon et l'Islam, par F. Farjanel, les Musulmans Russes, par A. Le Chatelier; les Senoussiyyas en Tripolitaine, par M. Slousch; les populations musulmanes de la Roumanie, par Popescu-Siocanel; les Behais et le mouvement actuel en Perse, par H. Dreyfus; les Musulmans des Philippines, par A. Le Chatelier; Notes de Bibliographie néerlandaise, par A. Cabaton; et d'excellentes revues: notes et nouvelles, la presse musulmane, les livres et les journaux, par L. Bouvat, secrétaire de la Rédaction.

On ne peut que souhaiter longue vie et prospérité à cette savante et très utile publication.

J. V.

V A R I A

I. Caractère et taille des crayons.

D'après une récente étude, celui qui, après avoir taillé son crayon, laisse la pointe sans la dégrossir, manque d'énergie et de force de caractère. Les imaginatifs et les exubérants font la pointe longue et ceux qui sont doués de précision et de sens artistique égalisent les moindres aspérités. Si vous faites une pointe fine comme une épingle, vous êtes un raffiné, mais vous êtes grossier et mal élevé si la pointe se termine en boule sans que vous enleviez les rugosités de la mine de plomb.

II. Pour les écoliers.

Les autorités de Trèves viennent de prendre une mesure tout à fait digne d'être enregistrée et divulguée. Une circulaire rédigée à cet effet s'exprime en ces termes :

« Il n'est pas rare que dès écoliers ont à faire, pour se rendre à l'école, un chemin relativement long, et que par les temps de brouillard, de pluie ou de neige, ils doivent ensuite s'asseoir à leur banc, les pieds mouillés pendant plusieurs heures. Ils se refroidissent ainsi beaucoup trop facilement, et il en résulte souvent des maladies plus ou moins graves. En divers endroits, nous avons remarqué avec satisfaction que les inspecteurs et les instituteurs ont engagé les parents à donner aux enfants une seconde paire de chaussures — pantoufles ou chaussons — afin de leur permettre de changer de chaussures dès leur entrée en classe. Cette mesure est à recommander de la façon la plus pressante. Pour les enfants pauvres, il y aura lieu d'inviter les communes à leur procurer les chaussures. »

A quand en France pareille décision ?

III. Critique américaine.

Le critique dramatique du journal américain, *The Leader*, a ainsi critiqué les sœurs Cherry, chanteuses et danseuses : « Leurs bouches rances s'ouvrent comme des cavernes pour émettre des sons semblables à ceux que poussent les damnées au milieu de leurs tortures. Elles trottent, galopent et se cabrent tout autour de la scène dans un mouvement qui tient le milieu entre la danse du ventre et le déhanchement des guenons, avec leurs faces peintes et leurs formes hideuses. »

Les sœurs Cherry ont attaqué le journal américain en diffamation. Le juge a trouvé l'article incriminé « une critique impartiale ».

IV. Illusion ou naïveté.

On lisait, dans un grand journal de décembre dernier : « Pourquoi je ne vais plus dans les universités populaires ? disait naguère un professeur de la Sorbonne. Parce que j'y ai fait un jour une expérience cruelle, qui acheva de dissiper mes dernières illusions sur l'utilité de nos conférences... Devant notre auditoire ordinaire d'ouvriers et de petits bourgeois curieux des choses de l'esprit, je devais, ce jour-là, traiter un sujet très simple de science expérimentale. et, pour être bien compris par tout le monde, je m'étais attaché à proscrire de mon vocabulaire tous les termes techniques, toutes les expressions inusitées... »

» Je parle ; on m'écoute dans le plus respectueux silence, et quand j'ai fini, suivant l'usage, je demande à mes auditeurs de vouloir bien me poser des questions pour engager un entretien profitable. Personne ne souffle. Un à un, les quelques ouvriers et apprentis, qui sont venus m'entendre, gagnent la porte d'un air morne. Je songe avec désolation : « C'est raté ; il n'y en a pas un qui m'ait suivi... »

» Si pourtant, il y en avait un ! C'était un bon gros garçon réjoui, qui s'approcha de ma table avec des sourires et des regards d'intelligence.

» — Vous avez bien parlé de phénomènes ? me demanda-t-il en clignant de l'œil.

» — En effet, dis-je ; à plusieurs reprises il a été question dans ma conférence des phénomènes physiques et chimiques.

» — Eh bien ! reprit l'autre avec un rire d'augure, nous pouvons le dire entre nous : ils sont tous faux, les phénomènes. Moi qui vous parle, je le sais mieux que personne : voilà dix ans que j'en montre à la foire du Trône.

» J'en demeurai suffoqué, ajouta le professeur de la Sorbonne, qui contait cette anecdote, et je vous confesse que, depuis lors, je n'ai pas eu le cœur de retourner dans les universités populaires. Je n'irai pas jusqu'à dire que les nombreux « intellectuels » qui se sont appliqués de même à « descendre la lampe dans la cave », comme dit Tolstoï, ont perdu leur temps et leur peine ; mais il me semble que cet immense et généreux effort n'a pas donné tout ce qu'on en pouvait attendre et que, pour entreprendre « l'éducation de la démocratie », il nous faudra bientôt recourir à d'autres moyens plus discrets et plus efficaces. Bacheliers incorrigibles, nous avons cru que, pour élever le peuple, il suffisait de lui « faire la classe ». Et quelle classe ! N'importe qui pérorant sur n'importe quoi, sans ordre et sans méthode... Quand donc reviendrons-nous de cette erreur pédante et déclamatoire ? »

Est-ce bien probant et notre éminent collègue ne s'est-il pas trop hâté de conclure ?

J. V.

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

DE QUELQUES DIFFÉRENCES

lexiques et typographiques entre divers exemplaires du
Nouveau Testament basque de Liçarrague.

Jusqu'à présent, autant que nous sachions, on a considéré les rares exemplaires survivants du N. T. de Liçarrague comme rigoureusement identiques, du moins quant au texte. Un hasard heureux nous a permis de noter néanmoins certaines différences qui permettent, croyons-nous, d'établir qu'il y a eu deux tirages de cet ouvrage. Mais je n'ai pu encore trouver que cinq passages où l'on puisse constater des différences :

1° Dans l'évangile selon saint Mathieu, alors que, au chap. v, parag. 26 (ft. 7 v°), la plupart des exemplaires ont : *renda diroano*, celui de Bayonne et, paraît-il, celui de Hambourg ont *deçaqueano*.

2° Dans l'évangile selon saint Jean, l'exemplaire du P. Joannatéguy a (chap. x, parag. 16, ft. 182 v°) par deux fois *arthalde*, mais dans la majorité des autres exemplaires le mot est devenu *arthequi* par l'application du mot *egui*, imprimé sur un petit morceau de papier qui a été ensuite collé de manière à couvrir exactement la fin du mot, c'est-à-dire *alde*, jugé incorrect après coup.

3° Dans ce même évangile, chap. xvii, parag. 24, (ft. 197 v^o) la plupart des exemplaires, notamment celui du chanoine Harriet et le mien (qui avait appartenu au Prince L.-L. Bonaparte), ont les mots *ecen* et *baino* écrits *ec en* et *bain o*, quand dans l'exemplaire du chanoine Arbelbide, entre autres, les lettres fautivement espacées ont été rapprochées.

4° Feuillet 428 r^o, à la fin de la première ligne, dans les exemplaire de Harriet et de Joannatéguy, ainsi que probablement dans ceux de Leipzig, Stuttgart et Berne, sur lesquels a été faite l'excellente édition de MM. Linschmann et Schuchardt, la dernière lettre de *deus* a dépassé le haut du corps de la ligne et elle a été imprimée comme il suit : *deu^s*, alors que dans mon exemplaire la lettre *s* se trouve dans l'alignement.

5° Dans la deuxième épître aux Corinthiens (chap. i, ft. 316 v^o), les paragraphes 23 et 24 sont correctement chiffrés dans l'exemplaire d'Arbelbide, alors que les chiffres erronés 33 et 34 peuvent se lire dans mon exemplaire, ainsi que dans ceux de Harriet et de Joannatéguy.

Que conclure de tout cela ? Rien de précis. Force nous est cependant d'esquisser une hypothèse, dont je ne garantis que la vraisemblance.

Liçarrague a dû tout d'abord adresser à la reine Jeanne d'Albret, — qui les a aussitôt distribués, — des exemplaires dans lesquels *arthalde* n'est pas corrigé, où la consonne finale de *deus* est au-dessus de la ligne, etc. Ensuite un deuxième envoi a eu lieu : mais, dans l'intervalle, le traducteur, qui a été avisé

qu'il a parfois traduit la vulgate des catholiques, a changé *arthalde* en *arthequi*. Après ce premier tirage, les formes ont été mises de côté et conservées par ordre; quelque temps après, et alors qu'il s'est agi de satisfaire à une nouvelle demande d'exemplaires du N. T., on a remis les formes sous presse pour un second tirage. A ce moment et en effectuant le transport d'une forme sans doute mal coincée, un manoeuvre ou un apprenti inexpérimenté a laissé tomber le cul-de-lampe que l'on remarque à la fin de la table (ft. 58 v^o) et lorsqu'il l'a remis en place, il l'a renversé la pointe en haut. Aucun ouvrier n'aurait commis cette maladresse que l'on observe dans l'exemplaire de Bayonne¹. Dans l'exemplaire du P. Joannatéguy, le cul-de-lampe en question est normalement placé, ce qui revient à dire que si l'on inscrivait cet ornement dans un triangle, celui-ci aurait bien sa pointe en bas. Puis, avant de commencer à tirer, un ouvrier est intervenu et a corrigé *deus* (au lieu de *deu^s*), 23 et 24 (au lieu de 33 et 34) et a rapproché convenablement les lettres de *ec en* et *bain o*.— Les trois corrections dont il vient d'être fait mention étaient faites lors du tirage de l'exemplaire d'Arbelbide.

De ce qui vient d'être exposé on peut donc conclure que les exemplaires d'Oloron, de Madrid, d'Harriet,² qui présentent la correction *arthequi*, de même que l'exemplaire de Joannatéguy qui

1. Notons que cet exemplaire est l'un des très rares qui aient «*decaqueano*».

2. De mon exemplaire on ne peut rien dire, car il a été formé de deux autres.

a conservé *arthalde*, proviennent d'un premier tirage, tandis que l'exemplaire de Bayonne et celui qui appartenait à Arbelbide, et offrant soit le renversement du cul-de-lampe, soit les trois corrections précitées¹, ont été imprimés postérieurement. A ce moment-là, sans doute, Liçarrague recevait les observations que les ministres calvinistes chargés par la reine Jeanne de revoir le texte mss. de la traduction dont il s'agit, n'ont pas manqué de lui adresser à propos des fautes d'impression qui ont certainement attiré leur attention dès qu'ils ont eu un exemplaire du 1^{er} tirage du N. T.

Georges LACOMBE.

OBSERVATIONS SUR L'ARTICLE PRÉCÉDENT

En même temps que M. G. Lacombe m'envoyait la très intéressante note qu'on vient de lire, l'infatigable M. E.-S. Dodgson m'adressait le numéro du 16 mars dernier des *Notes and Queries* où il signale (p. 215, col. 2) des différences entre les exemplaires de Liçarrague de Bayonne, de Hambourg, du British Museum, de la Société Biblique de Londres et de la Bodleyenne d'Oxford. M. Dodgson, outre *diroano* remplacé par *deçaqueano*, a trouvé *diotsó* changé en *diotsa* (ft. 5 v^o; S. Mat. IV, 6, 9, 10) et *drauanari* accentué en *draúanari* (ft. 8 v^o; S. Math. V, 40).

1. Je n'ai pu vérifier si l'exemplaire d'Arbelbide a *deçaqueano*, car il a disparu après la mort de son propriétaire.

M. Dodgson fait remarquer que, après le chapitre xx de S. Mathieu, on ne rencontre plus *diotsó*, mais toujours *diotsa* dans tout le cours du volume. M. Dodgson, qui profite de l'occasion pour faire de la réclame à ses propres travaux, pour donner le coup de pied de la fable à la réimpression de Strasbourg et pour rappeler que Jeanne d'Albret était la grand' mère de la femme du malheureux Charles I^{er}, suppose que ces corrections ont été faites « when the author and his assistants, mentioned in one of the prefaces, were discussing the merits of the newly printed pages ».

D'autre part, M. H. Schuchardt, dans l'introduction de la réimpression de Liçarrague, signale quelques différences entre les trois exemplaires de Berne, de Stuttgart et de Leipzig. Les trois principales sont : ft. 412 r^o l. 3 *bil^o, ed^o* (St. et Leip.), *bilo, edo* (Berne); ft. 428 r^o l. 1 *deu^s* (Leip.), *deus* (B.); ft. 221 v^o l. 3, en marge, 2. 4 (Leip.), *berriz 22. 4* (B. et St.). M. Schuchardt relève aussi un certain nombre de fautes d'imprimerie sur lesquelles je reviendrai.

Il m'a paru intéressant de voir comment se comportent, au point de vue de ces particularités distinctives, les exemplaires du Liçarrague que j'ai sous la main, celui de la Bibliothèque Nationale, celui de la collection d'Abbadie, celui de l'Arsenal et les miens.

L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Réserve, A. 6455 bis) vient de la maison professe des Jésuites de Paris à laquelle il avait été donné par Huet, évêque d'Avranches. Il avait appartenu au Président de Thou qui l'avait probablement reçu de Liçarrague

lui-même quand il le vit à Labastide Clairence, en 1582. Il a *diotsó, diroano, drauanari, arthegui* (pap. coll.), *ecen, bain o*, 33, 34, *deu^s, bil^o, ed^o, berriz* 22. 4, le fleuron droit. Le ft. 412 est chiffré 41.

L'exemplaire de M. d'Abbadie (Bibl. Nat., Z basque, coll. d'Abbadie, n^o 894) provient de la Bibliothèque La Ferté-Sénéctère et avait appartenu à Fl. Lécuse qui le tenait de « la complaisance réunie de M. le Supérieur du Grand Séminaire de Bayonne et de M. le vicaire de Hasparren ». Le volume devait donc provenir des environs de cette dernière ville. Il offre les mêmes particularités que l'ex. de Thou, sauf que le fleuron est renversé.

L'exemplaire de l' Arsenal (n^o 639 T), dont l'histoire n'est pas bien connue, a *diotsó, diroano, drauanari* (sans accent), *arthegui* (petit papier collé, deux fois), *ec eu, bain o*, 33, 34, *deus* (aligné), le fleuron renversé, *bil^o, ed^o, berriz* 22. 4.

Mon exemplaire complet, qui est fort beau, a *diotsó, diroano, drauanari* (sans accent), *arthegui* (papiers collés), *ec en, bain o*, 23, 24, *deu^s*, le fleuron renversé, *bilo* et *edo* alignés, *berriz* 22. 4.

Mon exemplaire incomplet, réduit à 318 ft. du N. T, offre dans les parties qu'il a conservées des particularités intéressantes : *ec en, bain o*, *deu^s*, 33, 34, le fleuron renversé, *bilo* et *edo* alignés, *berriz* 22. 4. Au ft. 182 v^o, il a, la première fois *arthalde*, la seconde *arthegui* avec le petit papier portant *egui* collé sur *alde*; mais, au premier *arthalde*, *alde* se trouve dans un petit carré plus blanc que le reste de la page, ce qui indique que le petit papier qu'on y

avait collé s'est détaché depuis longtemps : le même accident a pu se produire dans d'autres exemplaires. Dans celui-ci, le ft. 412 est chiffré exactement 412, alors que dans les autres il y a seulement 41 : c'est la chute du 2 qui a fait remonter l'o de *bilo* et *edo* à la fin des deux lignes suivantes. C'est là un accident typographique qui sera survenu pendant le tirage : les exemplaires qui ont 41 et *bil^o*, *ed^o*, ont été tirés évidemment après ceux qui ont 41 et *bilo*, *edo*. C'est à des accidents de ce genre qu'il faut attribuer la montée du s de *deus*, l'espacement *bain o* et *ec en* (qui se correspondent, l'un au dessous de l'autre, aux lignes 29 et 30 du ft. 197 v^o), la descente du k de *bekatuēn* relevée par M. Schuchardt dans les prières ecclésiastiques (ft. E vi v^o l. 24), d'autres encore, et même le renversement du fleuron. Avec les presses à bras on tirait très lentement, on encreait anciennement les formes à l'aide de tampons dont le choc répété amenait souvent la chute de cadratins, de filets, de lettres au bout des lignes, et les pressiers réparaient à la hâte le dommage, tant bien que mal. Ceci ne suffirait donc pas à prouver qu'il y a eu plusieurs tirages soit rapprochés soit éloignés. Il me paraît d'ailleurs impossible que l'Imprimerie Haultin, quelque bien outillée qu'elle fût, eût pu immobiliser une si grande quantité de caractères pendant le temps nécessaire au séchage, à la reliure, à l'expédition des premiers exemplaires, à leur distribution, leur lecture attentive et leur examen, et au renvoi d'un exemplaire corrigé ou d'observations impérieuses. Dans cette hypothèse d'ailleurs, pourquoi n'a-t-

on pas corrigé les fautes purement typographiques qu'on retrouve dans tous les exemplaires : par exemple ft. xx pré-l. v^o *apocacalypsea*, 89 r^o (ch. XIII, v. 37) *etzechco*, 193 r^o (ch. XIII, v^o 31) *hemandic*, etc., et le chiffre inexact 105, 106, 108, 438 (pour 205, 206, 208, 448: la correction a été faite à la main sur l'exemplaire de l'Arsenal) ?

Je ne crois pas non plus, comme le suppose M. Dodgson, que le tirage ait été suspendu après la première ou les premières feuilles et que ces feuilles aient été envoyées dans le pays pour être soumises au comité de révision dont parle Liçarrague dans la dédicace. Les termes mêmes de cette dédicace indiquent que la révision a été faite, avant l'impression, sur le manuscrit complet. D'autre part, nous savons que Liçarrague est venu à la Rochelle, qu'il y resta pendant tout le temps qu'a duré l'impression du N. T. et même du *Calendrier* et de l'*Abc*. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il a fait lui-même quelques corrections et quelques changements, au fur et à mesure du tirage. Le remplacement important de *arthalde* par *arthequi*, au moyen d'un petit morceau de papier collé par dessus, s'est fait au contraire un certain temps après le tirage, sur les exemplaires non encore distribués. Je ne crois pas au surplus que ce changement ait été inspiré par un préjugé de secte: *arthequi* est « bergerie, » et *arthalde* « troupeau » le grec a deux mots différents *αὐλή* et *ποιμνῆ*; la vulgate a *ovile*; les traductions françaises, catholique et protestante, *bergerie* et *troupeau* (la vieille traduction calviniste qui a servi de prototype à Liçarrague

a seulement *bergerie*); Haraneder (éd. Harriet), *saldo* et *arthalde*; les éditions de la société biblique et de la société trinitarienne, *hespil* et *arthalde* (labourdin), *arditegi* et *artalde* (guipuzcoan), *saldo* (souletin); la traduction catholique moderne Haristoy a aussi *hespil* et *arthalde*¹. Il est donc probable que le tirage n'a été fait qu'en une seule fois², mais il est certain que tous les volumes n'ont pas été reliés ou cartonnés en même temps et au même endroit : dans l'exemplaire de l' Arsenal, deux fortes piqures de vers s'observent, l'une au milieu des pages, obliquement de gauche à droite en montant, seulement aux feuillets 34, 42, 50, 58, 66, 74, 82, 90, 98, 106, 114, 122, 130 et 138; l'autre, vers le fond de la marge inférieure, aux fts. 402, 410, 418, 426, 434, 442, 450 (réparé, mal) et 458 uniquement, ce qui fait voir que l'exemplaire a dû être gardé assez longtemps en feuilles assemblées, posées à plat l'une sur l'autre.

J'estime donc qu'il n'y a eu qu'un seul tirage et qu'une seule édition de ce précieux ouvrage. Mais j'appelle l'attention des amateurs sur les variantes signalées ci-dessus, et je serais très reconnaissant aux propriétaires des rares exemplaires qui en ont été conservés, s'ils voulaient bien examiner leurs

1. La correction *arthalde* et *arthegui* a été inspirée par le souci de remplacer « troupeau » par « bergerie », conformément à la version calviniste.

2. Peut-on tirer argument de ce que deux paiements successifs ont été faits à Haultin, l'imprimeur ? Non, car il a imprimé deux ouvrages différents, le *Nouveau Testament* et le *Calendrier* avec *a*, *b*, *c*. Mais on peut remarquer que certains ex. du *Nouveau Testament* n'ont pas de prières ecclésiastiques : y a-t-il des particularités typographiques spéciales et communes à ces exemplaires ?

exemplaires et nous faire connaître le résultat de cet examen.

On s'est demandé combien il pouvait encore exister d'exemplaires de Liçarrague ; j'imagine qu'il doit y en avoir une quarantaine, dont peut être quelques-uns dans des coins ignorés du pays basque. Plusieurs exemplaires qui ont passé dans des ventes publiques n'ont pas reparu ; p. ex. celui de La Vallière (première vente) et celui de Mac-Carthy, tous deux reliés en marocain bleu et qui n'en font sans doute qu'un, celui d'Ansse de Villoison (sans titre), celui de Renouard, etc. J'en connais actuellement 26, dont deux ont disparu : 5 en Angleterre ; 12 en France ; 2 en Espagne ; 2 en Italie ; 1 en Suisse ; 3 en Allemagne ; 1 en Hollande ; — 16 sont dans des bibliothèques accessibles au public ; — 11 sont tout à fait complets ; 3 n'ont pas les appendices (prières, etc.) ; les 12 autres sont plus ou moins incomplets et défectueux.

J. V.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

du prince Louis-Lucien Bonaparte

sur un exemplaire de son « Verbe basque »

L'œuvre la plus importante du prince L.-L. Bonaparte est *Le Verbe basque en tableaux* (Londres, 1864 et 1869). Ce travail, bien que son auteur ne soit mort qu'en 1891, est resté inachevé. Il a été tant bien que mal complété par les *Études sur les dialectes d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal* (1872) et par de nombreuses brochures, et, en outre, il y a, dans les manuscrits laissés par le prince, de nombreux matériaux pour l'achèvement de cette œuvre, indispensable à qui veut étudier de près la langue basque. Pour aujourd'hui, je me bornerai à noter toutes les corrections et additions écrites par l'auteur sur son exemplaire de travail. On pourra juger par ce qui suit de la minutie avec laquelle ont été faites ces remarques.

Dans le premier tableau préliminaire, corriger les formes labourdines *dadia*, *zadin* et *baladi*, en *dadien*, *zadien* et *batedi*. — Note 9, au lieu de « ne sont employés qu'avec le nom *al* « pouvoir », lire : « ne sont employés généralement qu'avec... (etc.) ».

— A la fin de la note 4, 5, 7, lire: ' « voir le septième tableau (au lieu du sixième) ».

Dans le deuxième tableau préliminaire, corriger devant les formes *zerate*, *zaree*, etc., et les formes *dezute*, *dozube*, etc., *r* par *i*.

Dans le quatrième tableau préliminaire, ajouter immédiatement au-dessous de « formes verbales composées » *causative-conjunctive* et, en regard, écrire sous la colonne labourdine *baitela* | *baituela*, sous la colonne souletine *beitela* | *beitiala* « parce que (qu') il est, parce que (qu') il l'a »; à *baituela* se trouve ce renvoi: « See *baituzula* at pag. 16 of *Meditacioneac*, etc. *Bajonan*, 1840. » — Dans la liste des formes verbales nominales, ajouter « la forme relative-destinative, p. ex. *duen-zat* ». Dans celle des formes verbales composées, ajouter la forme « affirmativo-relative articulée, p. ex. *Elizondo* (Matth., 6-30, *badena*¹. — Ajouter enfin, parmi les formes nominales composées, la « négativo-relative-destinative, p. ex. *estuenzat*. »

Dans le cinquième tableau préliminaire, ligne 6, au lieu de: « de tombé, d'allé », lire « du tombé, de l'allé », et ligne 23, substituer à « de vu, de mangé » — « *du vu, du mangé* ».

Dans le sixième tableau préliminaire, note 1, au lieu de: « lorsqu'il se termine en *sī, tsi, tu* », lire *r*.

Dans le septième tableau préliminaire, colonnes labourdines *in fine*, lire *eror dadien, eroria izan*

1. (*sic*).

2. L'auteur renvoie ici à l'*Evangelio segun San Mateo*, dial. haut-navarrais, traduit par Etchenique.

dadien, eror zadien, eroria izau zadien. Ajouter à la fin des notes de ce septième tableau : « ou en *en* ».

Page xiii, ligne 15, intercaler « comme » entre « être considéré » et « plus ancien ».

Page xxi, à la fin de la note 3, le prince a écrit : « Nous trouvons *duzuek* et *ditutzuek* dans les *Noelak* d'Etcheberry ¹, p. ex. p. 138 et 199 de l'Édition de Bayonne sans date (P. Fauvet) ².

Nous rencontrons à la page xxviii (première ligne de la note), une correction insignifiante, « enregistrés » pour « enrégistrés ». Il y a une foule de corrections de ce genre (additions d'accents, de points sur les *i*, etc.) Je ne les donnerai pas par la suite.

Je copie sur le verso de la page où se trouve le mot *conjugaison* (celle qui précède la page 1) la note suivante :

« Correction importante :

» Changez en *ten* la syllabe finale *ne* de tous
» les terminatifs féminins labourdins, à la *seule*
» exception de ceux de la voix transitive ayant la
» troisième personne du pluriel pour sujet. C'est
» ainsi que *natzayone* « je leur suis », *ziayone* « il
» leur est », *ziatzkone* « ils leur sont », *litzatzko-*
» *kene* « ils leur seraient », *gintzatzkiokene* « nous
» leur pourrions », *zione* « il le leur a », *ziokene* « il le
» leur aura », *niozakene* « je le leur pourrais », *liokene*
» il le leur aurait », *giniozakene* « nous leur pour-

1. (*sic*). G. L.

2. Il y en a plusieurs ; le Prince B. avait des exemplaires des deux éditions cotées 15 h et 15 i, par M. Vinson.

» rions », etc., etc. : seront corrigés en *natzayoten*,
» *ziayoten*, *ziaizkoten*, *litzaizkoketen*, *gintzaizkoke-*
» *ten*, *zioten*, *zioketen*, *niozaketen*, *lioketen*, *ginio-*
» *zaketen*, etc., tandis que *zione* « ils le leur ont »,
» *ziokene* « ils le leur auront », *liokene* « ils le leur
» auraient », etc., resteront inaltérés. »

Page 54, dans la dernière forme biscayenne, *aine*, les deux dernières lettres sont barrées, et on les a remplacées par *eu ??*, et on a écrit en-dessous : « V. Zavala !! ». De même, à la page 57, ligne 13, au lieu de *aikene*, il y a « *ai keen ??* V. Zavala ».

Page 75 et en beaucoup d'autres endroits, des formes sont répétées à l'encre violette, je n'ai pu savoir pourquoi : ainsi, à côté de l'imprimé *ditu*, on trouve le manuscrit *ditu* ; *ditutzte*, *zituen*, *zitzuten*, etc., sont ainsi répétés. Toutes ces additions sont indubitablement de la même écriture que toutes les autres.

Page 83, se trouvent deux nouvelles formes relatives avec « me, te, nous, vous » pour objet, ce qui, avec le *giotza* (*eman giotza*) « il nous a donnés à lui » découvert par Ithurri dans les *Méditations* de Duhalde, et les neuf ou dix signalées par le prince lui-même, porte à douze ou treize les formes similaires qu'on a trouvées jusqu'à présent chez les auteurs¹. Ce sont :

1. Le Docteur Broussain, de Hasparren, m'écrivit à ce sujet que la forme *nako*, avec le sens de « il m'a à lui », est, de nos jours, usitée à Briscous (G. L.)

Les formes relevées par le Prince Bonaparte sont *emon* « qu'il te donne à lui », *ieçon* « qu'il t'aie à lui », *arauté* « ils l'ont à moi », *narananac* « celui qui l'a à moi » *ceranzquiotel* « je vous ai à lui », *baicerauzquo* « parce qu'il nous a à lui », *garauzcac* ou *guerauzcac* « tu nous as à lui, ô homme ». (J. V.)

39, 18 : *reconciliatu cran* GARAUZQUIC « il NOUS A réconciliés A TOI (*litt.* IL NOUS A EU réconciliés A TOI) » ;
et 77, 29 : *aitari reconcilia* GUIENÇONÇAT « POUR QU'IL NOUS réconciliât AU Père ».

Page 96, première colonne labourdine, on lit à côté de *dauat* et de *dauk* les formes liçarraguéennes *drauat* et *drauk*.

Page 160, ligne 24, effacer « sous-dialecte baztains d'Elizondo ».

Telles sont, exactement transcrites, les remarques additionnelles du prince L.-L. Bonaparte à son ouvrage capital. Il y aura lieu de rechercher plus tard ce qu'il y a de publiable dans les innombrables manuscrits qu'il a laissés concernant la langue basque.

Georges LACOMBE.

RÉPONSE A M. VINSON

M. Vinson m'a reproché plus d'une fois que je n'ai cité dans mes études basques ni les ouvrages de lui-même ni ceux du feu Prince L. L. Bonaparte. Mais si j'ai préféré citer les grammaires de van Eys et de Champion, c'est parce que ce sont des manuels commodes, où l'on trouve les renseignements nécessaires. Là on peut voir les noms de ceux qui ont fait les découvertes ou qui ont donné les explications. Mais M. Vinson a raison, il aurait été mieux de citer toujours l'auteur qui a été le premier à faire remarquer ou à expliquer les faits mémorés dans mes études. Néanmoins il ne me semble pas juste de m'en faire un tel reproche comme l'a fait M. Vinson. Le lecteur pourrait obtenir l'impression que j'eusse un parti-pris contre des savants, dont je reconnais volontiers les mérites. M. Vinson pourra s'en convaincre par la lecture de mon essai sur le caractère de la grammaire basque.

C.C. Uhlenbeck.

Leyde. [Breestraat, 53.]

THÈME OU VERSION

La question n'est pas neuve, mais elle est toujours intéressante, parce qu'elle se lie à celle de la méthode ; et toujours d'actualité, parce que l'étude des langues étrangères est plus que jamais à l'ordre du jour. Quels doivent être les rôles respectifs du thème et de la version dans notre étude ? Faut-il commencer par le thème ou faut-il au contraire commencer par la version ? La plupart des professeurs, des pédagogues, des étudiants même, affirment que le thème est l'exercice primordial, qu'il doit être le premier et d'abord le seul exercice ; la plupart des savants et des linguistes, au contraire, sont partisans de la version et soutiennent que le thème ne doit être que l'application, que la contre-partie, que la vérification de la version. Je suis de ceux-là.

On pourra dire, on a dit, qu'il fallait distinguer entre les langues mortes et les langues vivantes, qu'il fallait tenir compte du but de l'étudiant : celui qui veut apprendre une langue pour la parler et s'en servir couramment ne saurait travailler de la même façon que celui dont l'intention est seulement de lire des ouvrages écrits dans cette langue ou de s'accorder la fantaisie de pouvoir l'écrire. L'objection est spécieuse, mais elle est facile à réfuter : que ce soit pour

parler, pour lire ou pour écrire, il faut apprendre deux choses, les mots et les règles de la grammaire. On peut évidemment arriver par la simple pratique à parler couramment, mais alors la question de méthode ne se pose plus ; c'est de l'empirisme, il n'est plus besoin de versions ni de thèmes et l'on sera toujours incorrect. J'ai déjà réfuté plusieurs fois des affirmations de ce genre ; j'ai toujours soutenu que l'étude directe d'un texte, même si l'on veut apprendre une langue dans un but pratique, doit être mise au premier plan ; qu'on doit déduire les règles grammaticales de textes étudiés et non d'un livre dogmatique procédant par affirmations ; que la grammaire, par conséquent, ne doit être qu'un guide, qu'une direction, qu'une indication ; que le thème doit être essentiellement l'imitation d'un texte original, l'application des règles déduites de ce texte ; et qu'enfin la traduction libre d'un morceau indépendant doit venir en dernier lieu et n'être en quelque sorte qu'une récapitulation générale. En d'autres termes, je suis toujours pour la méthode positive, celle qui procède de l'observation et de l'expérience : on m'objecterait en vain qu'elle ne convient pas aux enfants qui ne savent pas raisonner ou qui raisonnent mal ; et dont la principale ressource, le principal élément de travail est la mémoire ; je répondrais que l'enfant n'étudie guère aujourd'hui sérieusement les langues, le grec et le latin notamment, avant la douzième année et qu'à cet âge, il est déjà capable de raisonner juste.

Mais, si ces choses me sont revenues à l'esprit, c'est qu'il est arrivé sous mes yeux un petit livre, très

intéressant et fort bien fait, plein d'excellents conseils, qui a pour titre : « *Le thème latin et la version latine* (leur utilité, leur méthode, applications de la méthode), à l'usage des élèves des classes de lettres, par Georges ANQUETIL. Paris, H. Daragon, éditeur, 1905, in-12, xviii-92-(ii) p. ». L'auteur est un partisan résolu du vieux système ; il proclame la priorité nécessaire du thème et son excellence et dit notamment (p. 1) que le thème « doit conduire logiquement à la version » ; il ajoute : « jamais vous ne trouverez un élève réussissant régulièrement en version latine qui ne soit fort en thème », et plus loin : « Le thème latin apprend avant tout à avoir l'esprit régulier, attentif et méthodique ; cultive la mémoire par l'application constante des règles de l'inexorable grammaire ; corrige de l'étourderie et de l'inattention, et est enfin un excellent exercice de français et d'intelligence ». En remplaçant le mot « application » par « constatation » on appliquerait excellemment ce dernier paragraphe à la version. Il est vrai que l'auteur a surtout en vue ceux qui demandent la suppression complète du thème dans les études classiques ; cela est absurde ; je ne suis pas de ceux-là, je n'ai pas besoin de le dire.

Une fois de plus, je vais donner un exemple de la manière dont je comprends le travail de l'étude d'une langue. Je prends, dans le livre de M. Anquetil, cette phrase de Quintilien : *Livet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est*. Je commence par expliquer à l'élève les mots, un à un : « Quoique elle-même défaut soit ambition, fréquemment cependant cause des vertus est » ; il

n'est pas bien difficile de comprendre que cela signifie : « Quoique l'ambition soit en elle-même un défaut, elle est cependant souvent une cause de vertus » ou, en meilleur français : « elle fait naître souvent cependant des vertus ». Je fais alors remarquer à l'élève la différence entre le mot à mot, la traduction rédigée et la traduction correcte. Je lui fais voir ensuite la différence qu'il y a entre la construction latine et la construction française : le latin commence généralement par le sujet, met au second rang le complément ou l'attribut et finit par le verbe, chacun de ces éléments de la proposition pouvant être accompagné d'éléments modificatifs, adverbes, adjectifs, propositions incidentes, etc. Il y a parfois des inversions, surtout lorsque, comme dans le cas présent, la phrase commence par une conjonction. Je lui fais noter enfin que l'incidente précède le plus souvent la proposition principale, précisément parce qu'elle en modifie le sens. La syntaxe est principalement réglée par la pensée de celui qui parle : l'hindoustani tourne toujours le passé actif par le passif, il dit « la maison a été vue par moi » *máin né ghar dékhá*, pour « j'ai vu la maison », parce que « la maison » est la partie la plus importante de la proposition ; mais il peut dire aussi « par moi il a été vu à-la-maison » *máin né ghar kó dékhá*, et cette tournure s'explique par la prépondérance donnée au verbe. C'est pour des raisons analogues que l'Indien dit *mérá jawáb* « ma réponse », pour « la réponse qu'on m'a faite ».

Passons maintenant au point de vue grammatical.

L'étudiant notera sur un cahier spécial, de grammaire, à la page consacrée aux conjonctions, que *licet* est employé pour « quoique » et qu'il gouverne le subjonctif; il aura soin d'indiquer aussi que ce mot est proprement un verbe impersonnel signifiant « il est permis »; — *ipsa*, pron. pers. réfléchi fém. sing; ici, adj. qualifiant *ambitio*, fém. sing.; — *sit*, 3^e per. sing. subj. prés. de *esse* « être »; — *frequenter*, adverbe, de l'adj. *frequens*; la terminaison *ter* forme des adv. de manière; — *virtutum*, gén. plur. de *virtus*, *virtutis*; observer l'importance morphologique du génitif singulier, les particularités de la déclinaison imparisyllabique, les variations des génitifs pluriels en *um* ou *ium*; etc.

Cela fait, comme l'élève aura vu auparavant et analysé de la même façon d'autres phrases, nous pourrons lui faire faire, sur ces divers textes, des thèmes d'imitation. Admettons, par exemple, qu'il ait seulement traduit: *nos patriam fugimus... silvas et docemus periculosam libertatem incuriosæ servituti anteponendam esse*, nous aurons le droit de croire qu'il n'aura pas de peine à traduire en latin: « la vertu nous enseigne que l'ambition est la cause de tous les maux; cependant nous ne l'abandonnons pas souvent », et il n'aura qu'à relire ses notes pour en venir à bout.

L'erreur de M. Anquetil est dans la persuasion où il paraît être que, pour l'écolier, pour l'enfant, le thème n'est pas un exercice mécanique. Malheureusement, il l'est dans la plupart des cas. Avec un de ces bons gros dictionnaires, remplis de phrases toutes

faites, un élève intelligent, mais ignorant la grammaire, arrivera sans trop de peine à faire un thème passable, alors qu'il sera incapable de comprendre une version relativement facile. Il écrira sans raisonner, tandis que pour mettre en français un texte étranger, il faut au contraire nécessairement réfléchir, penser, comparer : c'est par la version, et par la version seule, qu'on peut comprendre et qu'on doit apprendre la grammaire ; c'est par elle, par la constatation des idiotismes, des locutions diverses et des tournures constantes, qu'on acquerra la connaissance certaine des dix ou douze « règles » fondamentales de la syntaxe latine, si bien résumée par M. Yrondelle dans sa brochure « *La Version latine au baccalauréat* (Paris 1905, viij.-132 p. in-8°) » : l'ablatif absolu, la proposition infinitive qu'on appelait de mon temps le *que* retranché, etc. Je ne saurais trop le répéter, la « règle », puisque règle il y a, n'est et ne doit être qu'une conclusion, qu'une résultante, qu'une conséquence, et non une affirmation *ex cathedra*, un axiome, un *postulatum* indiscutable.

Un argument de plus en faveur de la version, peut être tiré de ceci : c'est que, le plus souvent, et surtout quand on étudie une langue morte, comme le latin, le grec ou le sanscrit, on ne se propose pas d'écrire correctement dans cette langue, mais de lire le mieux et le plus vite possible un texte, une dissertation, un poème, un ouvrage quelconque.

Quelle est donc la méthode la plus simple ? C'est, — et je m'occupe ici des adultes, — de se procurer

un texte, une bonne traduction de ce texte et une grammaire quelconque, la plus courte possible. On commencera par faire, pour son propre usage, un résumé de cette grammaire, réduit aux formes de déclinaison et de conjugaison, en plusieurs tableaux où ces formes seront bien distinguées et bien mises en relief. Puis on prendra le texte et on cherchera, phrase par phrase et mot par mot, à l'analyser grammaticalement à l'aide du résumé dont il vient d'être question. Puis on regardera la traduction et on se rendra compte de ses erreurs, s'il y a lieu ; et c'est alors qu'après avoir compris l'idée générale de la morphologie, on comprendra la construction et la syntaxe. Si l'on n'a pas de grammaire, le travail est plus lent, puisqu'on doit se faire à soi-même au fur et à mesure le tableau des formes, mais il est peut être plus sûr. Il sera encore plus pénible, mais tout aussi profitable au moins, si l'on en est réduit à un texte et à un dictionnaire : dans ce cas, si la chose est possible, il faut toujours vérifier en consultant le dictionnaire inverse et faire tous ses efforts pour dégager les radicaux et les racines, ce à quoi on arrive par les mots-parents que donnera le dictionnaire. Il faudra être bien pénétré de ces deux idées : que l'analyse minutieuse de toutes les parties de chaque mot est le premier et le plus essentiel des travaux et que les mots n'ont jamais qu'une signification relative et, si j'ose le dire, accidentelle. Le français qui est plein de nuances, qui est si souple et si flexible, aura mille manières différentes de traduire les mêmes mots étrangers. La signification

résulte du contexte, de la proposition, de la phrase et non des mots.

Je n'ai pas fait seulement ici de la théorie; je parle par expérience. J'ai appris et étudié plusieurs langues peu connues de cette manière. Je n'ai pas procédé autrement quand j'ai traduit du hongrois en français le travail de M. Ribary sur le basque: je n'ai eu d'autres instruments en mains que le texte du magyare, la grammaire de Ballagy (Bloch) et le petit dictionnaire de Coloman Babos.

Pour l'enfant, j'accorde que la méthode ne peut être absolument la même et qu'il faut faire une plus large part à l'empirisme et à la mémoire. On commencera donc par lui mettre en mains une grammaire très élémentaire, contenant surtout les paradigmes des déclinaisons, les tableaux des conjugaisons, les listes des pronoms, des prépositions, des principaux adverbess et des conjonctions les plus importantes. Au fur et à mesure, on lui fera traduire, du latin en français, par exemple, des phrases très simples où il devra retrouver ces formes et ces mots, et qu'il devra imiter en traduisant, du français au latin, d'autres phrases non moins simples. Puis, quand il aura été suffisamment préparé et assoupli par cet exercice, on pourra lui faire aborder l'étude et l'analyse des textes.

C'est ici que devront trouver place les conseils pratiques de MM. Yrondelle et Anquetil. Je les résume ci-après :

1° Lire attentivement d'un bout à l'autre le texte donné, puis tâcher d'en saisir l'idée générale et

remarquer les passages essentiels, les expressions spéciales, les mots caractéristiques ;

2° Reprendre chaque phrase, l'expliquer mot à mot, de tête, et enfin écrire la traduction d'un seul jet ;

3° Noter, à mesure, les mots difficiles, les acceptions particulières précisées par le contexte, les idiotismes, les tournures exceptionnelles ;

4° Relire et réviser, tant au point de vue de la signification que de la correction ; le français ne devra pas être le calque du latin : on pourra diviser ou réunir des phrases, remplacer des substantifs par des adjectifs, des verbes par des substantifs ou des périphrases ; des pluriels par des singuliers ; des présents par des passés ou des futurs, et inversement. Le principal, c'est de suivre l'ordre des idées, en faisant exactement se correspondre les mots ou les expressions essentielles.

Pour faciliter aux jeunes élèves l'intelligence de la langue, M. Yrondelle a résumé, en dix principes fondamentaux, toute la syntaxe latine. J'y reviendrai tout à l'heure.

Aux recommandations de M. Yrondelle, M. Anquetil ajoute les suivantes :

5° Pour bien comprendre, décomposer et classer les propositions, et chercher, dans chacune, le sujet (d'ordinaire au nominatif), le verbe (qui s'accorde en nombre et en genre, quand cela est possible, avec le sujet) et enfin le complément (au cas régi par le verbe) ou l'attribut (au même cas que le sujet) ;

6° Ne pas essayer de deviner, et ne pas craindre de consulter le dictionnaire, même pour les mots

que l'on croit le mieux savoir ; faire attention aux idiotismes, aux formules, aux locutions spéciales ;

7° Prendre toujours pour base, pour point de départ de la traduction correcte, le mot à mot strict et exact du texte donné, — et j'ajoute, moi, dans l'ordre même de ce texte, ce qui est le meilleur moyen de se rendre compte de la différence des deux langues ; rien n'est plus abominable que cette habitude de certains professeurs de transposer de l'Homère ou du Virgile dans l'ordre de la syntaxe française : *cano arma que virum...*

8° Ne jamais écrire quelque chose que l'on ne comprend pas ; un contre-sens est préférable à un non-sens ; le contexte d'ailleurs doit fournir à cet égard de bonnes indications.

Ces conseils sont fort bons et peuvent servir à d'autres qu'à des enfants ; c'est pourquoi j'ai cru pouvoir les rapporter ici. Je vais également résumer les conseils de M. Anquetil pour la bonne exécution d'un thème :

1° Lire lentement et attentivement le texte français, pour se rendre compte des difficultés qu'il présente ;

2° Donner au français l'allure de la phrase latine qui devra lui correspondre (ou plutôt préparer cet arrangement des mots dans la pensée) ;

3° Se rappeler et appliquer les règles résultant des exemples de la grammaire et des textes que l'on a déjà lus ;

4° Bien comprendre les acceptions particulières des mots français et se servir intelligemment du Dictionnaire français-latin, en vérifiant par le Dictionnaire latin-français ;

5° Prendre de préférence les mots employés par Cicéron, puis par Sénèque, Quintilien, César, Tite-Live, Tacite, etc.

6° Ne pas oublier, autant que possible, de relier les phrases entre elles par ces conjonctions que les latins aimaient fort : *itaque, etenim, atamen, cæterum*, etc. (au commencement des phrases), ou *enim, tamen, vero, autem, quidem*, etc. (après le premier mot);

7° Simplifier et réduire autant que possible le nombre des mots ;

8° Suivre en général l'ordre de construction suivant : sujet, — attribut ou complément, — verbe, en groupant autour de chacun de ces éléments principaux les éléments secondaires qui les modifient (adjectifs, adverbes, etc.);

9° Relire pour vérifier, compléter, préciser, corriger et voir si, en traduisant en français, le sens resterait le même.

M. Anquetil voudrait en outre que l'élève sût, avant tout, les règles de la grammaire à fond. Je demande, moi, qu'il les apprenne au fur et à mesure, et, par conséquent, qu'il ait à faire seulement des thèmes où il n'ait à appliquer que ce qu'il a appris pour ainsi dire par les yeux.

M. Yrondelle résume ainsi les *postulata* de la syntaxe latine :

1° Les mots sujets des phrases sont toujours au nominatif;

2° L'attribut doit être au même cas que le nom auquel il se rapporte ;

3° Les compléments des noms et des adjectifs se

mettent au génitif (et par conséquent les verbes dans ce cas prennent la forme dite gérondif en *di*), sauf certaines exceptions qui s'expliquent par le sens même du mot déterminé ;

4° Le régime direct des verbes actifs se met à l'accusatif, mais il faut remarquer que certains verbes français ne se traduisent pas exactement et ont pour équivalent en latin des verbes composés ou des verbes neutres qui demandent d'autres cas ;

5° Le régime indirect se met au datif, à l'ablatif, au génitif, ou même à l'accusatif, suivant la nature du verbe et d'après la préposition de liaison ;

6° En général, la proposition subordonnée est rendue par ce qu'on appelle la proposition infinitive, sauf celles exprimant le doute ou l'incertitude ;

7° Une proposition qui peut être mise sous une forme participiale se traduit par l'ablatif absolu ;

8° On remplace le participe présent et le participe passé du verbe *être*, ainsi que le participe passé des verbes actifs, par une proposition conjonctive commençant par *cum*.

Je supprime les deux autres *principes* qui me paraissent inutiles ; j'ai modifié un peu la rédaction de quelques-uns, car j'ai trouvé là le défaut qu'on peut reprocher à trop de pédagogues, celui de procéder par affirmations et de faire appel à la mémoire seule, au lieu du raisonnement. Ainsi, les adjectifs *utilis*, *finitimus*, d'une part, *altus*, *dives*, *dignus*, de l'autre, ne peuvent évidemment avoir leurs compléments, les premiers qu'au datif, les seconds qu'à l'ablatif. Et quant aux verbes, n'est-il pas absurde de

dire que *studere* gouverne le datif, *docere* l'accusatif, *meminisse* le génitif, par exemple ? Si *studere* veut le datif, c'est parce qu'il signifie « s'appliquer à » ; si *docere* demande deux accusatifs, c'est parce qu'il forme des propositions analogues à celles-ci : « je vous fais roi » ; si *memini* a la forme du passé et la signification du présent, et réclame le génitif, c'est parce qu'il a le sens de : « j'ai eu l'impression de » c'est-à-dire : « je me souviens de », etc., etc. Que de choses gagneraient à être ainsi expliquées ! *me pœnitet* contracté de *me pœna tenet*, verbes déponents à forme passive qui sont en réalité des moyens, etc.

Il en serait de même pour toutes les langues. En hindoustani, par exemple, certains grammairiens « pratiques », s'obstinent à dire que la terminaison du génitif varie et s'accorde en genre et en nombre avec l'objet possédé (*bâp-ki bêti* « la fille du père » ; *bêti-kâ bâp* « le père de la fille »), au lieu d'expliquer que cette terminaison prétendue est un suffixe adjectif, le participe passé « fait », qui s'accorde nécessairement avec le nom déterminé. Ils disent de même qu'il y a un cas « agent » en *nê* qui entraîne l'accord du verbe-participial actif passé avec son complément direct, tandis qu'en réalité *nê* est le suffixe instrumental « par » et que la phrase est retournée, « j'ai vu le livre (fém.) » devenant « par moi le livre (a été) vu » *mâin nê kitâb dêkhî* ; on peut même dire impersonnellement : *mâin nê kitâb kô dêkkâ* « par moi au livre il a été vu ». Tout ceci entre autres est assez mal exposé dans l'une des dernières grammaires qui vient de paraître (*Hindustani*

grammar self taught, par le cap. C.-A. Thim, Londres (in-8°, p. 30-31). En tamoul, les participes sont essentiellement relatifs, mais ils peuvent être pris subjectivement ou objectivement, *kaṇḍa*, par exemple, signifiant tantôt « qui a vu » et tantôt « qu'on a vu » : *nān kaṇḍa maram* « l'arbre que j'ai vu », *en'n'ei kaṇḍani* « toi qui m'as vu » ; en tamoul, aussi, chacun des éléments formels garde son indépendance : dans *kaṇḍāy* « tu as vu », *āy* est si bien « toi » qu'on peut y ajouter des suffixes de relation et dire par exemple *kaṇḍāyḱku* « à toi qui as vu » ; de même on peut dire *mārbēn* « j'ai une poitrine », et *pūṇ mārbēnei kaṇḍān* « il a vu moi dont la poitrine est ornée d'un bijou » (*pūṇ*, bijou ; *mārbu*, poitrine). Le basque, qui a les constructions participiales et même le cas agent, distingue *nik ikusia* « ce que j'ai vu », de *ni ikusiak* « celui qui m'a vu ». Il place toujours le génitif avant le déterminé, et l'adjectif au contraire après, ce qui implique une interversion des rôles ; le verbe actif a toujours son régime direct incorporé en lui : *etchea dakusat* signifie, non pas « je vois la maison », mais « je la vois, la maison », ce qui explique pourquoi, à la question « avez-vous fermé la porte ? » une servante basquaise répondra toujours, en français : « j'ai fermé » au lieu de « je l'ai fermée » : on sait qu'au contraire le hongrois a les deux formes, *latok erdöt* « je vois une prairie », et *latom az erdöt* « je la vois, la prairie ». Je pourrais citer bien d'autres particularités syntactiques ou grammaticales, le duel, les pronoms affixes, les voix dérivées (comme les trois formes hindoues, *pi*

« boire », *pilá* « faire boire, abreuver », *pilwá* « faire donner à boire, faire abreuver, être cause que quelqu'un boit »), l'état construit des mots, etc. A propos du duel, sait-on quel est le texte grec¹ qui m'en a fait le mieux comprendre l'emploi? c'est l'hymne de Callistrates à Harmodius et Aristogiton, avec ses *ἐποιήσατην* et *ἐποιήσατον*, ses *κτανέτην* et *κτανέτον*, et son *σφῶν*; nous voyons, par parenthèse, des conjurés cacher leur glaive sous un rameau de myrte, comme l'assassin du président Carnot cacha son poignard dans un bouquet.

Au fond d'ailleurs, la question est surtout une question de méthode. C'est toujours la vieille querelle entre l'empirisme et l'observation, entre la routine et l'expérience, entre le principe d'autorité et celui de liberté: j'allais presque rappeler la fameuse querelle des anciens et des modernes. Les grammairiens tamouls ont formulé un précepte d'un conservatisme farouche, bien fait pour empêcher le développement et le progrès de la littérature :

Epporuḷ éççolin' évár'u uyarndôr

Ceppin'ar appaḍi çeppudan marabé

« Sur quels sujets, avec quels mots, de quelle façon, les gens supérieurs ont parlé; parler de cette manière, c'est la convenance du style. » Mais, si un arbre doit être jugé par ses fruits, un système d'éducation doit l'être par ses résultats. Or, il est facile de constater que ceux qu'on appelle familièrement

1. J'aurais pu rappeler aussi le çloka célèbre du *Rámâyana* : *Tatrâham kṛpaṇavandhâu...*

les forts en thème n'ont pas joué dans la société le rôle important auquel ils semblaient appelés. La plupart des grands politiciens, des hommes d'état, des écrivains éminents, des savants de mérite, ont été seulement de bons écoliers, se tenant dans une honnête moyenne, et souvent aussi les premiers de leur classe sont devenus de vulgaires médiocrités quand ils n'ont pas complètement disparu. Les professeurs les plus renommés n'ont eux-mêmes souvent produit que des œuvres fort ordinaires où le souci de la forme n'a laissé que peu de place aux idées et où le mauvais goût le dispute à la fausseté du raisonnement. J'ai connu un professeur de rhétorique qui répétait, tous les ans, cette niaiserie : « quels romantiques, Messieurs, que ces classiques de l'antiquité !.. »; et c'est lui qui, à propos de je ne sais plus quel livre célèbre, a écrit la phrase fameuse : « ce fut le *je pense donc je suis de la littérature* ». Et le temps précieux perdu en vains exercices de mémoire¹. Aujourd'hui encore,

1. Je ne sais si je m'abuse mais il me semble que plus j'avance en âge, plus ma mémoire, qui a toujours été fort bonne, se renforce et se perfectionne. Je retiens mieux et plus vite, sans doute par ce que j'ai bien compris et je m'explique bien tout ce que je veux apprendre. En est-il de même de l'enfant? Non, hélas! et trop souvent il ne comprend pas ce qu'il récite. On me permettra, à ce propos, de citer ici des vers qui ont été composés, pour moi, par mon père, en 1845, avec cette épigraphe excellemment appliquée, *maxima debetur puero reverentia* :

Dès qu'un enfant paraît avoir quelque mémoire,
Ses parents aiment fort à charger son esprit
De grands mots inconnus, fastidieux grimoire;
Plus il est perroquet, et plus on l'applaudit.
Pour un petit enfant, c'est un travail d'Hercule :
On blâme avec raison ce travers ridicule;

on fait apprendre par cœur aux enfants des listes interminables de verbes irréguliers grecs, alors qu'ils les apprendraient bien mieux, un à un, par le travail quotidien ; sans leur expliquer d'ailleurs pourquoi tel verbe actif a un futur de forme moyenne et pourquoi tel autre a deux ou trois radicaux différents. Qui s'est donné la peine de chercher pourquoi *fero* varie en *tuli* et *latum* ? qui s'est avisé de comparer *amor* et *amatus sum* à *ich werde geliebt* et *ich bin geliebt* ? Un lexicographe basque a commis cette bourde : « *begu*, laissez, impératif de *ut* » : *ut* est le radical « laisser », mais *begu* est « qu'il reste, qu'il demeure » ; le sens subjectif s'est objectivé et l'inertie naturelle a été confondue avec le résultat d'une action extérieure. D'autres basquistes ont dit que *baantzut* (pour *badantzut*) rend notre « plait-il ? », mais sans faire voir qu'il signifie proprement « est-ce que je l'entends ? » ou plutôt « si je l'entends », du radical *entzun* « entendu ». Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les extravagances analogues des grammairiens et des dictionnaires. Les grammairiens hindous nous offriraient ainsi de nombreux exemples de confusions et d'erreurs, surtout ceux du sud qui ont voulu à toute force adapter au cadre de l'organisme sanskrit leurs idiomes qui en diffèrent si

Mais les penseurs sont rares en tout temps ;
Et, dans le siècle beureux de lumière où nous sommes,
On voit que la plupart des hommes
Ne savent que des mots et sont de grands enfants.

profondément. Mais, pour en revenir à nos pédagogues français, que de critiques n'aurait-on pas à leur adresser, ne serait-ce par exemple que sur leur manière de noter les devoirs de leurs élèves : versions, thèmes, compositions françaises même sont appréciées d'après le nombre des fautes comptées d'ailleurs par quarts et par demies : où est le critérium, où est le type correct absolu ? qu'est-ce qu'une faute, qu'un quart de faute ? C'est réduire la chose à un simple calcul d'arithmétique ; or, rien n'est plus inexact, car telle copie qui aura dix fautes vaudra mieux dans son ensemble que telle autre qui en aura cinq seulement. L'intelligence et l'initiative sont encore une fois, par le système courant, sacrifiées à la mémoire, à la routine, au travail machinal et irraisonné.

Mais, si je trouve mauvais les formes et les procédés de l'enseignement classique, si je suis partisan des exercices oraux (thèmes et versions au tableau), je n'en ai pas plus d'enthousiasme pour les prétendues réformes de ces derniers temps ; pour le baccalauréat polychrome ; pour ces chinoïseries de classes A, B, C, D ; pour le surmenage ou la réforme de l'orthographe. Je ne suis pas convaincu non plus que la suppression du discours latin et des vers latins ait été une si bonne chose... Je suis également de ceux qui n'éprouvent aucun enthousiasme pour la nouvelle « méthode directe » d'enseignement, en ce qui concerne les langues étrangères : c'est le développement du système désastreux des bonnes anglaises ou allemandes. Pour

apprendre à nager à quelqu'un, le jettera-t-on à l'eau du haut d'un pont ? Télémaque savait nager quand Mentor lui joua ce tour ; d'ailleurs le précepteur rejoignit aussitôt son élève qui avait bu l'onde amère, contre-poison souverain de sa passion pour Eucharis.

Le système classique actuel m'apparaît sous les traits d'un vieux magister prétentieux, pénétré de son importance, grincheux et grognon, cuistre toujours prêt à morigéner, qu'un *lapsus* indigne, qu'un solécisme irrite, qu'un barbarisme exaspère, — un Ratin aux pudibondes harangues, — empressé de distribuer des *pensums* et des retenues ; railleur et spirituel à froid, orgueilleux et vain, redouté d'ailleurs et méprisé de ses élèves. Au contraire, la méthode scientifique me semble une jeune et vaillante mère, femme vigoureuse et superbe, qui surveille de près, mais sans l'ennuyer de sa sollicitude trop active, les premiers pas de son enfant ; elle le laisse aller en lui donnant les indications nécessaires et se tient là attentive, prête à intervenir en cas de besoin : l'enfant va, court, trébuche, tombe même, mais il voit par lui-même le résultat de son inexpérience et, rebelle aux ordres, revient demander des conseils. L'initiative, la responsabilité, la liberté, font des hommes ; l'obéissance passive, la discipline subie, la loi imposée font des esclaves ou des imbéciles.

Julien VINSON

ÉTUDE COMPARÉE

DES LANGUES POLYNÉSIENNES

II

Le Maori de Nouvelle-Zélande,
d'après la Grammaire de W.-L. Williams

Après avoir donné une *Introduction* et une *Bibliographie* du sujet que cette étude a pour but d'approfondir, il est temps maintenant d'aborder la partie essentielle de nos recherches, c'est-à-dire l'examen grammatical des diverses langues parlées dans les archipels.

L'auteur a l'ambition, qui pourra paraître assez grande, de donner sur chacune d'elles des renseignements grammaticaux, linguistiques et philologiques aussi complets que possible.

Il se préoccupera notamment d'en rédiger sur un plan nouveau les grammaires, pour la plupart inconnues en France où de tels travaux, trop ardues pour attirer les « intellectuels » à demi-culture, et trop spéciaux pour que le public s'y intéresse, ne comptent que fort peu de sectateurs.

On ne saurait croire combien il est humiliant de constater chez nous une infériorité constante dans la quantité, la richesse d'informations, et la valeur

documentaire de nos publications linguistiques, quand on les compare à celles que l'Allemagne, l'Angleterre et même l'Amérique ont fournies depuis cinquante ans.

Particulièrement en ce qui concerne les langues polynésiennes, c'est faire œuvre entièrement nouvelle que de s'en préoccuper. Aussi ces pages commencent-elles une série qui sera longue, puisqu'il s'agit de remonter les îles du sud au nord, groupe par groupe, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich.

*
* *

**Le Maori de Nouvelle-Zélande,
d'après la grammaire de W.-L. Williams**

Les Maoris sont le peuple indigène qui occupait la Nouvelle-Zélande avant l'arrivée des Anglais. On ne les croit pas autochtones et certains auteurs se querellent pour les faire venir de Savaï dans le Samoa, suivant les uns, et de Tonga — dont ils se rapprochent beaucoup par leur langue — suivant les autres.

Quoi qu'il en soit, depuis le temps lointain où Te Kupe, l'ancêtre maori, aborda dans l'île Aotea-Roa, la plus septentrionale de Nouvelle-Zélande, les Maoris qui longtemps furent une des plus puissantes nations de race polynésienne, ont grandement déchu; leur nombre a baissé de cent mille à quarante mille individus.

Enfin et surtout leur patrie est devenue colonie anglaise : pied à pied, ils ont dû malgré leur résis-

tance farouche, reculer devant l'européen envahisseur; et aujourd'hui leurs conquérants les ont confinés dans l'île du Nord, où ils occupent un territoire spécial de 25000 km. q., dit « King's country ».

Là leur dernière énergie se consume à conserver intactes leur langue, leurs mœurs, et par-delà le protestantisme superficiel qui n'a pu qu'effleurer leur âme païenne, toutes les belles légendes de mythologie fabuleuse qui inspirent encore les orateurs et poètes indigènes.

C'est donc seulement depuis la pénétration anglaise en Nouvelle-Zélande, que nous a été révélée par des auteurs anglais, la langue Maorie.

Parmi ceux qui l'ont étudiée, il y a quatre ou cinq noms qui sont à retenir : E. Tregear, W. Colenso, W.-L. Williams, Maunsell, Lee et Kendal.

Edouard Tregear, est de beaucoup, le plus important; l'auteur du *Maori-Polynesian Comparative Dictionary* s'est fait un nom sans rival en matière de linguistique polynésienne. C'est le plus grand « Maorisant » moderne et aussi le fondateur d'une compagnie savante, sorte d'Académie Polynésienne, la « Polynesian Society », sur laquelle je reviendrai plus tard.

Mais comme il n'a pas composé de grammaire, il faut pour s'enseigner les éléments de la langue recourir aux ouvrages de Colenso, Maunsell ou W.-L. Williams.

J'ai préféré ce dernier dont les *Leçons de Maori*, précises et claires, ont l'avantage d'être courtes.

C'est donc cette grammaire, pour la première fois

traduite en français, que je mets ici même sous les yeux du lecteur.

Sans être parfaite, elle est relativement pratique ; mais comme à toutes celles que j'ai pu consulter jusqu'à ce jour, on peut lui reprocher à juste titre de traiter uniquement la *théorie grammaticale*, sans l'appuyer par ces textes si précieux, qui sont un complément indispensable, plus importants peut être que la grammaire, au sens étroit où l'on entend vulgairement ce mot.

Il est vrai que depuis vingt ans nous avons en France des idées toutes différentes de celles qui ont longtemps prévalu sur la façon d'apprendre les langues. Le directeur de cette Revue en particulier, J. Vinson, a fait beaucoup pour réformer des méthodes stériles et surannées que prônait encore l'enseignement officiel.

Les grammaires devront être conçues désormais à la base des nouvelles idées que les linguistes réformateurs ont fait triompher.

Et c'est dans ce sens qu'à l'exposé de W.-L. Williams, j'ajouterai des *commentaires* qui seront autant de corrections, et quelques textes qui font grandement défaut.

PREMIÈRE PARTIE

La lecture

1. — L'alphabet se compose des quinze lettres qui suivent :

FORME	NOM	SON
A a	a	aller
E e	e	amener
H h	ha	
I i	i	vîte
K k	ka	
M m	ma	
N n	na	
Ng ng	nga	comme l'anglais <i>singing</i>
O o	o	obéir
P p	pa	
R r	ra	
T t	ta	
U u	ou	ouvrir
W w	wa	
Wh wh	wha	

2. *Prononciation.*

Les lettres qui n'ont pas leur prononciation indiquée dans la table ci-dessus peuvent être prononcées comme en anglais : toutefois, *t* et *r* sont émis plus au fond du gosier en maori qu'en anglais ; et *wh*, n'est pas, comme en écriture, un composé de *w* + *h*, mais une simple consonne, résultat de l'air chassé rapidement entre les lèvres, le même son en un mot que celui qu'on émet en soufflant avec la bouche.

Ng, que le Maori emploie pour commencer une syllabe, paraît défectueux à certaines gens ; mais la difficulté est bientôt vaincue si l'on fait attention que la disposition des organes de la parole est la même pour cette lettre que pour *g* et *k*, lettres avec lesquelles son rapport est le même, que celui de *m* à *b* et *p* ou de *n* avec *d* et *t*.

Prononcez les trois lettres successivement, avec la voyelle maorie *a* ainsi qu'il suit :

Ka, *ya*, *nga*, et répétez jusqu'à ce que vous soyez venu à bout de la lettre.

Chaque voyelle n'a qu'un seul son, mais elles peuvent toutes varier en longueur selon les mots.

Quand dans un même mot se présentent deux voyelles, la première est ordinairement accentuée plus fortement que l'autre dans la prononciation.

Doubler une voyelle équivaut simplement à l'allonger.

Les consonnes sont toujours isolées et chaque syllabe finit sur une voyelle.

Remarque.

Prenez bien soin de toujours donner à chaque voyelle son propre son, et d'éviter ainsi la confusion entre *ae* et *ai*, comme pour les mots *wawae* et *wai* ; entre *ao* et *au*, comme pour les mots *tao* et *tau* ; entre *ou* et *u*, comme pour les mots *koutou* et *mutu*.

II Noms et Pronoms Personnels

4. Les noms ne présentent ni *inflexions* ni distinctions de *genre* qui influent sur la construction grammaticale.

Observation : Le pronom interrogatif ordinaire, *aha*, qui ? que ? est traité comme un nom commun.

Le nombre d'un nom commun est généralement indiqué par celui du déterminatif qui l'accompagne.

(Voir § § 17, 18). Les mots suivants ont une voyelle qui s'allonge au pluriel.

SINGULIER	PLURIEL
<i>Mātua</i> , parent.	<i>Mātua</i> , parents.
<i>Tūpuna</i> , ancêtre.	<i>Tūpuna</i> , ancêtres.
<i>Tāngata</i> , homme.	<i>Tāngata</i> , hommes.
<i>Wāhine</i> , femme.	<i>Wāhine</i> , femmes.
<i>Tuāhine</i> , sœur (d'un homme).	<i>Tuāhine</i> , sœurs
<i>Tuākana</i> , frère aîné.	<i>Tuākana</i> , frères aînés.
<i>Tēina</i> , frère cadet.	<i>Tēina</i> , frères cadets.

Le mot *tamaiti*, enfant, ne s'emploie qu'au singulier ; au pluriel on emploie toujours *tamariki*.

♦♦

6. Les pronoms personnels ont trois nombres, *singulier*, *duel* et *pluriel*, comme le montre la table qui suit :

TABLE DES PRONOMS PERSONNELS

PERSONNES	SINGULIER	DUEL	PLURIEL
1 ^{re} Personne	<i>Ahau</i> ou <i>au</i>	<i>Maua</i>	<i>Matou</i>
1 ^{re} renferm ^t la 2 ^e		<i>Taua</i>	<i>Tatou</i>
2 ^e Personne	<i>Koe</i>	<i>Korua</i>	<i>Koutou</i>
3 ^e Personne	<i>Ia</i>	<i>Raua</i>	<i>Ratou</i>
Interrogative	<i>Wai ?</i>	<i>Wai ma ?</i>	<i>Wai ma ?</i>
Indéfinie	<i>Mea</i>	<i>Mea ma</i>	<i>Mea ma</i>

Les pronoms (duel et pluriel) de la première personne *taua* et *tatou*, renferment la personne à qui l'on parle, tandis que *maua* et *matou* l'excluent.

Les pronoms personnels ne s'emploient pas en parlant des choses inanimées.

7. Les noms de lieu sont traités comme des noms propres.

Hea, quel endroit.

Ko, cet endroit (à quelque distance) là-bas.

Konei, cet endroit-ci (près de celui qui parle).

Kona, cet endroit (près de la personne à qui l'on parle).

Reira, cet endroit (déjà mentionné).

Runga, le sommet.

Raro, le fond.

Roto, l'intérieur.

Waho, l'extérieur.

Tawahi, l'autre rive (d'un cours d'eau, d'une vallée, etc...).

Tua, l'autre versant (d'une colline, d'une maison, etc...).

Tatahi, le bord de la mer (par opposition aux endroits de l'intérieur).

Tahaki, le rivage (par opposition à l'eau).

Uta, le terrain sec (par opposition à l'eau).

— , endroits de l'intérieur (par opposition à *tatahi*).

Mua, le front ou partie avancée.

Muri, le derrière ou partie postérieure.

Waenganui, le milieu.

*
* *

On emploie le préfixe nominal *a* avec les noms de personnes, les pronoms *wai* et *mea* et avec les noms de mois¹.

1. Quand ils sont *sujets* dans une phrase.

2. Quand ils suivent une des prépositions *ki*, *i*, *hei*, *kei* ; mais non lorsqu'ils suivent *ko*, ou l'une des prépositions *a*, *o*, *ma*, *mo*, *na*, *no*, *e*, *me* (voir §§ 15, 16).

On emploie aussi le préfixe nominal, avec les pronoms personnels (excepté *ahau*, bien que *au* suive la règle) seulement lorsqu'ils suivent *ki*, *hi*, *hei*, *kei*, ou lorsqu'ils sont répétés par explication ; mais pas d'ordinaire quand ils sont sujets dans une phrase.

On emploie enfin le préfixe nominal avec des noms de places et les noms de lieu (§ 7), mais seulement lorsqu'ils sont sujets dans une phrase ou lorsqu'ils sont répétés en manière d'explication.

EXEMPLES

Ka ora a Hoani, Hoani est beau.

Kei a Tamati to hoiho, C'est Tamati qui a votre cheval.

Ma Pita tenei, Ceci est pour Pita.

He taone a Akarana, Auckland est une ville.

Homai ki a au, Donnez-le moi.

Ka wera a waho, L'extérieur est brûlé.

1. Les noms des jours de la semaine sont traités comme noms communs ; mais ils prennent toujours l'article défini *te*.

∴

9. *Ma*. — Quand on parle d'une personne en même temps que d'autres qu'il n'est pas nécessaire de spécifier, mettez *ma* après le nom, comme il suit :

Kahutia ma, Kahutia et ses compagnons.

Quand on s'adresse à plus d'une personne, on peut employer différentes formes de discours, ainsi :
E hoa ma ! Amis !

Avec les pronoms *wai* ? et *mea* (§ 6), il se forme un pluriel.

A wai mea ? Quels ? (pl.)

A mea mea ? Telles et telles personnes.

∴

Les pronoms personnels singuliers *ahau*, je, *koe*, toi, deviennent respectivement *ku*, *u*, *na*, lorsqu'ils suivent les prépositions possessives *a*, *o*, de *na*, *no*, appartenant à ;

ma, *mo*, pour ;

et les composés *ta* et *to* (construits avec l'article *te* et les prépositions *a* et *o*).

Par suite de cette irrégularité la préposition et le pronom, pour chaque cas, sont ordinairement écrits en un seul mot.

PREMIÈRE PERSONNE

Ahau, je, moi.

Aku ou *oku*, de moi.

Naku ou *noku*, m'appartenant, à moi.

Maku ou *moku*, pour moi.

Taku ou *toku*, mien (m. à m., le... de moi).

DEUXIÈME PERSONNE

Koe, toi.

Āu ou *ōu*, de toi.

Nau ou *nou*, t'appartenant, à toi.

Mau ou *mou*, pour toi.

Tau ou *tou*, tien.

Ia, il ou elle.

TROISIÈME PERSONNE

Ana ou *Ona*, de lui.

Nana ou *nona*, lui appartenant, à lui.

Mana ou *mona*, pour lui.

Tana ou *tona*, sien.

*
* *

Quand on énumère un certain nombre, une *quantité* de personnes ou de choses, la particule ou préposition qu'on emploie avec la première doit être répétée pour chacune de celles qui suivent :

EXEMPLE :

Nga rangatira o Rotorua, o Rotoiti, o Tarawera.

Les chefs de Rotorua, Rotoiti et Tarawere.

*
* *

Quand on parle collectivement d'un certain nombre de personnes, il est bon d'employer les pronoms au duel ou pluriel suivi du ou des noms des personnes additionnelles, en accompagnant chaque nom de *Ko* : mais si les noms sont précédés par une préposition, la préposition ne se répète pas.

Quand les noms sont énumérés à la troisième personne, l'un des noms doit précéder le pronom à moins que l'un d'entre eux n'ait été antérieurement mentionné.

EXEMPLES :

Mana ko Hemi, Hemi et moi.

Koutou ko Hemi, ko Hohepa, vous, Hemi et Hohepa.

A Hemi raua ko Hoani, Hemi et Hoani.

Ki a Hoani ratou ko Hemi ma, à Hoani, Hemi,
etc...

Ko wai ma era ? Quels sont ceux-là ?

Ko Hemi ratou ko Pita, ko Hohepa, Hemi, Pita et
Hohepa.

*
* *

Quand des noms sont *apposés*, c'est-à-dire quand on ajoute un second nom pour expliquer le premier, répétez la préposition, etc..., du premier nom au second, et mettez d'abord le nom le plus compréhensif, ensuite le plus restreint comme acception.

EXEMPLE :

Ma tona tupuna ma Paora, pour son grand-père
Paora.

Dans cet exemple, *tona tupuna* est un terme plus général que *paora*, et c'est pourquoi, régulièrement, il est mis le premier ; la préposition *ma* est répétée avec le nom moins général *Paora*.

*
* *

Noms communs employés comme adjectifs

Tous les noms communs peuvent être employés comme adjectifs.

EXEMPLES :

He whare papa, une maison de pension.

He Kakahu rinena, un vêtement de toile.

*
**

CHAPITRE III

Prépositions

Prépositions simples

A, de, appartenant à ;

à, (temps futur) ;

a hea? en quel temps ?

jusqu'à.

O, de, appartenant à, passif de *a* ;

de (lieu ou temps), caractérisant le point de départ.

Na, de, appartenant à ;

par, au moyen de, à cause de ;

en guise de.

No, de, appartenant à, passif de *na* ;

de (lieu) mais non après des verbes de mouvement ;

de, à, temps passé.

Ma, pour ;

par, de cette manière ;

par, à travers, en guise de (direction).

Mo, pour, passif de *ma* ;

à, sur, en (temps futur) ;

sur, vers, au sujet de.

Ra, par le moyen de, à travers (grâce à).

E, par (se dit d'un agent), seulement après les verbes passifs.

I, par, avec, se dit d'un agent ou d'un instrument, après les participes, adjectifs, et verbes neutres ;

pour cause de, en raison de ;

de, après les verbes de mouvement ;

avec, en possession de, ou possédant ;

généralement au passé ;

avec, en compagnie de ;

à (temps), généralement *passé* ;

en comparaison de ;

au-delà, hors de ;

à, dans, sur (prép. de lieu), ordinairement au passé ;

au moment de, au moment où ;

au lieu de, sur le fait de (*passé*), gouverne les adjectifs ou les verbes ;

— simple transitif, sans équivalent en français.

Kei, à, sur (au présent), ne s'emploie pas après les verbes :

avec, en possession de (*futur*) ;

au lieu de, sur le fait de, avec les adjectifs ou verbes au présent.

Hei, à, sur (lieu et temps), au futur : ne s'emploie pas après des verbes ;

avec, en possession de, au futur ;

pour, propre à, destiné à, sans aucun qualificatif : s'emploie avec les noms ou les verbes à l'infinitif.

Ki, à (place ou action), dans, vers ;

à ou *dans*, endroit où une action est accomplie
(après les verbes) ;

à, après *arriver*, etc... ;

avec, par, à l'aide de (instrument) ;

contre ;

conformément à, touchant ;

pour, désirant, en quête de ;

— après des verbes sans équivalents français.

Me, avec, en plus de, et — aussi.

Ko, à, allant à, avec des noms de lieu et des verbes
actifs à l'infinitif ;

à, dans, — temps futur, — caractérisant l'inten-
tion.

To, jusqu'à ;

Whaka, vers, à la rencontre de.

Prépositions complexes

Ce sont plutôt des façons irrégulières d'employer
quelques noms énumérés au paragraphe 7.

SÉRIE I

Ki runga ki
I runga i
Kei runga kei
Hei runga hei } sur, au sommet de, en haut de ;

No runga no, d'en haut, c'est-à-dire situé au sommet
de ;

I runga i, d'en haut, — signification spéciale de —
mouvement de ;

Mo runga mo, pour le sommet de ;

Ma runga ma, par-dessus, par le faite de (direction);
Ko runga ko, au haut de.

SÉRIE II

Ki runga i
I runga i
Kei runga i
Hei runga i } au-dessus, par-dessus ;

No runga i, d'au-dessus, c'est-à-dire faisant partie de cette hauteur ;

I runga i, d'au-dessus, impliquant mouvement *de* ;

Mo runga i, pour au-dessus, c'est-à-dire être au-dessus de ;

Ma runga i, par-dessus (direction) ;

Ko runga i, aller au-dessus, par-dessus.

Dans la seconde de ces séries, *o* peut être substitué à *i*, pour régulariser la construction.

Les prépositions simples peuvent être combinées de la même façon : avec *raro*, pour avoir au-dessous, sous, en bas ;

avec *roto*, pour avoir dans, à l'intérieur, en dedans ;

avec *waho*, pour avoir sans, à l'extérieur, du dehors,

etc...

Mua et *muri* ne s'emploient que dans la série 2.

IV. — Déterminatifs

Les déterminatifs sont des mots qui indiquent l'étendue de la signification d'un nom, et où elle se limite.

Cette appellation comprend donc ce qu'on désigne ordinairement sous le vocable de *article*, *pronoms*

possessifs, cas possessifs des noms et les pronoms démonstratifs.

Tous, à part une exception, ont deux nombres, singulier et pluriel ; et tous se mettent devant les noms auxquels ils se rapportent.

Un nom commun est toujours précédé d'un déterminatif.

Table des Déterminatifs

SINGULIER	PLURIEL
<i>He</i> , un ou une ;	<i>He</i> ;
<i>Te</i> , le, la ;	<i>Nga</i> , les ;
<i>Tetahi</i> , un ;	<i>Etahi</i> , des ;
<i>Tenci</i> , ce, cette ;	<i>Enei</i> , ces, cette ;
<i>Tena</i> , ce (près de la personne à laquelle on parle) ;	<i>Eua</i> , ces (près de la personne à laquelle on parle) ;
<i>Tera</i> , ce (à une certaine distance), l'autre (opposé à celui ou celui-là) ;	<i>Era</i> , ces (à distance), les autres ;
<i>Tana</i> , celui-là ;	<i>Aua</i> , ceux-là (pas de pluriel) ;
<i>Ia</i> , celui-là ;	<i>Ehea</i> ? quels ?
<i>Tehea</i> ? quel ?	<i>Aku</i> , mes ;
<i>Taku</i> , mon ;	<i>Oku</i> , mes ;
<i>Toku</i> , mou ;	<i>Au</i> , tes ;
<i>Tau</i> , ton ;	<i>Ou</i> , tes ;
<i>Tou</i> , ton ;	<i>Ana</i> , leurs ;
<i>Tana</i> , son ou sa ;	<i>Ona</i> , leurs ;
<i>Tona</i> , son ou sa ;	<i>A taua</i> , nos ;
<i>Ta taua</i> , nôtre ;	<i>O taua</i> , nos ;
<i>To taua</i> , nôtre ;	<i>A tatou</i> , nos ;
<i>Ta tatou</i> , nôtre ;	<i>O tatou</i> , nos.
<i>To tatou</i> , nôtre.	

Et ainsi de suite avec tous les autres pronoms personnels, avec les noms de personnes, de places, de lieux, avec tous les noms communs lorsqu'ils suivent un déterminatif, excepté *he*, en préfixant *ta* ou *to* pour le singulier, *a* ou *o* pour le pluriel.)

EXEMPLES :

Toku whare, ma maison ;

Enei hoiho, ces chevaux ;

He whare, une maison, ou des maisons ;

Ta Hemi pukapuka, le livre d'Hemi :

To tenei tangata kainga, la demeure de cet homme.

L'article possessif *to* est souvent condensé en article *et* préposition.

EXEMPLE :

Te whare o Hemi équivaut à *To Hemi whare*.

..

Particularités de he et te.

a) N'employez jamais *he* après une préposition, mais substituez-lui *tetahi*.

EXEMPLES :

He tangata, un homme ;

Ki tetahi tangata, à un homme.

b) Quand on emploie un nom commun pour désigner une catégorie, comme le pluriel simple est souvent usité en anglais, mettez *te* au singulier, et non *he*.

EXEMPLES :

Te kaha o te hoiho, la force du cheval :

Te hoiho, le cheval, c'est-à-dire les chevaux en général.

..

Les prépositions possessives qui suivent des déterminatifs :

a) Quand une possessive suit *he*, employez toujours l'une ou l'autre des prépositions *na* ou *no*, jamais *a* ou *o*.

EXEMPLES :

He pukapuka naku, un de mes livres ou un livre qui m'appartient ;

He whare no tenei tangata, une maison appartenant à cet homme ou de cet homme.

b) Quand une possessive ne suit aucun autre déterminatif que *he*, employez toujours l'une des prépositions *a* ou *o*, jamais *na* ou *no*.

EXEMPLES :

Te pukapuka a Pita, le livre de Pita ;

Tenei taha oku, ce penchant qui m'est propre ;

Taua whare o Hemi, cette maison d'Hemi.

∴

Les démonstratifs *tenei*, *tena*, *tera* sont composés de l'article *te* et des adverbes *nei*, *na*, *ra*. *Tenei* signifie que la chose dont on parle est près de celui qui parle, ou en relation avec lui ; *tena*, qu'elle est proche ou rattachée de quelque manière à la personne à laquelle on parle ; *tera* marque qu'elle est éloignée, et non rattachée ni à celui qui parle, ni à son interlocuteur ; *taua* indique qu'elle a été déjà mentionnée avant.

Ia est fréquemment employé comme distributif dans le sens de *chacun*, en le répétant avec le nom.

Tenei, *tena*, et *tera* peuvent s'employer aussi de la même façon.

EXEMPLES :

Ia tangata ia tangata, chaque homme :

Tenei ropu tenei ropu o ratou, chacune de leurs sociétés.

On emploie souvent *tera* avec un sens emphatique pour le pronom personnel de la troisième personne du singulier.

Tenei, *tena* et *tera* sont souvent seuls, le nom restant sous-entendu, mais on n'emploie jamais *tana* de cette façon.

EXEMPLES :

Naku tenei, nau tena, ceci est à moi, cela est à vous.

He rangatira taua tangata, cet homme est un chef.



La différence entre *a* et *o* qui s'applique aussi à *na*, *no*, *ma*, *mo*, *ta*, *to*, est la suivante :

a s'emploie lorsqu'on parle d'actions transitives, des instruments, des travaux accomplis ou entrepris, de la nourriture, des enfants, des esclaves, etc....

O s'emploie lorsqu'il est question des parties d'un tout, de noms, de qualités, de particularités, de sentiments, de maisons, de pays, d'habitants, d'eau potable, de médecine, de vêtements, de parents, de supérieurs; on l'emploie aussi pour les noms dérivés des adjectifs, les participes, les verbes intransitifs dont on peut se servir avec le sens du passif.

EXEMPLES :

Toku pāpā, mon père;

Tana tamaiti, son enfant ;
Tona rangatira, son maître ;
He pononga nana, un de ses domestiques ;
Tona kakahu, son vêtement ;
Ou waewae, vos pieds ;
He kai mau, de la nourriture pour vous ;
Tetahi wai moku, de l'eau pour moi ;
Tou ingoa, votre nom ;
Tou ingoa mau, mon nom pour vous (c'est-à-dire
mon nom que je vous ai donné) ;
Taku patunga ia koe, la correction que je vous
donne ;
Toku patunga e koe, la correction que vous me
donnez ;
Observation : *to*, *ton*, pluriel *o*, ressemble à *tau* et
non à *tou*.

FÉLICIEN SOULIER,

Elève à l'École des Langues Orientales.

(A suivre.)

LISTE ÉTYMOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX MEMBRES DE LA FAMILLE DU LATIN OPUS

- Lat. *Ops*, acquisition, accroissement, richesse;
Opulentus, riche;
Opus, ce qui enrichit, ce dont on a besoin, ce qui est désiré (cf. sansc. *ipsi-tam*, objet de désir);
Opto, désirer;
Oper-a, ce dont on a besoin, œuvre utile; ce qu'on doit produire, faire, fabriquer.
- Gr. ὀφείλω, accroître;
ὄφελμα, accroissement;
ὄφελος, utilité, profit;
ὠφείλω, être utile;
ὄφειλω, }
ὄφλω, } devoir

P. REGNAUD.

NÉCROLOGIE

C'est décidément une triste chose que de vieillir : heureux encore ceux qui laissent après eux des affections qui garderont leur mémoire et des enfants qui pourront continuer leur œuvre ! Mais, d'année en année, on sent de plus en plus lourd le poids de l'âge, on se trouve comme isolé dans un monde inconnu, on ne se voit plus entouré que de figures nouvelles. Depuis plus de dix ans déjà, j'ai vu disparaître, — en dehors du cercle de la famille, — un trop grand nombre d'amis, de compagnons de lutttes et de travaux ! Il y a quelques semaines, j'apprenais, avec un profond chagrin, la mort d'une femme aimable, jadis adulée et heureuse au possible, dont la maison me fut longtemps hospitalière et qu'une catastrophe soudaine avait réduite à la ruine, à l'infortune et à la douleur. Et voici que la mort inintelligente vient d'enlever un de mes plus dignes amis, de mes collaborateurs les plus fidèles, le Rév. W. Webster dont les travaux sur les Pyrénées occidentales sont bien connus.

Wentworth Webster, né le 16 juin 1828 à Uxbridge, Middlesex (Angleterre), fut élevé dans une école pri-

vée à Brighton. En 1849, il entra au Lincoln-College à Oxford, d'où il sortit en 1852 avec le grade de B. A. (M. A. en 1856). Il fit alors partie d'une Mission anglicane et, reçu diacre en 1854, il dut partir quatre ans plus tard pour Buenos-Aires, d'où il revint en Europe et alla à Bagnères-de-Bigorre. En 1861, il devint prêtre et il voyagea en Égypte de 1862 à 1863. Pendant sa jeunesse, il avait parcouru l'Écosse, l'Allemagne et la Suisse. Peu d'années avant la guerre de 1870, il était venu à Biarritz; il alla s'établir, comme chapelain de la colonie anglicane, à Saint-Jean-de-Luz, où il demeura jusqu'en 1882. Des raisons de santé l'obligèrent à quitter le bord de la mer et à se retirer à Sare, aux pieds de la Rhune, où il vint de mourir le 2 avril 1907. Il laisse un fils professeur à Oxford, une fille professeur à Cambridge, et deux autres enfants.

Il a donné de nombreux articles à diverses revues et notamment, en France, au *Bulletin de la Société Ramond* de Bagnères-de-Bigorre et au *Bulletin de la Société des Sciences et Arts* de Bayonne; en Angleterre, à l'*Academy*, à l'*Athenæum*, à l'*Anglican Church Magazine*, etc. Son dernier travail est un article sur les Basques dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica*; je compte reproduire cet article dans la présente *Revue*. Il a publié en outre les ouvrages suivants :

1. *Basque legends*, collected chiefly in the Labourd. Londres, 1877, in-8°, xvj-233 p. — 2° édition, augmentée d'un appendice sur la poésie basque, 1879, in-8°, xvj-276 p.

2. *Spain*. Londres, 1882, pet. in-8°, xvj-240 p..
2 cartes et fig. (dans la collection *Foreign Countries and British Colonies*).

3. *Grammaire Cantabrique, basque*, par Pierre d'Urte (1712)... *Bagnères-de-Bigorre*, 1900, gr. in-8°, 4-viii-5 à 568 p.

Tirage à part du *Bulletin de la Société Ramond*.

Un erratum a été publié dans la *Revue de Linguistique*, t. XXXIV, 1901, p. 205-216 et 294-300.

4. *Les loisirs d'un étranger au pays basque*. *Chalon-sur-Saône*, 1901, in-8°, xxiv-359 p.

5. *Gleanings in church history*, chiefly in Spain and France. Londres, 1903, pet. in-8°, 356 p.

W. Webster était, depuis de longues années, membre correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid et depuis deux ans membre de la Hispanic Society of America.

Ce qui prouve sa haute valeur, c'est le respect et l'estime qui l'ont toujours entouré dans le pays basque. Parmi les journaux du pays qui ont annoncé sa mort, je signalerai particulièrement le journal basque *Eskualdun ona*, le plus clérical et le plus réactionnaire de la région, qui en parle comme d'un ami des Basques et loue sa bonté et sa charité. Bonté, charité, modestie, c'étaient bien là les traits dominants de son caractère, avec une foi sincère, un libéralisme éclairé, un large esprit de tolérance. Époux et père de famille modèle, ami sûr et dévoué, savant prudent et réservé... ce sont de ces pertes dont rien ne console !

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

A. MEILLET. *L'état actuel des études de linguistique générale*, leçon d'ouverture du cours de Grammaire comparée au Collège de France, lue le mardi 13 février 1906 (s. l. aid.), in-8° carré, 30 p.

C'est toujours un évènement important que l'ouverture d'un Cours au Collège de France, mais l'évènement offre un intérêt plus grand encore quand il s'agit d'un professeur nouveau succédant à un maître comme M. Michel Bréal. C'est pour M. Bréal qu'avait été créée, il y a plus de quarante ans, la chaire de Grammaire comparée, rubrique qui ne signifie pas grand chose d'ailleurs. Mais les étiquettes sont peu de chose; en fait, on voulait inaugurer l'enseignement de la linguistique. C'est pourquoi nous aurions voulu qu'on profitât de la vacance de la chaire pour en agrandir officiellement le programme et pour lui donner le titre de « linguistique générale », comme la chaire de l'histoire des religions aurait dû devenir la chaire de mythologie comparée.

M. Meillet a si bien compris la situation qu'il parle, dans son discours, de la linguistique générale. Il dit

avec raison que la manière dont les langues indo-européennes ont été étudiées devra servir de guide et de modèle; mais il se trompe, à mon avis, quand il dit que l'étude des autres familles permettra de vérifier les conclusions qu'on a tirées de celle des langues indo-européennes et de poser un certain nombre de questions qui n'apparaissent pas clairement dans celles-ci. C'est donner, je crois, trop d'importance aux langues indo-européennes, car tous les problèmes que soulève l'étude des langues ne se retrouvent nécessairement pas dans les idiomes aryens, et les familles du second groupe morphologique, les idiomes agglutinants, sont certainement très instructives à cet égard. Mais M. Meillet a le malheur, — on comprendra ce que je veux dire, — de n'avoir guère étudié que l'indo-européen, et le malheur, plus grand encore à mes yeux, de se rattacher à l'école des néo-grammairiens allemands dont M. Brugmann est, pour ainsi dire, le protagoniste, cette école dont la méthode est si discutable, qui fait de la théorie et de la spéculation et qui conclut du simple au composé.

Une grande erreur, c'est de regarder la linguistique comme une science historique, alors qu'elle est surtout une science naturelle. M. Meillet voit, dans l'évolution des langues, quatre facteurs principaux : la loi phonétique, l'analogie, l'emprunt, le fait social. Je n'y contredis pas, mais, en ce qui concerne la phonétique par exemple, n'est-il pas nécessaire de rechercher la

cause possible de certains phénomènes, en un mot de ne pas se borner à relever des faits sonores, mais à étudier la formation même des sons et des bruits, les mouvements des organes, les conditions physiologiques? Il est incontestable, par exemple, que certaines articulations ne se développent ou ne se produisent que dans certaines conditions climatériques.

J'aurais bien des réserves à faire sur certaines affirmations de M. Meillet. Quand il dit, par exemple, que l'Indo-Européen commun avait des formes grammaticales variables et complexes, c'est encore là pour moi de la théorie. L'Indo-Européen commun primitif devait être au contraire très simple et très régulier et je n'admettrai jamais, notamment, que le verbe y eût deux présents, l'un en *o*, l'autre en *mi*. La terminaison *mi* « moi » est seule générale et primitive : si le grec et le latin l'ont le plus souvent perdue, l'indien et l'éranien l'ont le plus ordinairement gardée, et ils sont certainement plus fidèles à la forme primitive.

Julien VINSON.

The 102^d report of the british and foreign Bible Society... London, 1906, in-8°, xvj-470-(ij)-272 p.

Ce volume, aussi intéressant que les précédents, ne contient aucune carte géographique. Le budget de la Société s'est élevé pendant l'année (de mars 1905 à mars 1906) à 313.555 l. st. 4 sh. 2 d., c'est-à-dire à 7.838.876 fr. 45, un vrai budget d'état. Le nombre

des langues dans lesquelles des traductions de la Bible ou du Nouveau Testament, partielles ou totales, ont été faites s'est élevé à 400 dont 11 nouvelles, parmi lesquelles je citerai le *Ladakhî*, sur la frontière du Thibet, et le *Laotien*. On a révisé les traductions en *Urdu* et en *Hindi*, ainsi qu'en *Canara*.

Je crois qu'il y aurait lieu de revoir et de corriger en plusieurs endroits la liste générale des langues. Que signifient par exemple les mentions *Spanish basque et do (Guipuzcoa)* : on suppose que la première indication s'applique au Biscayen, mais pourquoi ne pas le dire?

J. V.

Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, t. XXIII. *Helsingfors*, 1906, gr. in-8°, x-(ij)-50-20-20-iv-60-12-2-21-10-9-20-2-8-7-4-10-11-5-8-7-8-13-12-7-23-2-12-10-9-8-10-33 p., fig., 3 pl. et 1 portrait.

Comme le fait voir cette extraordinaire pagination, ce volume comprend trente-deux mémoires séparés. Composés en l'honneur de M. O. Donner, le fondateur de la Société, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, ces mémoires, précédés d'une dédicace, en suédois et en français, à M. Donner dont le portrait est en regard du titre, sont en finnois, en lapon, en suédois, en français, en italien et en allemand. Tous très intéressants et faits pour les savants les plus compétents, ils ont trait aux langues, aux mœurs, au folk-

lore des Finnois, des Magyars, des Lapons, des Mor-
dvines, des Esthoniens et autres oural-altaïques. C'est
un recueil de premier ordre.

Je regrette de n'avoir pas été prévenu de cette pu-
blication, à laquelle j'aurais été heureux d'envoyer
une modeste contribution, en l'honneur d'un linguiste
auquel tout le monde studieux doit rendre un légitime
et sincère hommage.

J. V.

Suomalais - ugrilaisen seuran toimituksia. Mé-
moires de la Société Finno-Ougrienne. Tome XXIII et
XXIV. *Helsingfors*, 1905, (ij)-xviii-304 p. et (ij)-90 p.
gr. in-8°.

La première de ces deux livraisons se compose du
commencement d'un travail de M. K. F. Karjalainen,
en allemand, sur la phonétique votiaque: le vocalisme
de la première syllabe. La seconde est le complément
(appendice et index) d'un travail précédemment pu-
blié (n° xx), sur le lapon de Polmak, par M. Konrad
Nielsen.

J. V.

Revue internationale des études basques. Paris, Paul
Geuthner, 1907, in-8°, nos 1 et 2, (iv)-216 p.

Cette nouvelle publication, très intéressante et très
utile, véritablement internationale, paraît appelée à un
très grand succès. Elle est dirigée, avec une rare
maestria, par notre éminent collaborateur M. Julio de

Urquijo; le secrétaire de la rédaction est M. Georges Lacombe également bien connu de nos lecteurs.

Les deux premiers numéros contiennent un grand nombre d'articles aussi variés qu'intéressants, touchant à la linguistique, à la littérature, à l'ethnographie et à l'histoire. Citons, parmi les principaux : *Les études basques de 1904 à 1906*, par Julien Vinson, et un *post-scriptum* de M. de Urquijo; *Jean de Tartas*, par M. J. de Jaurgain; *Le bilçar d'Ustaritz*, par M. Yturbide; *Fables en Biscayen*, attribuées au P. Zavala; *Le Catéchisme de Arzadun* (avec photogravures, par M. de Urquijo; *Corisandre d'Audoains*, par M. de Jaurgain; *Variantes des exemplaires de Liçarraque*, par G. Lacombe; des notices bibliographiques, biographiques et philologiques par MM. Daranats, Dubarat, Mojica, Eleizalde, Aguirre, Baraibar, de Charencey, Darricarrère; et enfin une réimpression, rigoureusement exacte, du premier livre souletin en imprimé connu, l'*Onsa Hilceco bidia* de Tartas.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada. Tome V, nos 4 à 7, déc. 1906 à mars 1907. Québec, Université Laval, 1906-7, p. 121-279.

On y trouve de fort intéressants travaux : la suite du Lexique Canadien-Français; Glanures et Sarelures; des Bulletins bibliographiques qui témoignent de l'activité littéraire de nos compatriotes d'origine; des ar-

ticles fort instructifs sur le langage commercial (par M. J.-P. Paradis), quelques vieux mots dans des documents anciens (par M. Phléas Gagnon), les noms populaires de quelques plantes canadiennes (par M. C. Laflamme), le compte rendu de la séance générale de la Société du 12 décembre 1906, etc.

Le dernier numéro contient une nouvelle étude de M. Rouillard sur les prénoms au Canada. Nous y apprenons que de malheureuses fillettes ont été appelées, là-bas, *Thessalonique*, *Lucivinia*, *Dorsina*, *Ozith*, *Eximasse*, *Ananolie*, *Plumjeta*, *Laurierrine* et d'infortunés garçons *Ira*, *Phébé*, *Philandre*, *Perplexe* et *Amydano*!

Un excellent travail qui se recommande à toute l'attention du linguiste est celui de M. Rivard sur *la francisation des mots anglais dans le franco-canadien*. Mais il est gâté par la transcription grotesque de MM. Gilliéron et Rousselot.

J. VINSON.

Revue du monde musulman (volume 1, nos 3 et 4).
Paris, E. Leroux, janvier et février, 1907, p. 305-640.

Outre les revues très intéressantes et si bien faites de M. Bouvat, ces deux numéros contiennent, comme on devait s'y attendre, de très remarquables travaux : les Hongrois et les études musulmanes (L. Bouvat), les Habous de Tanger (Al Moutabassir), une université

musulmane en Tunisie (Emile Amar), les Turcs et les indigènes en Tripolitaine (N. Slousch), l'instruction publique chez les Kirghizes (N. Slousch), le collège d'Aligarh (L. Bouvat), les musulmans chinois (Nigarendê et Al-Katib), le Pan-Islamisme et le progrès (A. Lechatelier), les Laks du Caucase (N. Slousch), le clergé musulman aux Indes néerlandaises (A. Cabaton), etc., etc. Je signale tout particulièrement, une excellente étude de M. L. Bouvat sur la Presse musulmane avec de nombreux spécimens et de très curieux fac-simile de titres.

J. V.

Anthropos, Revue Internationale d'Ethnologie et de Linguistique, sous la direction du père G. Schmidt. S. Gabriel, Moedling près Vienne (Autriche). Tome II, n° 1, 1907, in-8° carré de 180 p. et nombreuses planches.

Journal véritablement international, car il accepte des articles dans toutes les langues, dû à la collaboration de savants et de missionnaires catholiques. Le numéro que nous avons sous les yeux se compose de seize articles, en français, latin, anglais, italien, allemand et espagnol. Je signale particulièrement ceux du P. Caïns, *Au pays des castes* (p. 35-39), du docteur Casartelli : *Hindu mythology and literature as recorded by Portuguese Missionaries of the early 17th century* p. 128-132); de M. Alph. Pinart, *Geroglifi entre los*

Indios de la Florida (p. 133-136), et du Fr. H. Müller, *Grammatik des Mengen Sprache* (p. 80-99).

La langue dont il s'agit dans ce dernier travail est parlée dans la Nouvelle-Guinée depuis le cap Oxford jusqu'au cap Quoi, sur la côte; elle comprend deux dialectes différenciés par l'emploi plus ou moins fréquent de l'article défini, par les signes de pluralité, etc. Le matériel phonique ne paraît comprendre que les sons et les bruits suivants : *a, i, u, e, o, ü*, — *k, g, ng; t, d, n, y, s, l, r; p, b, m, v*. Il y a un article postposé. Le pluriel se dérive par un *r* préfixe, un redoublement, une suffixation; le duel paraît dérivé du pluriel. Les noms de nombre simples ne vont pas au delà de quatre. Les pronoms ont plusieurs formes : substantive, adjective, possessive, déterminative, et ils varient suivant qu'ils s'appliquent à des personnes animées ou à des êtres inanimés. Le prochain numéro nous parlera du verbe sans doute.

J. V.

VARIA

I. — Politesse espagnole.

On sait qu'en Espagne, lorsqu'on adresse à quelqu'un des compliments sur un objet de toilette, un livre, un objet d'art, un bijou, qu'il a en sa possession, la personne interpellée doit répondre : *a su disposicion* ou *à la disposicion de cm.*, « à votre disposition », c'est-à-dire « veuillez en disposer ». Le dialogue doit se poursuivre : *esta muy bien empleado* « il est bien employé, il est en de bonnes mains ». — *Mucho mejor lo seria* « il le serait beaucoup mieux ». — *No cabe mejoría* « il ne saurait l'être mieux ». Je crois qu'on ajoute encore d'autres phrases.

C'est aussi en Espagne qu'on baise encore, au moins en paroles, les mains et les pieds, et qu'on offre aux visiteurs sa maison.

Victor Hugo, qui se piquait d'espagnolisme, ne manquait pas de dire à ses visiteurs : « cette maison est la vôtre ».

Les billets de faire part de mariage se terminent tous par la formule classique : *y les ofrecen su casa*.

Et cependant, il n'est pas rare d'entendre au-delà des Pyrénées des femmes charmantes employer certaines expressions qui rappellent l'aventure de Sterne avec M^{me} de Rambouillet.

II. — Le verbe basque.

Pour some water in a bowl
And make the froth of lathering soap;
Then blow it from the pipelets hole :
The bubble rises, as we hope,
All huesome as the rainy bow,
To form the little filmy sphere,
Reflecting all the things below,

Above, around, or far or near.
Even so the verb in baskish tongue,
A perfect mirror, floats in air.
Although no other word is sung,
Portraying all that passes there.

E.-S. DOUGSON.

(At Kirk Andreas, Isle of Man, sept. 3, 1901).

III. — Prononciation du français par les Allemands.

Il y a encore en France beaucoup de gens qui ont pour les langues étrangères le dédain le plus profond et qui, dans leur ignorance superbe, émettent les affirmations les plus saugrenues. C'était jadis, en littérature, monnaie courante. A côté de ce joli mot d'Alexandre Dumas : « Ah ! s'écria-t-il en portugais », que de sottises ne trouve-t-on pas dans les romans écrits il y a soixante ou quatre-vingts ans. Un Allemand, par exemple, disait toujours *montame!* pour « Madame » et ne jurait que par *Tarteiffle* « der Teufel ».

Je relisais dernièrement l'un des romans les plus connus de Balzac, un de ceux où le baron de Nucingen (personnification du vieux Rothschild, à ce qu'il paraît) joue l'un des principaux rôles. Balzac a voulu indiquer la manière barbare dont son héros prononçait notre belle langue. Il ne s'est pas mis pour cela en grands frais d'observation. Il est parti de cette hypothèse, qui est d'ailleurs fort discutable, que les Allemands disent toujours *i* pour *u*, *ch* pour *j*, *t* pour *d*, *d* pour *t*, *p* pour *b*, *b* pour *p*, etc., et il a porté la naïveté jusqu'à transcrire dans ce système, non plus les sons, mais l'orthographe des mots. Il n'a pas pris garde aux consonnes muettes, aux groupes de voyelles ; il n'a pas un seul moment réfléchi, par exemple, que *eu* fait un son simple et il commet les abominables phrases que voici :

Fus edes pien hereize (ou hireise).
C'esde ein cheffe d'aire.
Sa cordine esd vaidde.
Fis n'afez bas i baugoub t' eccarts.

Tiddes... che rerai dut bir fus.

Elle fus a fantie.

L'esboir te la drouffer.

Edre tans mes cintereds

Vaire tes araires

Barler bir moi

Ce g'on abbèle.

Et ces expressions au moins bizarres : *mods* « mots », *ôme* « homme », *phâme* « femme », *mon hûmi* « mon ami », *eine fen-teuse* « une vendeuse », *boind* « point », *hure* « heure », *Ichènie* « Eugénie », *ghibbé* « chippé », *ch'ébrouffe* « j'éprouve », *eine haigcharbe* « une écharpe », et même *le paron ti Nichenguenne* « le baron de Nucingen ».

J. V.

IV. — La langue universelle.

Je trouve, dans un catalogue, l'indication suivante :

« PASILOGIE, ou de la musique considérée comme langue universelle, par Anne-Pierre-Jacques De Vismes. Paris, 1806, in-8, cart., qq. taches. »

Il y a eu de tout temps des fous, des utopistes et des rêveurs.

J. V.

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

LES MUSULMANS DU SUD DE L'INDE

Les Musulmans de la pointe méridionale de l'Inde se partagent en deux grandes catégories bien distinctes, les *Tulukars* « turcs » ou *Pathâns* (synonyme d'*Aghans*) et les *Choulias* ou *Maplets*. Les premiers sont les descendants directs des immigrants venus du Nord à partir du X^e siècle de notre ère ; ils ne sont point confondus avec la population indigène ; ils parlent divers dialectes de l'hindoustani (*urdu* et *dakknî* notamment), qu'ils écrivent à l'aide de l'alphabet arabo-persan, augmenté de trois signes quadripunctués pour représenter les consonnes cérébrales ou linguales. Les seconds, au contraire, ne se distinguent guère du reste de la population locale ; ils en ont les goûts, les habitudes, le langage ; ils écrivent cependant les idiomes du pays à l'aide de l'alphabet arabe directement importé et auquel ils ont ajouté quelques signes ponctués par-dessus et par-dessous pour correspondre aux articulations dravidiennes spéciales ¹. Ils savent lire l'arabe, car ils ont des écoles où on leur fait apprendre par

1. Cf. *L'écriture arabe appliquée aux langues dravidiennes*, par Julien VINSON (*Journal Asiatique*, 1895).

cœur le Qorân, sans le leur expliquer d'ailleurs. On les appelle *Maplets* sur la côte occidentale et *Choulias* sur celle de Coromandel. Ils se divisent en castes dont les membres sont distingués par des appellations particulières : *Sinnapoullémarécar*, *Ahmedkandulebbé*, *Mugammaduravuttar*; les paṭhaus ajoutent ordinairement à leurs noms les qualifications de *khân*, *çâhib* ou *cheick*.

Le recensement de 1901 a établi qu'il y aurait, dans les régions qui nous occupent, 910.843 *Maplets*, 425.788 *Lebbés* et 25.000 *Choulias* environ.

Que signifient ces divers mots et quelle est l'origine de ces populations? Les Musulmans du sud, qui ne parlent ni l'hindoustani ni le persan, sont incontestablement les descendants de commerçants arabes qui venaient trafiquer sur les côtes de l'Inde et qui s'alliaient à des femmes du pays, de castes fort inférieures ordinairement. Elles étaient simplement pour eux des concubines temporaires et ils les abandonnaient avec leurs enfants ou les passaient à d'autres arrivants, quand, leurs affaires terminées, ils retournaient chez eux ou allaient ailleurs.

C'est ainsi qu'on explique le mot *Mâppillei*, qui voudrait dire, en tamoul, « fils de mère » (et de père inconnu). On lit à cet égard, dans le *Glossary of Indian Terms* de H.-H. Wilson, Londres, 1855, in-4° : « *Mappilla*, plur. *mappillammur*, commonly *moplah* or *moplay*, malayâla. A native of Malabar, or descendant of the Arabs, who first settled in Malabar, lit. « the son (*pilla*) of his mother (*ma*) » as sprung from the intercourse of foreign colonists, who were

persons unknown, with malabar women ». Dans leur dictionnaire *Hobson-Jobson*, MM. Yule et Burnell disent, de leur côté, que cette appellation s'applique aussi aux chrétiens nestoriens du Travancore et de Cochin et qu'en tamoul *māppillei* signifie proprement « fiancé » ou plutôt « gendre, beau-fils » ; ils rappellent que le D^r Badger y voit une altération de l'arabe *falaha* et lui donne, comme à l'égyptien *fellah*, le sens de « cultivateur », tandis que M. C.-P. Brown y voit une altération de *mu'abbar* « de dessus les eaux ».

Sur ma demande, mon ami M. Bourgoïn, Conservateur de la Bibliothèque de Pondichéry, a bien voulu s'enquérir des traditions qui auraient cours parmi les Musulmans de Pondichéry et de Karikal, sur leur origine. L'un d'eux lui a remis une note dont voici la traduction :

« Hasan et Huçain, fils de Huzrat 'Ali Mortaza, petits-fils du Prophète, furent invités à se rendre auprès des habitants de Kufa qui leur disaient qu'ils étaient prêts à les reconnaître comme les légitimes successeurs de Mahomet. Confians dans ces promesses, Hasan et Huçain allèrent chez les Koufiens qui les assassinèrent de sang-froid.

» Un siècle après, Gengis-Khan, le conquérant tartare, traversa la Perse et passa en Arabie dans le but de se venger des Koufiens. Il les aurait exterminés tous, jusqu'au dernier, sans son ministre qui lui persuada de faire transporter tous les Koufiens mâles dans diverses contrées de l'Univers. Quatre gros vaisseaux en furent remplis et partirent de l'Arabie.

» Un de ces vaisseaux arriva à la côte de Malabar, près de Cochin ou de Tellichéry. Les trois autres mouillèrent à Négapatam, à Madras et à Paliacate, sur la côte de Coromandel. Toutes ces localités étaient alors des villages de pêcheurs très peu peuplés ; outre les marins (*macouas*), il n'y avait que des *çânârs* (ceux qui extraient le suc du cocotier pour en faire une boisson fermentée). Les Koufiens débarqués, n'ayant point de femmes, car leurs femmes et leurs filles avaient été réduites en esclavage par les vainqueurs, s'unirent à des Indiennes et alors commença la multiplication d'une nouvelle race.

» Comme ils ne connaissaient pas la langue du pays, les nouveaux débarqués répondaient toujours, à toutes les questions que leur posaient les indigènes : *labbéik*, avec le sens de « merci » ou « bien ». C'est pourquoi les Indiens les appelèrent *Lebbés* ou *Lévés*. Les enfants nés des nouveaux venus et des femmes du pays furent aussi appelés *Lebbés* à la côte de Coromandel. Au Malabar, on les désigna sous le nom de *Mapplets* (*Mâppillei*), qui veut dire « mari » en tamoul, parce que, faute de connaître leurs noms propres, on appelait « maris » *mâppillei* les étrangers mariés à des femmes indigènes.

» Au commencement, les *Lebbés* furent pêcheurs ou fabricants de filets. Puis quelques-uns devinrent tailleurs et prirent le titre de *Choulias*, *Chônavar*, ou *Tayakkar*. Leur colonie s'était augmentée, ils se marièrent entre eux et cessèrent de prendre des femmes du pays. Un certain nombre de *Lebbés* abandonnèrent les villages de la côte et allèrent se

fixer dans les villes de l'intérieur en qualité de marchands de poisson sec salé ; ils prirent des femmes dans ces villes et s'y adonnèrent à divers travaux de culture. Ils formèrent alors la tribu des *Ravoutters* ou *Kayalers*.

» Ceux des *Lebbés* qui firent des voyages sur mer pour commercer, en qualité de marchands de tissus, et qui acquirent ainsi de l'argent, de la considération et de l'instruction, méritèrent l'appellation de *Maraikkâyér* (en fr. *marécars*) « grands hommes » ou « maîtres hommes ».

» On appelle *Tulukkers* tous les Musulmans en général ; *Pathans* les conquérants venus du Nord, qui ne sont pas unis à des femmes indigènes et dont la race est restée pure ; *Saïds* ou *Mias* les descendants du Prophète. »

Suivant W. Logan (*Malabar*, Madras, Gov. Press, 1887), *Chônaka*, qui est la forme littéraire de *Choulia*, serait une altération de *Yavanaka*, Yonien, Grec. Dans le *Payyanûr pâtt*, le plus vieux poème malayâla connu, certains marins sont appelés *Chônavan*. *Chônavan*, *Chônagar*, *Chonaka*, *Jonaka* sont identiques. Il y aurait bien là un souvenir des anciennes relations commerciales de l'Inde méridionale avec les Européens.

M. Bourgoïn ajoute, dans la lettre qu'il m'a fait le plaisir de m'adresser : « Les *Choulïas* sont donc les « matelots ». Aussi, à Karikal, les marins et les bateliers musulmans sont-ils officiellement appelés « bateliers *choulïas* » par opposition aux « bateliers *caréars* » ; ceux-ci sont des marins du rivage (*karéï*),

de terre, d'eau douce. A Pondichéry, il y a la rue des Choulis. Les *Lebbés* ou *Lévés*, comme on dit à Karikal (le mot est inusité à Pondichéry), exercent les professions de marchands, boutiquiers, petits commerçants, etc. Devenus riches après avoir entrepris des voyages sur mer avec des cargaisons d'étoffes, ils sont très fiers de s'appeler *Marécars*.

Dans le *Manual of the District of Tanjore*, par Venkasamy Row (*Madras*, 1883), on lit, sous la rubrique *mixed races* : « The community which comes prominently to view under this head is that of the tamul-speaking Mahomedans called *Labbés* or *Sonakars*, a race of mixed Semitic and Turanian blood. They are the descendants of the early colonists from Arabia, who emigrated from their native land in the early part of the eighth century, in consequence of the tyrannical sway of Hijajben Yusef, and to whom the coast line of Tanjore, as commanding a never-failing trade in rice with Ceylon, held out special attractions. First establishing themselves, as elsewhere, on the coast, they have in course of time crept into the interior, and have everywhere adopted the language of the country. In the absence of all restraint, religious or social, they, on their first settlement, took women of the lowest classes as both wives and concubines, and also admitted into their households, and made members of their own family, young boys and girls of the same class, who were either parted with for a consideration or abandoned by their relations during the prevalence of famine and general distress. And the resulting cross-breed

race, with free concubinage and widow-marriage, has rapidly multiplied and is multiplying.

» The *Labbés* who inhabit the coast have the honorific title of *marakkayar*, and those who have settled in the interior that of *ravuttar*.

» The *Labbé* class constitutes more than four fifths of the Mahomedan population of Tanjore.

» Caste rules, in respect of inter-marriage, are now observed more or less, by all classes of Mahomedans, the *Labbés* not excepted, but the custom is recent. »

A propos du mot *ravuttar*, M. Bourgoïn écrit : « J'ai questionné, il y a déjà longtemps, à Karikal, diverses personnes, sur la signification de ce mot, sur son origine, son étymologie ; et voici ce qu'on m'a dit à ce sujet : certains Choulias ayant renoncé aux métiers exercés tout d'abord par les descendants des Arabes unis à des femmes de la côte de Coromandel, devinrent agriculteurs ; leurs mères étaient ou des veuves de la caste des *Sirar* ou des filles de cette caste. Par une sorte d'atavisme, ils s'adonnèrent au travail des champs et particulièrement à la culture du bétel ; encore aujourd'hui, les plus beaux jardins de bétel sont cultivés par des Musulmans. C'est ceux-là qui ajoutent à leurs noms le titre de *ravuttar*. »

Il est difficile d'expliquer ce mot *ravuttar* en tamoul ; il y a là évidemment des altérations profondes ; le dictionnaire de la Mission de Pondichéry le traduit « cavalier ». *Macoua*, qu'on a vu plus haut, est proprement *mukkuvan* « pêcheur ».

Quant à *lebbé* (*ilappai*), le même dictionnaire le traduit « marchand ». MM. Yule et Burnell, qui l'écrivent *lubbye*, *lubbee*, rapportent l'explication de M. C.-P. Brown pour qui ce serait une altération de 'arabi. Mais on y voit généralement l'arabe *labbaik* « me voici, je suis à toi, je suis prêt à t'obéir, etc. ».

Marécar est proprement *muraiikkayar*, pour *marrakkayar*, et vient de *maram* « arbre, bois, vaisseau »; c'est donc quelque chose comme « marin, navigateur, armateur ».

Julien VINSON.

APERÇU

SUR

l'influence de l'ancienne Ibérie sur la Russie ancienne

AU POINT DE VUE LINGUISTIQUE

I

Quelle influence l'ancienne Ibérie a-t-elle eue sur l'ancienne Russie ? Cette question pourra bien étonner quelques-uns, mais le fait de cette influence est hors de doute.

Quelques auteurs trouvent l'influence de l'Ibérie dans une poésie populaire russe sur Thamar, reine de Géorgie (XII^e s.), dans l'architecture russe où l'on remarque quelquefois des dômes coniques, reproduits d'après ceux des églises géorgiennes, et dans l'écriture slave, dont quelques caractères ressemblent à ceux de l'écriture géorgienne dite *khoutzouri*, sacrée.

Les autres prétendent que l'ancienne Ibérie aurait dû avoir de l'influence sur l'origine même des Russes. Par exemple, selon Rawlson, orientaliste anglais, l'ancien Moscou avait été une colonie des Mosches, peuple géorgien de la province de Meschethi qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la Géorgie, et a donné à la patrie des noms illustres, des rois, des hommes d'état, des écrivains et des

artistes. Procenco, auteur russe, dans un ouvrage spécial, nous assure que les Variagui, invités par les Russes et qui fondèrent le royaume de Russie, étaient des Ibères.

Il est bien possible que les opinions que nous avons rapportées soient adoptées par les uns et rejetées par d'autres à cause de l'origine qui sépare les Russes indo-européens d'avec les Géorgiens sémites. Les anciens peuples d'Urarthu et Hethi¹, qui sont considérés comme les ancêtres des Ibères et des Arméniens, formaient, dans l'antiquité la plus reculée, une puissante nation répandue dans toute l'Asie mineure jusqu'aux sources de l'Euphrate. Par conséquent, ils pouvaient être en contact avec les Slaves qui, par leurs invasions, atteignaient parfois même Constantinople et les autres endroits peuplés aux bords de la mer Noire.

Ce sont ces circonstances qui firent naître chez quelques auteurs le désir de rechercher l'influence de l'Ibérie aussi sur la langue russe. Dans ce but, Moïse Djanaschvili a d'abord essayé de comparer quelques formes grammaticales russes avec celles du géorgien. Il nous a montré, dans la revue géorgienne *Moambé* (Le Messager), d'une manière assez persuasive, que *oscha*, terminaison de la troisième personne du pluriel du passé des verbes slaves, n'est autre chose que *es* des verbes géorgiens pris à la même

1. Ne sont-ils pas équivalents aux formes géorgiennes *Urethi*, qui veut dire le pays d'Ur, et *Hethi*, le pays de Hi. On pourrait les traduire, en arménien, *Vrastan*, la Géorgie, et *Haïastan*, l'Arménie.

personne, au même nombre et au même temps. Ensuite c'est L. Lopatinsky qui a lu en russe, dans la Société archéologique de Tiflis, un exposé spécial sur ce que le suffixe russe *sky*, employé pour quelques adjectifs, n'est que *squa* qui, en mingrélien, dialecte géorgien, veut dire « le fils » et dérive d'une racine géorgienne *su* ou *schu*, d'où *schuili* « le fils ». Le *qu* y est aspiré aussi bien que dans les mots mingréliens *tchquimi* « mon » (géor., *tchemi*), *squani* « ton » (geor., *scheni*), et géorgiens *qumari* « le mari » (svane, dialecte géorgien, *mare* ; arménien, *mar*) et *quvrivi* « le veuf » (arménien, *avri*).

Jusqu'à présent, les recherches sur la question se sont arrêtées à ce point. La philologie comparée est bien le moyen de recherches le plus rassurant et c'est pour cela que nous avons pris le parti d'expliquer quelques faits de la philologie russe qui restaient inexpliqués.

La langue russe emploie, pour le superlatif, le suffixe *eischi*, qui n'est que *esi*, employé en géorgien pour le même degré. Les lettres *s* et *sch* ne sont que les expressions des sons sifflants qui se remplacent l'un par l'autre. Le sens du suffixe géorgien *esi* reste pour nous inconnu et il ne sert qu'à indiquer la comparaison des objets.

Pour exprimer le genre féminin, la langue russe emploie souvent le suffixe *kha*, mais sa signification reste pour les Russes inconnue. Dans les inscriptions cunéiformes laissées par le peuple d'Urarthu et Hethi, les cunéologues rencontrent souvent le suffixe *khi* qu'ils traduisent « le fils ». Or, le nom *Cardu-khi*,

que les anciens Grecs donnaient aux Géorgiens, doit se traduire « le fils de Cardu », en géorgien *Quarthu*, d'où *quarthueli*, nom que les Géorgiens se donnent à eux-mêmes. Aussi entendons-nous le suffixe *khi* dans le nom slave *variagui*, « issus », selon Procenco, « des Ibères ». Par conséquent, *variagui* devrait indiquer « le fils d'Ur ». Ce nom donna l'origine aux termes *Vrastan* et *Vir*, employés par les Arméniens pour désigner la Géorgie et les Géorgiens, d'où dérive à son tour l'*Ἰβηρια* classique. Il est à remarquer que le suffixe *khi*, comme tel, se retrouve dans un seul mot géorgien, *zrokha* « la vache », et comme racine aussi dans un seul mot *mkhevali*, qui veut dire « la fille ». Mais, en mingrélien, dialecte géorgien, il existe toujours en qualité de suffixe et s'emploie quand on veut indiquer une naissance de la fille, par exemple *dadikhé* « née Dadiani ». Aussi s'emploie-t-il en arménien pour indiquer le genre féminin, par exemple *varjouhi* « l'institutrice ». Après cela, il est évident que le suffixe russe *kha* sert aussi à indiquer le féminin. Les mots russes *portnikha* « une tailleuse », *starukha* « une vieille », *povarikha* « une cuisinière », ne peuvent être expliqués autrement qu'à l'aide du suffixe *khi*.

Pour quelques noms substantifs, les Russes emploient le suffixe *ar*, par exemple *pakhar* « un laboureur », *buntar* « un révolté », *zvonar* « un sonneur ». Ce suffixe-là nous rappelle *ari* qui dérive de *ar*, *il est*, et s'emploie en géorgien pour les participes et les noms substantifs, par exemple *maquéburi* « louant », *naquébari* « loué », *saquéburi* « à louer »,

odischari « un habitant d'Odishi ». Les mots *mtsqrali* « fâché », *mkhrdali* « timide », nous représentent les formes avec changement de *r* en *l* devant *r* radical.

Aussi quelques noms substantifs russes ont-ils parfois le suffixe *ian*, par exemple *smutian* « un tracassier », *buian* « un insensé ». Ce suffixe n'est que le *iani* du géorgien, employé quand on veut répondre à la question *avec quoi?*, par exemple *inadiani* « capricieux ». Les Arméniens s'en servent aussi pour indiquer le nom du père, par exemple *Petros Marcoséan* « Pierre fils de Marc ».

Nul doute que quelques linguistes trouveront l'identité des suffixes géorgiens *ari*, *ali* et *iani* avec *arius*, *alis* et *ianus* employés dans la langue latine avec le même sens. Mais je dirai à mon tour que cette identité des suffixes géorgiens et latins va nous intéresser plus encore en présence d'une grande multitude de racines primordiales communes que nous rencontrons dans les deux langues parmi lesquelles il y a, comme on le sait, une grande différence d'origine.

Après cette hypothèse de Trombetti suivant laquelle les langues aryennes et sémitiques auraient une seule langue pour mère, surgit une question : le géorgien ne paraît-il pas être le prototype de la langue mère, cherchée par Trombetti ?

II

A l'époque païenne, quand il fallait immoler quelques animaux pour rendre les dieux éléments,

les Ibères avaient l'habitude d'immoler un veau, en géorgien *zuaraki*, de *zua*, et l'acte d'immolation s'appelait *zorva* (*ua = o*), qui, plus tard, s'est changé en *tzirva* « la messe ». Le mot russe *jertva* « la victime », dont *jer* est une racine, nous rappelle bien le géorgien et devait signifier, au commencement, une offrande de veau.

L'action du *zorva*, dans l'antiquité, avait lieu sur les places publiques ou foires. Aussi les Russes auraient-ils dû accomplir le *jertva* à leur *vetché* qui, étant une place publique, formait en même temps la foire, le lieu des discussions. Ce qui nous le confirme, c'est le *forum* des Latins (*fari*, parler) et l'*ἀγορά* des Grecs (*ἀγορεύωμι*, parler) où, comme nous le savons, avait lieu l'immolation des veaux, ainsi que les discussions concernant les affaires publiques et la vente, à savoir la fixation des prix. Le mot géorgien *btché* « un juge », dont la racine est *btch* ou *vtch* et d'où dérive le verbe arménien *vtchrel* « fixer, marchander » et le mot géorgien *vatchari* « un marchand », n'est que le prototype du *vetché* des Russes. Ainsi *vetché* devait d'abord indiquer le juge, comme veut dire le *btché* des Géorgiens, mais ensuite il était rattaché à une place où avaient lieu le jugement et la vente. Il est complété d'un *e* ainsi que *vetch*, qui veut dire en arménien « la dispute ». Les usages du *vetché* russe étaient les mêmes que ceux du *forum* latin, de l'*ἀγορά* grec et pour les ancêtres des Géorgiens et des Arméniens (avant l'arianisation de l'arménien); le mot *laparaki*, qui veut dire en géorgien « la discussion », a conservé dans la bouche des

Arméniens le sens de « place publique », comme nous le montre le mot *hraparak*.

Les Russes étaient des agriculteurs et nous trouvons dans leur langue les termes propres à l'agriculture comme *pakhat* « labourer » et *plug* « la charrue ». Mais que veut dire le mot *sokha* qui, en russe, a le même sens que *plug* ? Ce terme, par sa forme et sa signification, nous rappelle le *sakhnisi* des Géorgiens qui signifie proprement « à labourer ». La racine en est *khun*, d'où *khunva* ou *khvova*, vulgairement *khvua* « labourer ». *Sa* en est le préfixe et *isi* n'est que la terminaison que l'on emploie parfois pour indiquer le participe futur passif. La racine *khun* représente un développement de l'ancien *khu*, ainsi que le *sunt* des Latins à l'égard de la forme slave *sut*, qui a le même sens. Le *u* a disparu dans *sokha*, ainsi que dans *sakhnisi*, mais ce qui est à remarquer dans *sokha*, c'est qu'il a conservé le préfixe *so*, qui est équivalent au *so'* des Géorgiens que l'on rencontre seulement dans deux mots, *somekhi* « l'arménien », *sopheli* « le monde, le village ».

Qu'est-ce que le mot *jat*, qui veut dire en russe « moissonner » ? Ce mot, ainsi que *suop* « la gerbe », nous rappelle le mot géorgien *zua* « la gerbe ». La lettre *a*, en slave, se prononçait *en*. Nous en sommes assurés par sa conjugaison : *juu* « je moissonne », *jnesch* « tu moissonnes », etc. Au mot géorgien *zua* se rattache aussi le troisième mot russe *zerno*, qui

1. Ses autres formes sont : *su*, rencontré dans le mot *suphéra* « le royaume », *sé*, dans *sephe* « royal », et *si*, dans plusieurs mots, à savoir, *sitqua* « dire », *sirbili* « courir », etc.

signifie « le grain » et qui aurait dû auparavant exprimer seulement « le grain de blé ». La racine de *zerno* est *zen*, *r* n'y est qu'une aspiration. *Zen* nous rappelle la racine géorgienne *tzen*, d'où les *tzentzis* « pousser » et *tzanel*, des Arméniens, qui veut dire « semer », sans aucun doute, et ces mots sont dérivés de *zna*, dont la racine s'entend mieux dans le mot *snop*.

Dans l'histoire de l'évolution des principes de la religion, de la politique et de l'agriculture dans l'ancienne Russie, les termes *vietché*, *jertva*, *sokha*, *jats*, *snop* et *zerno* doivent, sans doute, avoir une grande valeur, mais, pour mieux les comprendre, il faut que nous cherchions leur origine et leur explication dans la langue des Ibères ou Géorgiens actuels.

La philologie slave, à l'aide du géorgien, pourra expliquer beaucoup de choses au premier abord inexplicables, si messieurs les slavistes se mettent à étudier la philologie géorgienne.

PIERRE MIRIANISCHVILI.

Tiflis, le 20 mars 1907.

A SYNOPSIS ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, printed in 1571, at La Rochelle.

Ἦν ῥαδιον ἅπαντων μάνθανε μέντοι ὅσα κεφαλαιώδη (Lucien, *Dialogue des Morts*, 17).

[The alphabetical order here assumed is A, B, C and Qu = K, D, E, G, I, L, N, T, TZ and Z and C and Ç = Z.]

AC. 1. Impératif singulier 2^e personne, régime singulier, adressé au masculin¹, auxiliaire actif. *Have thou it, o man!*

1. Du tutoiement masculin, on voit dans cette Epître les 22 mots que voici : Ac, Deçán, Diaudec, Dic, Diraueat, Dituc, Dítuc, Ditzán, Draucac, Drautac, Duc, Duc, Nauc, ez Taquiála, ez Teçála, ezTituc, ezTituc, ezTuc, Çayán, Çaic, eTZaizquic, eTZiayóc.

Le tutoiement dans l'Évangile de St Marc, que nous avons étudié dans la *Revue de Linguistique* (1898-1903), contient les 83 mots que voici :

Masculins (c'est-à-dire en s'adressant à un homme), 75 : Ac, Aguc, Auc, Daquiála, Daquizquic, baDacusquic, baDacussac, Daquiadan, baDaguic, baDeçac, Deçánçat, Diabiltzac, baDiacusquiat, Diagu, Diarioc, Diat, Díc, Díc, Díc, Dieçadan, Dihoac, Dioc, Diossat,

8. 5. . . ., Bada IKUSSac. . . Or voy
ADI. 1. Imp. sing., 2^e p., auxiliaire. *Be thou!*
1. 13. . . ., IAR *adi* ene escuinean, . . ., Siez-toy à
ma dextre,
AIZ. 7. Indicatif présent, 2, verbe substantif. *Art.*
1. 5. . . ., Ene Semea AIZ hi, . . ., Tu es mon Fils,
1. 11. . . ., baina hi permanent AIZ : . . ., mais tu es
permanent :
1. 12. . . . : baina hi hura bera AIZ, . . . : mais toy,
tu es vn mesme,
5. 5. . . ., Ene Semea AIZ hi, . . ., Tu es mon fils,
5. 6. . . ., Hi AIZ Sacrificadore . . ., Tu es Sacri-
ficateur
7. 17. . . ., Hi AIZ Sacrificadore . . . (Hautin mit *aiz*,
parce que Liçarrague avait lu « Ὁτι σὸ ἱερὸς ».)
. . . ., Tu es Sacrificateur
7. 21. . . ., Hi AIZ Sacrificadore . . ., Tu es Sacri-
ficateur (H. mit *aiz*, parce que L. avait lu
« Σὸ ἱερὸς »).
- AICEN. 1. I. q. *aiz*, auxil., avec *e* euphonique devant
n conjonctif. *That thou art.*

Diraucuc, Diraueat, Dituala, Dituanac, Dituc, Dituc, Drauat,
Drauc, Ditzán, Drauzquián, Duán, Duaná, Duana, Duc, Duc,
Eyec, Eçac, Gaituc, Gaitzac, Gaitzaizquie, Guendiquec, Ieçague,
Ieçagun, Iecec, Ietzéc, Itzac, Nauála, Nauc, Nauc, Neçaquec,
Neçan, Nitziayec, ikusQuie, ezTaguioala, ezTeçála, ezTerreola,
ezTerroan, ezTiè, ezTituc, ezTuála, ezTuc, ezTuc, ezTsea-
quiagu, Çaic, Caizquie, baCeaquiat, baCeaquiagu, Cieçan et
eTZieçan, Cieçateán & eTZieçatean, Cioc, Citiagu, Citiat, Cituán.
Féminins. 8: Dionán, Diosnat, Draunat, Dun, ezTinát, ezTun.
ez Tun, eTZœaquinat.

2. 6. harçaz ORHOIT *aiccu*? ... que tu as
memoire de luy?
- AICENEAN. 1. I. q. *aiz*, aux. *e* euph., *u* pronom rela-
tif temporel décliné au temporel (*nean* =
quand). *When thou art.*
12. 5. ... harçaz CORREGITZEN *aicenean*.
... quand tu es reprins de luy.
- AV. 1. Indic. prés., s., 3, rég. sing., 2^e pers., aux.
act. *Has thee.*
1. 9. ... : halacotz UNCTATU *ukan au Iaincoac*,
eure Iaincoac ... : pour ceste cause Dieu,
ton Dieu t'a oinct
- AVT. 7. Ind. prés., s., 1, r. s., 2^e p., aux. act. *I have*
thee.
1. 5., nic egun ENGENDRATU *aut hi*? ..., ie
t'ay aujourd'huy engendré?
2. 12., *eta* Elicaren erdian LAUDATUBEN *aut hi*.
..., & te loueray au milieu de l'assemblée.
(The greek text has no equivalent for *eta*
or &.)
5. 5., nic egun ENGENDRATU *aut hi*.
..., ie t'ay engendré aujourd'huy.
6. 14., Segur BENEDICATUZ BENEDICATUREN *aut*,
eta MULTIPLICATUZ MULTIPLICATUREN *aut*.
..., Certes ie te beniray abondamment,
& te multiplieray merueilleusement.
13. 5., Ezaut UTZIREN, *eta ezaut* ABANDONNA-
TUREN., Je ne te laisseray point, & ne
t'abandonneray point.
- AVÇVE. 2. Impér. pl., 2, r. s., aux. act. *Have ye it!*

3. 12. GOGOAUÇUE, anayéac, Freres, prenez garde
12. 25. BEGUIRAUÇUE ... Voyez

BEDI. 1. Imp. s., 3, aux. *Be it, let it be!*

13. 1. Charitate fraternala EGON *bedi*. Que la charité fraternelle demeure,

BEÇATE. 1. Imp. pl., 3, r. s., aux. act. *Let them have Him!*

1. 6. ..., Ela ADORA *beçate* hura Iaincoaren Aingueru guciéc. (H. omit la virgule.)
..., Et que tous les Anges de Dieu l'adorent.

BIRE 1. Imp. pl., 3, v. subst. *Be they, let them be!*

13. 5. Çuen conditioneac BIRE auaritia gabe,
Que vos mœurs soyent sans auarice,

BAICARA & GARA. 14. Ind. prés., pl. 1. *We are.*
(*Cara* is probably more ancient than *gara*. Many instances prove that an initial *g* in the Baskish of the 16th century, where our study of it finds its beginning fixed by cruel destiny, represents an earlier *k* or hard latin *c*.)

2. 5. ..., ceinez MINÇO *baicara* : ..., duquel nous parlons.

3. 6. ... : ceinen etchea *baicara* gu, ... : duquel nous sommes la maison,

3. 14. Ecen Christen participant EGUIN *içan gara*,
..., ceinez SUSTENGATZEN *baicara*, Car nous sommes faites participans de Christ, ... de nostre soustenance (voyez *baDeçagu*).

4. 3. Ecen SARTHUREN *gara* reposean gu, Car nous
... entrerons au repos,
6. 9. Baina SEGURATZEN *gara* ... : hunela MINÇO
bagara-ere. Or nous-nous sommes per-
suadez ..., ia soit que parlions ainsi.
7. 19. ... ceinez HURBILTZEN *baicara* laincoagana.
..., par laquelle nous approchons de Dieu.
10. 10. Cein vorondatez SANCTIFICATU ičan *baicara*,
Par laquelle volonté nous sommes sanc-
tifiez,
10. 39. Baina gu ez GARA (H. mit guezgara) Mais
nous ne sommes point
12. 9. ..., eta VICICO *baicara*? ..., & viurons ?
12. 25. ..., gu anhitzez guehiago PUNITUREN *gara*,
..., nous serons punis beaucoup plus
13. 18. ... : ecen ASSEGURATZEN *gara* ... : car
nous-nous asseurons

baiQVIRATE. 1. Ind. fut., pl. 1, v. s. It is the old form
of souletin *guirate*. (See Inchauspe, *Le
Verbe Basque*. 1858.) *We shall be*.

12. 28. ... non haren gogaraco baiQUIRATE, ..., tel-
lement que luy soyons agreables

DA. 62. Ind. prés., s. 3, v. s. et aux. *Is*.

2. 2. Ecen baldin ... hitza fermu IÇAN bada, Car
si la parole ... a esté ferme :

2. 6. ..., Cer DA guiconá, ... ? edo *cer* DA gui-
çonaren semea... ? Qu'est-ce de
l'homme ... ? ou qu'est-ce du fils de
l'homme ... ? (H. mit *cer da*, parce que
dit ἡ υἱὸς ἀνθρώπου, sans verbe.)

2. 14. . . . , hura-ere halaber participant EGUIN *ican da* hetan beretan, . . . , luy aussi semblablement y a participé,
2. 18. . . . AIUTATZECO botheretsu DA. . . . , il est aussi puissant à aider
3. 3. . . . gloria handiagoren digne ESTIMATU *ican da*, . . . est réputé digne de plus grande gloire
3. 4. Ecen etche oro norbeitez EDIFICATZEN *da* : . . . , Iaincoa DA. Car toute maison est edifiée de quelqu'un : . . . , est Dieu.
3. 5. Eta segur Moyses fidel ICAN *da*. . . . Or bien est vray que Moyse a esté fidele
3. 6. Baina Christ seme beçala DA bere ethean : Mais Christ est comme fils sur sa maison :
3. 17. Baina ceinéz ENOYATU *ican da* berroguey vrthez ? Mais desquels a-il esté ennuyé quarante ans ? (H. mit 27.)
4. 10. . . . , REPOSATU *icanda* hura-ere bere obretarie, . . . , s'est reposé aussi de ses œuures,
4. 12. Ecen Iaincoaren hitza VICI *da* eta efficaciotaco, . . . : eta DA . . . iuge, (H. omit ce point). Car la parole de Dieu est viue & d'efficace, . . . , & est iuge (H. mit vici *da*, parce que L. a lu ζῶν γὰρ ὁ λόγος, sans verbe.)
5. 1. Ecen Sacrificadore subirano gucia guicōnetarie HARTZEN *da*, eta guicōnengatic ORDENATZEN *da* Iaincoa baitharaco gaucetan : Or tout souverain Sacrificateur se prend d'entre les hommes, & est constitué pour les hommes és choses qui se font enuers Dieu :

5. 13. . . . : ecen haour DA : . . . : car il est enfant.
5. 14. Baina HANDITUENTZAT DA vianda CARRATUA,
Mais la viande ferme est pour ceux qui
sont desia tous grans,
6. 8. . . . , REPROBATUA *da* H. mit *da* parce que L. a
lu ἰδύκιμος, sans verbe) est reiettee,
7. 2. . . . : eta lehenic *hura da* INTERPRETATZEN
iustitiazco regue, . . . : & premierement
est interpreté Roy de iustice :
7. 7. . . . BENEDICATZEN *da*. . . . est henit
7. 9. Eta . . . Abrahamtan DETCHEMATU *içan da*
Leui bera-ere, Et . . . , Leui mesme . . . a
esté dismé en Abraham.
7. 12. Ecen Sacrificadoregoaren officioa CAMBIATU
IÇANIC, necessario DA . . . Car l'office de Sa-
crificature estant changé, il est nécessaire
7. 14. Ecen claro DA . . . Veu qu'il estoit notoire
(L. traduit « est clair », parce qu'il a lu
πρόδηλον, sans verbe. Dans quelques éditions
Calvin aussi avait traduit « est ». Pour-
quoi donc Hautin n'a-t-il pas mis *da* ?)
7. 15. Eta are *haur da* claroago, Et d'auantage
ceci est encore plus manifesté, (H. mit *da*,
bien que le grec dise ἐστίν).
7. 18. Ecen aitzineco manamendua ABOLITZEN *da*
. . . Car il se fait abolition du mandement
precedent
7. 19. . . . : baina IÇAN *da* sperança hobeagoaren
preparationebat H. mit « *içan da* »,
. . . : mais *a esté* vne seconde introduction
de meilleure esperance,

7. 22. Hambatenaz alliança hobeagoren fiadore
EGUIN *ican da* Iesus. D'autant Iesus est
fait pleige d'un meilleur Testament.
8. 1. Bada ... sommarioa *haur da*, Or la somme
... *est*, (H. mit *da* parce que le grec
n'exprime pas *est*).
8. 3. ... donoén eta sacrificioén OFFRENDATZECO
ORDENATZEN *da* : bada, necessario *da*
... est ordonné pour offrir dons & sacri-
fices : parquoy il est nécessaire
8. 10. Ecen *haur da* ... Alliança, Car voici le Tes-
tament (It is remarkable that *da* should
not be in Italic here, because the equiva-
lent is not found in the Greek, and in the
French one reads, *c'est que*).
9. 2. Ecen Tabernaclea EDIFICATU *ican da*, Car le
tabernacle a été construit,
9. 12. ... behin SARTHU *ican da leku* sainduetan
redemptione eternala OBTENITURIC. ..., est
entré vne fois és *Lieux* saints, ayant
obtenu vne redemption éternelle.
9. 15. Eta halacotz *da* Testamentu berriaren arar-
teco, herioa artean IARRIRIC, Et pourtant
est-il Mediateur du nouveau Testament, ...
la mort entreuenant
9. 16. ..., necessario *da* ..., il est nécessaire
9. 17. Ecen testamentua hilétan CONFIRMATU *da*,
Car le Testament est confirmé és morts :
9. 20. ..., *Haur da* ... odola. ..., C'est ici le sang
9. 23. BEHAR *icau da* beraz ... Il a falu donc

9. 26. ..., bere buruãzco sacrificioaz COMPARITU
içan da. ... il est comparu ... par le
sacrifice de soy mesme.
10. 7. ... (liburuaren HATSEAN SCRIBATUA DA niçaz)
... : au commencement du liure il est
escrit de moy,
10. 12. Baina haur sacrificio bakoitzbat bekatuacga-
tic OFFBENDATURIC, eternalqui IARRIA DA
Iaincoaren escuinean. Mais cestui-ci ayant
offert vn seul sacrifice pour les pechez,
est assis eternellement à la dextre de Dieu.
10. 16. Haur DA ... aliançã, C'est ici l'alliance
10. 23. (ecen fidel DA ... : car ... est fidele : (H. mit
da, parce que L. a lu πιστός γάρ, sans
verbe.)
10. 30. ..., Ene DA MENDECATZEA,¹ ..., A moy est
la vengeance,
10. 31. Gauça horriblea DA Iainco viciaren escuetara
ERORTEA. C'est chose horrible de cheoir és
mains de Dieu viuant.
10. 37. ... ETHORRIREN *da*, ... viendra,
10. 38. Eta iustoa fedez VICICO *da* : Et le iuste viura
de foy :
11. 1. Bada, fedea DA ... : Or la foy est
11. 4. : eta oraino ... MINÇO *da*. ... : & ... parle
encore
11. 5. Fedez Henoch ERAMAN *içan da*, Par foy
Henoc a esté emporté

1. From *vindica* pronounced *bindica*. Cf. *mena, mea* = *mine*,
from *cena* = *bena*, *vein* of metal.

11. 6. Bada impossible DA fede gabe *haren gogaraco*
IÇATEA : . . . , BEHAR *da* . . . Or il est impos-
sible de luy plaire sans foy : . . . il faut
11. 12. Eta İfalacotz batetarie (etare ia hilaganic)
SORTHU *içan da gende handi* . . . Pourtant
aussi d'vn seul (voire mesme amorti) sont
nais *de gens en multitude*
12. 2. . . . , eta laincoaren thronoaren escuinean
İARRI *içan da* . . . , & s'est assis à la dextre
du throne de Dieu.
12. 7. . . . : ecen cein DA haourra . . . ? . . . : car qui
est l'enfant . . . ?
12. 20. . . . , LAPIDATUREN *da edo gueciaz*¹ İRAGANEN
da . . . , elle sera lapidee, ou percee d'vn
dard.
12. 29. Ecen gure laineoa . . . DA. Car aussi nostre
Dieu est (L. wrongly omits « zè », « aussi ».)
13. 4. Honorable DA guciën artean ezconça²,
Mariage est honorable entre tous,
13. 8. . . . , hura bera DA eternalqui-ere². . . . , est
aussi le mesme eternellement.
13. 9. . . . : ecen on DA . . . : car il est bon.
13. Colophon. *Hebraicoetara SCRIBATU içan da*
İtaliarie Timotheorequin. Enuoyee d'Italie
par Timothee.

1. L. translates « du dard ». The word is Latin *gasi, yesi*, which D^r J. Rhys takes to be Gaulish. Cf. *gucci* Eph., 6, 16. See the *Diccionario Bilingüe*, of D. J. Francisco de Aizquibel.

2. In these verses Hautin put *da* because the Greek has no equivalent of « est ».

DABILTZALA. 1. Ind. prés., pl. 3, avec *la* conjonctif = *que*, verbe irrég. intr. *ebil*. *That they walk*.

11. 14. ... *ecen beré herriaren ondoan DABILTZALA*.
... qu'ils cherchent *leur* païs. ὅτι περριδῶν
ἐπιζήτοῦσι.

DAQVIÓN. 1. Subj. prés., s. 3, r. i. s., aux. *That it be to Him*.

6. 10. ..., *AHANZ daquiön çuen obrä*, (Il. omit la virgule) ..., pour mettre en oubli vostre œuvre (L. translates « that it be to Him forgotten »).

baDAQUIÇVE. 1. Ind. prés., pl. 2, r. s., v. irr. act. *iaquin*.

12. 17. *Ecen badaquiçve are* ... Car vous sçaeuz

baDACVSSAGV. 1. Ind. prés., plur. 1, r. s., v. irr. act. *ikus*.

3. 19. *Ecen badacussagu* ... Ainsi nous voyons

baDADI. 1. Hypothétique prés., s. 3, aux. *If he be*.

10. 38. ... : *baina baldin cembeit APPARTA badadi*,
... : mais si *quelqu'un* se soustrait,

DADIN. 3. Subj. prés., s. 3, aux. *That it be*.

7. 12. ... *Leguearen cambioa-ere EGUIN dadin*.
... qu'il y ait aussi changement de Loy.

12. 13. ..., *bainaitzitie SENDO dadin*. ..., mais que
plustost il soit remis en son entier.

13. 9. ... *bihotza gratiaz CONFIRMA dadin*, ... que
le cœur soit établi par grace,

DADVCAGVN. 3. Impératif, pl. 1, r. s., v. irr. act. *eduki*. *Let us hold it!*

4. 14. . . ., DADUCAGUN confessione *haur*. . . ., tenons la confession.
10. 23. Eta IKUCIRIC gorputza v r chahuz, DADUCAGUN *gure* sperançaren confessionea VARIATU gabe . . . 10. 22. . . ., & le corps laué d'eau nette : Tenons la confession de nostre esperance sans varier (H. put *gure* because the Greek has not the equivalent of « nostre ». L. in some places departs from Calvins division of the verses, e. g. *çaicu* H.)
12. 28. . . ., DADUCAGUN gratià, . . ., retenons la grâce
DAGVIGV. 2. Ind. prés., pl. 1, r. s., v. irr. act. *eguin*.
We make it.
2. 3. . . ., baldin hain saluamendu handiaz conturic ezpadAGUIGU ? (H. omit la virgule, comme aussi l'imprimeur Lyonnais) . . ., si nous mettons en nonchalance vn si grand salut, (L. translates « if we make not any account », for ἀμελήσαντες .
10. 26. Ecen baldin IAQUIARA bekatu badAGUIGU¹ eguiaren EÇAGUTZEA RECEBITUZ gueroztic, Car si nous pechons volontairement apres auoir receu la cognoissance de verité,
DAGVIGVN, 1. Impér., pl. 1, r. s., v. irr. act. *eguin*.
Let us make it!

¹ *Ba*, the complement of *baldin*, meaning *if*, is probably a more recent form of *pa*, which remains unchanged when it has the negative *ez* as a prefix.

4. 11. DAGUIGUN¹ bada diligentia repos hartan
SARTZERA : Estudions-nous donc d'entrer
en ce repos-là :

DAGVIÇVEN. 1. Subj. prés., pl. 2, r. s., v. irr. act.
eguin. That ye may do it.

13. 19. ... haur DAGVIÇVEN, ... de ce faire

DAGO. 1. Ind. prés., s. 3, v. neutre irrég. *egon.*
Remains.

7. 3. ... : baina laincoaren² Semearen irudico
EGUIN IÇANIC, DAGO Sacrificadore eternalqui.
..., mais estant fait semblable au Fils de
Dieu, demeure Sacrificateur éternelle-
ment.

DAGOCA. 1. Ind. prés., s. 3, r. i. s., v. irr. neut.
egon. Remains to it.

8. 13. ... ABOLITU IÇATEARI hurbil DAGOCA. ..., est
pres d'estre aboli. (En basque « à l'estre »,
içateari.)

DAGOELARIC. 1. I. q. *dago*, avec *e* euphonique
devant *laric* participial. *While He stays, He*
staying.

10. 13. ... BEGUIRA DAGOELARIC, Attendant ce

DAIDIDAN. 1. I. q. *daidit*. Potentiel futur, s. 3, r. s.,
r. i. s. 1^{re} pers., avec *da* euph. pour *t*
devant *n* pron. rel. = *que* ; (*That*) *which he*
*may do to me*².

1. This word is but *daguigu* with the suffix *n* = *que* the con-
junction. It is not only imperative in sense, but expresses the
conjunctive or subjunctive mood.

2. This is an unfortunate homonym of *daididan*, of the first

13. 6. ... guiconac AHAL *daididan* gauçaren.
... chose que l'homme me puisse faire.

DAITEQVEEN. 2. Pot. prés., s. 3, *e* euph. devant *n*
rel. nom. = *qui*, aux. (*That*) *which can be*.

12. 18. ... escuz HUNQUI AHAL *daitequeen* mendi
batetara, ... à vne montagne qui se puisse
toucher à la main,

12. 28. Hunegatic HIGUI ECIN *daitequeen* resumâ
... le royaume qui ne peut estre esbranlé

DAITEQVENA. 1. I. q. *daitequeen*, décl. acc. *That*
which can be.

6. 17. ... fermetate MUTHA ECIN *daitequena* ERACUTSI
NAHIZ, ... voulant ... monstret l'immuable
fermeté

DAITEN. 1. Pot. prés., s. 3; aux., *n* rel. nom. = *qui*.
(*That*) *which can be*.

11. 12. ..., eta itsas costaco CONTA ECIN *daiteu* sablea
beçala. ..., & comme le sablon qui est au
riuage de la mer, lequel ne se peut nom-
brer.

DAITEZQVENEZ. 1. Pot. prés., pl. 3, *n* rel. nom. pl.,
décl. médiatif indéterminé, aux. [*nez* = *par*
(*choses*) *qui*.] *By things which can be*.

6. 18. Bi gauça MUTHA ECIN *daitezquenez* ... par
deux choses immitables

DATENIC. 1. Ind. fut., s. 3, *n* rel. nom., décl. partitif

person, the conjunctive of *daidit*. St Luc. 16, 3; St Jean, 5, 30.
See St Matt., 26, 36; St Mark. 14, 32, *daididano*; St Matt., 9, 28,
daididala.

indéfini, verbe subst. *Something which shall be.*

13. 21. ... çuetan haren aitzinean placent DATENIC,
... en vous ce qui est agreable deuant luy,
baDATOR. 1. Ind. prés., s. 3, v. irr. passif *ethorri*.
Comes.

13. 23. (baldin sarri badator ... , s'il vient bien
tost.

DAVDENEY. 1. Ind. prés., pl. 3, u rel. nom. pl. = *qui*,
décl. dat. pl. déterminé, v. irr. neutre *egon*
(*ney* = à ceux qui). *To those who wait.*

9. 28. ... haren BEGUIRA DAUDENEY saluamenduta-
cotz. ... à ceux qui l'attendent à salut.

DAVDECENÇAT. 1. Subj. prés., pl. 3, décl. destinatif,
v. irr. neut. *egon*. *To the end that they
remain.*

12. 27. ... DAUDECENÇAT. ... , afin que ... demeurent.

baDAÇAGVGV. 1. Ind. prés., pl. 1, r. s., v. irr. act.
eçagun. *We know it.*

10. 30. Ecen badaçagugu ... (voyez *duena*) ... Car
nous cognoissons celuy

DELA 11. 1. q. *da*, avec *la* conj. = *que*. *That it is.*

2. 9. ..., gloriâz eta ohorez COROATU *ïçan dela* :
... estre couronné de gloire & d'honneur :

7. 8. ... : baina han VICI *dela* ... : mais ... qu'il
vit.

7. 14. ... Iudaren leinutic ILKI *ïçan dela* gure
launa, ... que nostre Seigneur est issu de
Iuda,

10. 25. ... HURBILTZEN *dela* egun hura. ... le iour
approcher.
11. 3. ... Iaincoaren hitzaz mundua EGUIN *içan*
dela: ... que les siecles ont esté ordonnez
par la parole de Dieu, (L. is here independ-
ent of the Greek as well as of Calvins
French.)
11. 6. ... ecen *Iaincoa* bADELA, eta ... recom-
pensaçale DELA. ... que Dieu est, & qu'il
est remunerateur (L. mit *Iaincoa* en ita-
lique parce que le grec ne dit pas *Dieu*
mais ὅτι ἔστι.)
12. 11. ... bozcariotaco DELA, ... estre de ioye,
12. 17. ..., REFUSATU *içan dela*: ... que ..., il fut
reietté :
13. 23. ... *gure* anaye Timotheo LARGATU *içan dela*,
... que *nostre* frere Timothee est deliuré,
13. 25. Gratia DELA çuequin gucioquin. Grace soit
avec vous tous.

E.-S. DODGSON.

(A suivre.)

L'HYPOTHÈSE

DE LA

CONTRACTION RÉVÉLATRICE D'ÉTYMOLOGIES INDO-EUROPÉENNES

- 1° *imber, umbra, ὄμβρος*, etc.
2° *μέγας, μεγάλ-η, mille*, etc.
-

I

Le latin *umbra* « ombre », pour **umber-a*, est proprement le féminin régulier du latin *imber* « pluie », « nuage », « eau ». De son côté, le grec ὄμβρος « pluie », peut être considéré comme la forme masculine du même mot. Enfin le neutre correspondant ne faisait pas défaut dans la langue mère : le sanscrit l'a conservé sous la forme du mot *abhr-am* pour **abhar-am, *ambhar-am*, au sens de « nuage ». Ajoutons pour compléter la liste des termes sanscrits de cette famille :

Ambhas « eau », dont le changement de la finale *s* en *r* dans certains cas déterminés par le *samdhī* rend compte, tout à la fois, de la finale thématique *r* de *umb'r-a* (fém.), de ὄμβρος (masc.), et de *abhr-am* (neutre).

Sc. *Abhr-iyas*, adjectif au sens de « aqueux, ora-
geux, nuageux », en rapport de dérivation avec le
subst. *ambhas*.

Sc. *Ambar-am* (subst. neutre), au sens de « en-
tourage, enveloppe ».

Sc. *Ambhu* (subst. neutre), au sens de « eau ».

Quant à la concordance sémantique, elle s'établira
facilement, à la suite de la concordance phonétique
et morphologique, si l'on fait remarquer que la
signification commune est celle de « brouillard » ou
de « nuage pluvieux », enveloppant d'ombre ou de
ténèbres l'ensemble des choses visibles.

Nous achèverons la preuve de ces rapports en
rappelant que la même constatation ressort de la
synonymie originaire du sc. *nabhas*, « enveloppe
du ciel », du gr. νέφος « nuage », νιφάς « neige » et
« pluie », et νέω « neiger », — du lat. *nubes* « nuage,
ombre, voile », du gr.-lat. νύμφη, *lympa* « l'eau my-
thique personnifiée », etc.

Conclusions : 1° L'ombre a été considérée d'abord
comme brume ou brouillard.

2° Le sens primitif de *nūbo* est « couvrir, voiler » ;
celui d'épouser est secondaire.

II

Des développements analogues, accompagnés de
contractions, ont donné naissance à des formes aussi
curieuses, prises parmi les dérivés de la famille à
laquelle appartient le gr. μέγας « grand ».

Nous nous en rendrons compte en établissant
d'abord la possibilité de la chute d'une gutturale

(z ou γ; c ou g) devant la liquide λ (lat. *l*). Entre différents exemples ce phénomène phonétique se remarque dans le lat. *paulum*, pour **pauc-lum*, comme l'indique *pauc-us*. Appliquant cette hypothèse à la recherche de l'étymologie du lat. *mel-ior*, nous serons en droit de conclure que la forme anté-classique de ce mot était *meg-l-ior*, à savoir le comparatif masculin de l'adjectif μέγας sous la forme altérée par le rhotacisme, μέγας (cf. μεγάλ par lambdacisme ultérieur), et dont le féminin est resté sous la forme très régulière μεγάλ-η. Explications analogues pour la série suivante qui s'y rattache :

Gr. μάλα « grandement, fortement », pour **μαγ'λ-α*, neutre plur. de l'adjectif **μαγ'λ-ος*, employé adverbialement.

Gr. μάλλον pour **μαγ'λ-ιον*, comparatif neutre sing. employé adverbialement, se rattachant au même adjectif.

Gr. μάλιστα pour *μαγ'λ-ιστα*, neutre plur. du superlatif correspondant employé adverbialement.

Gr. μαλερός pour *μαγ'λ-ερός*, adj., « violent, robuste ».

Il convient d'ajouter à cette liste le lat. *mille*, très probablement pour **mig'l-e* au sens primitif de « grand (nombre) », — ainsi que le gothique *mikils* et les noms gaulois *magulus* et *maglus*, indiqués par M. Vendryès (*Mém. de la Société de Linguistique de Paris*, XIII, 225, et dont le sens est très probablement celui de « grand ».

Je n'ajouterai rien pour l'instant aux observations générales que suggère l'exposé de ces faits : les leçons qu'ils comportent se dégageront d'elles-

mêmes, tôt ou tard, grâce aux travaux des phonétistes compétents.

III

ADDENDA

Rapprochements de formes linguistiques au sens fondamental de grand dont le vocalisme s'encadre dans (le graphique) $\mu\text{-}\chi\text{-}\left\{\begin{smallmatrix} \rho \\ \lambda \end{smallmatrix}\right.$

A

Le radical gr. $\chi\iota\lambda\text{-}\sigma$ « mille », est pour $(\mu)\chi\iota\lambda'\text{-}\sigma$, et s'identifie par là, pour le sens et la forme, avec le lat. *mille* (*mih-'l-e*), compte étant tenu, d'ailleurs, des contractions qui ont resserré les éléments phonétiques de l'un et l'autre de ces vocables.

B

Le nom actuel d'Achille, le héros vaillant et fort des poèmes homériques, part d'un antécédent, $\mu\text{F}\chi\chi\text{-}\iota\lambda\lambda\text{-}\varepsilon\upsilon$ (formé actuelle $\chi\chi\iota\lambda\text{-}\varepsilon\upsilon\varsigma$) dont le sens propre et original est d'accord avec l'idée *grandiose* que suggèrent les faits et gestes du Péléide ; — cf. l'épithète $\alpha\lambda\chi\iota\theta\eta\varsigma$ « le fort », qui s'est adaptée au nom d'Hercule.

C

Au goth. *mikils* « grand » et au lat. *mille* (*mih-'l-e*) « grand » (par le nombre), d'où notre mot *mille*, se rapproche surtout le lat. *miles* (pour **mih-'l-es*) au

sens de « troupe »; d'où « celui qui fait partie d'une troupe armée, attroupée = soldat » (au plur. « militaires, troupiers, etc. »).

Explication analogue pour le lat. *mōlés* (*mōh-'l-és*) au sens de « multitude » = « grand nombre, masse » (confusion de l'idée du sing. et de celle du plur.). — Autres formes apparentées : *μῶλος* pour **μωχ-'λ-ος* au sens d' « effort » = « emploi de la force », auprès de *ῥοχ-'λ-ος* pour **μφοχ-'λ-ος* au sens de « troupe, multitude », *μοχ-'λ-ός* « levier = outil pour l'effort, — qui sert l'effort »; — *μύλος* pour **μυχ-'λ-ος* au sens de « meule, masse »; — *μύτι* pour **μυχ-'λ-τι*, même sens et même explication phonétique; — *ὄχυρ-ός*, *ἐχυρ-ός* « fort », probablement pour un antécédent commun **μoεχ-'υρ-ος*, **μφεχ-'υρ-ος*, etc.

D

Conclusion des faits qui précèdent au point de vue de la sémantique germanique : se rattachent au rad. *μεγ* avec l'idée de grandeur et de force :

Allemand	<i>mehr</i> « plus »,
—	<i>macht</i> « puissance »,
—	<i>mögen</i> « pouvoir », etc.
Anglais	<i>more</i> « plus »,
—	<i>much</i> « beaucoup »,
—	<i>might</i> « pouvoir », etc.

D'où la constatation importante qu'en ce qui concerne cette famille, l'idée de *pouvoir* a pour *base* celle de *grandeur* ou de *force*.

Paul REGNAUD.

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

INTRODUCTION

Les Malais paraissent originaires de l'ancien royaume de Tyampa, qui s'étendait le long de la côte de l'Indo-Chine, à l'est du Delta du Mékong. De là, ils se répandirent sur la presqu'île de Malakka, sur l'Insulinde et jusqu'en Polynésie. Commerçants ou pirates, ils s'établirent principalement sur les côtes, introduisant partout, avec l'islâm qu'ils avaient adopté au XIII^e siècle, leur langue, qui devint la *lingua franca* de toute la Malaisie.

Abâtardie, mais enrichie aussi par de nombreux emprunts au sanscrit, à l'arabe et aux langues des peuplades conquises, puis, au XVI^e et au XVII^e siècle, par des mots introduits par les conquérants portugais et hollandais, cette langue, le malais vulgaire, se parle aujourd'hui sur toutes les côtes, depuis la

Pointe d'Atchin jusqu'à la Nouvelle-Guinée : dans la presqu'île de Malakka, dans certaines régions de la Cochinchine et du Cambodge, à Sumatra, à Java, à Bornéo, à Célébès, dans les petites îles de la Sonde, aux Moluques, etc. Et le tagal des Philippines, la langue des indigènes de la côte de Formose et le malgache ne sont eux-mêmes que des idiomes dérivés du malais.

La connaissance du malais vulgaire est indispensable à tous ceux qui voyagent dans l'archipel indo-australien. Son acquisition est d'ailleurs des plus faciles : quelques semaines d'étude et de pratique suffisent pour comprendre les indigènes et se faire comprendre. Il est évident que, dans une région aussi étendue, il existe plusieurs dialectes, et que le parler des gens de Padang diffère de celui des habitants de Ternate ; mais les différences sont, en somme, peu considérables, et il suffit de connaître un dialecte malais pour se tirer d'affaire dans la Malaisie entière.

Le présent vocabulaire est surtout celui des grands centres : Singapour, Batavia, Sourabaya, avec lequel on peut se faire comprendre partout. Quand nous nous sommes trouvé en présence de deux mots différents exprimant la même chose, nous les avons donnés tous deux ou nous avons choisi celui dont l'usage nous a paru le plus répandu.

Quant à la transcription, nous l'avons simplifiée autant que possible, n'utilisant que les lettres strictement nécessaires. Elles se prononcent toutes et conservent toujours leur son alphabétique.

Règles de Prononciation.

Parmi les voyelles, *a*, *i* et *o* se rendent comme en français ;

u se prononce toujours comme *ou* (Ex. : *gunung* = *gounoung*) ;

e et *é* se prononcent à peu près comme dans le mot *liberté* ; cependant, dans la première syllabe, l'*e* est généralement presque muet. (Ex. : *sebab*, etc.)

Les voyelles particulièrement longues ont été pourvues d'un accent circonflexe. (Ex. : *bodô*.)

Les voyelles nasales n'existent pas : *an*, *am*, *en*, *em*, *in*, *im*, *on*, *om*, *un*, *um*, se prononcent donc *ann*, *amm*, *enn*, *emm*, *inn*, *imm*, *onn*, *omm*, *oun*, *oum*. (Ex. : *hutan* = *houtann*.)

Dans les diphtongues, les voyelles se prononcent séparément : *ai* = *aï*, *au* = *aou*. (Ex. : *kain* = *käin*, *taun* = *taoun*.)

Les consonnes ont le même son qu'en français ; cependant l'*h* est toujours — quoique légèrement — aspiré ; l'*s*, sifflant ; le *g* se prononce toujours comme devant *a*, *o*, *u* (Ex. : *gila* = *guila*, *gedong* = *guedong*) ; le *k*, à la fin d'un mot, est presque muet (Ex. : *baik* = *bai^h*) ; l'*f* ne se trouve guère que dans des mots d'origine étrangère, et les indigènes lui donnent généralement le son de *p* (Ex. : *fransis* = *pransis*). — La prononciation des consonnes composées *dj* et *ty* se rapproche de celle de *di* et *ti* dans les mots *diable* et *tiare* ; *ng* se prononce comme en chinois ou en allemand, dans les mots *Ding*, *Fang*, etc.

I. — SUBSTANTIFS

ORIGINE DES NOMS MALAIS

Un grand nombre de noms malais sont tirés de l'arabe. Ce sont surtout des termes métaphysiques : *Allah* (Dieu), *dunia* (univers), *akal* (intelligence), *hukum* (loi), *sadaka* (aumône), etc. ; mais aussi des noms physiques : *kitab* (livre), *surat-kabar* (journal), *garfu* (fourchette), *krosi* (siège), *kaua* (café), etc.

Beaucoup d'autres substantifs sont des mots portugais ou espagnols à peine altérés ; ce sont exclusivement des noms concrets : *bandéra* (drapeau), *bomba* (pompe), *roda* (roue), *martil* (marteau), *trigu* (blé), *tembako* (tabac), *tinta* (encre), *didal* (dé), *mantéga* (beurre), *sabun* (savon), *toala* (serviette), *sako* (sac), *banko* (banc), *lemari* (armoire), *karéta* (voiture), *sepatu* (soulier), *kamédja* (chemise), *soldadu* (soldat), *padre* (prêtre), etc.

D'autres encore, moins nombreux, sont hollandais : *kamar* (chambre), *setal* (écurie), *kantor* (bureau), *karap* (carafe), *jas* (veste), *glas* (verre), *koki* (cuisinier), *jonges* (domestique), mots qui ne se trouvent d'ailleurs guère que dans le vocabulaire des indigènes au service des Européens aux Indes néerlandaises.

Les Anglais, dont les établissements en Malaisie sont postérieurs et moins étendus que ceux des Hollandais, n'ont doté le malais que de très peu de mots.

D'autres noms sont d'origine hindoue, chinoise, javanaise, etc.

Beaucoup de substantifs malais ne sont que des adjectifs ou des verbes employés comme tels :

Adjectifs : *gila* (fou, folie), *djaga* (attentif, attention), *sala* (coupable, faute), *mara* (emporté, colère), *malu* (honteux, honte) *djahat* (méchant, vice), *malas* (paresseux, paresse), etc.

Verbes : *tidor* (dormir, sommeil), *batok* (tousse, toux), *makan* (manger, repas), *suka* (aimer, désir), etc.

— Quelquefois le substantif se forme par l'addition, au verbe, du suffixe *an*, ou de celui-ci et du préfixe *ka*. Exemples : *makanan* (aliments, *makan* = manger); *minuman* (boissons, *minum* = boire), *kalihatan* (vue; *lihat* = voir), *katakutan* (terreur; *takut* = craindre).

NOMS COMPOSÉS.

Les noms composés sont nombreux; ils sont formés de deux substantifs, d'un substantif et d'un adjectif, ou d'un substantif et d'un verbe, réunis sans aucune préposition. Exemples :

Deux substantifs :

mata-hari (œil-jour) = soleil.

gunung-api (montagne-feu) = volcan,

areng-batu (charbon-pierre) = houille,

orang-hutan (homme-forêt) = orangoutan, etc.

Substantif et adjectif :

pokok ketjil (arbre petit) = buisson.

rumpuk kering (herbe sèche) = foin,

tembaga kuning (cuivre jaune) = laiton,
tima puti (plomb blanc) = étain, etc.

Substantif et verbe :

tali-ikat (lien-serrer) = ceinture,
kamar-tudor (chambre-dormir) = dortoir,
orang-minta (homme-mendier) = mendiant,
orang-dayong (homme-ramer) = rameur, etc.

GENRE.

En malais, il n'y a une différence de sexe que pour les êtres animés : hommes et animaux. L'article n'existant pas, et le substantif lui-même étant invariable, la distinction se fait par les mots *laki-laki'* (homme) et *prampuan* (femme). Exemple :

anak laki-laki = garçon ; *anak prampuan* = fille
(*anak* = enfant).

Pour désigner le sexe des animaux, on peut se servir des mêmes termes ; mais on fait usage, plus communément, de *djantan* (mâle) et *bétina* (femelle). Exemple :

kuda djantan = étalon ; *kuda bétina* = jument
(*kuda* = cheval).

NOMBRE.

On forme le pluriel d'un substantif en le doublant. Exemple :

(la ou une) maison = *ruma* ; (les ou des) maisons
= *ruma-ruma*.

1. *Orang* = homme dans le sens du latin *homo*, de l'allemand *Mensch* ; *laki-laki* = homme dans le sens du latin *vir*, de l'allemand *Mann*.

On ne double pas le mot quand la pluralité est évidente. Exemples :

empat ruma = quatre maisons : *banyak ruma*
= beaucoup (de) maisons.

Certains substantifs s'emploient toujours doubles : ce sont des noms collectifs, comme *barang-barang* (bagages), *manik-manik* (perles de verre), *alang-alang* (une herbe haute, très répandue en Malaisie), etc.

COMPLÈMENT DU NOM.

Le complément d'un nom se place à sa suite sans aucune préposition. Exemples :

puntjak gunung = (le) sommet (de la) montagne.
kapala desa = (le) chef (du) village, etc.

Vocabulaire des Substantifs

ASTRES, MÉTÉORES, ETC.

Soleil	mata-hari
lune	bulan
étoile	bintang
terre	bumi
monde, univers	dunia
ciel	langit
air	udara
eau	ayer
terre, sol	tana
feu	api

nuage	auan
brouillard	habut
pluie	hudjan
rosée	umban
neige	saldj
glace	ayer-batu
vent	angin
tempête	ribut
ouragan	tofan
tonnerre	guntur, guro
éclair	kilat
arc-en-ciel	plangi

TERRE, MER, ETC.

terre	tana
mer	laut
nord	utara
sud	selatan
est	timor
ouest	barat
côte, rive	darat
plage	panté
pays	negri
île	pulu
cap, promontoire	tandjong, udjong
baie	teluk
chenal, passage	trusan
roc, écueil	batu, karang
sable	pasir
poussière	habu
boue	lumpur

montagne	gunung
colline	bukit
volcan	gunung-api
sommet	puntjak
plaine	padang
vallée	lemba
forêt, jungle	hutan
fleuve	kali
rivière	sungé
ruisseau	sungé ketjil
source	mata-ayer
cascade	ayer-terdjun
lac, étang	tasek, danan, telaga
marécage	paya
vague	ombak
marée haute	ayer surut
marée basse	ayer pasang

LE TEMPS.

temps	uaktu, tempo
année	taun
saison	musim
saison sèche (chaude)	musim panas
saison pluvieuse (froide)	musim dingin
mois	bulan
semaine	minggo
jour	hari
heure	djam ¹

1. *Djam* est l'analogie de l'anglais « *hour* », de l'allemand « *Stunde* », de l'espagnol « *hora* ». Dans une phrase comme

demi-heure	stenga djam
quart d'heure	sa' per empat djam
matin	pagi
midi	stenga hari
soir	soré, petang
nuit	malam
minuit	stenga malam
dimanche	hari minggo
lundi	hari senin
mardi	hari selasa
mercredi	hari rebô
jeudi	hari kamis
vendredi	hari djumaët
samedi	hari sabtu
jour de fête	hari radja

L'HOMME.

homme (<i>homo</i>)	orang
homme (<i>vir</i>)	laki-laki
femme	prampuan
enfant	anak
garçon	anak laki-laki
filie	anak prampuan
corps	badan
squelette	rangka
os	tulang

celle-ci : il faut deux heures pour aller à..., on traduira « deux heures » par « *dua djam* » ; mais dans « il est deux heures » ou « je viendrai à deux heures » on dira « *pukul dua* » ; en ce cas « *pukul* » (frapper, sonner) correspond à l'anglais « *o'clock* », à l'allemand « *Uhr* », à l'espagnol « *las* ».

chair	daging
peau	kulit
sang	dara
sueur	ayer kring
voix	suara
respiration	nafas
tête	kapala
face	muka
front	dahi
joue	pipi
menton	dagu
mâchoire	rahang
œil	mata
paupière	klopak-mata
nez	hidong
narine	lobang-hidong
oreille	kuping, telinga
bouche	mulut
lèvre	bibir
langue	lida
dent	gigi
cheveux, poils	rambut
barbe	djengut
cerveau	otak
cou	leher.
épaule	bahu
dos	blakang
poitrine	dada
cœur	hati
poumon	paru
ventre, estomac	prut

taille	pinggang
fesses	pantat
membre	angguta
bras	langan
coude	siku
poignet	gelangan
poing	gengam
main	tangan
paume de la main	tapak-tangan
doigt	djari
pouce	djumpol
ongle	kuku
cuisse	paha
jambe, pied	kaki
genou	lutut
cheville	mata-kaki
talon	tumit
plante du pied	tapak-kaki
orteil	djari-kaki

MALADIES, ETC.

maladie	sakit, penjakit
blessure	luka
fatigue	lété
sommeil, repos	tidor
fièvre	demam
folie	gila
faim	lapar
soif	aus
douleur, mal	usik
toux	batok

enflure	bengkak
ulcère	bisul
tumeur	bongko
éruption	djeravat
mal de tête	sakit kapala
mal de la poitrine	sakit dada, etc.
médicament	obat
poison	ratjun

LA FAMILLE

famille	anak-ber-anak
race, tribu	bangsa
mari, époux	laki
femme, épouse	bini
parents	orang tua
père	baba
mère	mak
enfant	anak
fils	anak laki-laki
filles	anak prampuan
frère	sudara laki-laki, abang
sœur	sudara prampuan, kakak
grand'père	ungkong
grand'mère	ma
petit-fils, petite-fille	tjutju
oncle	baba sudara
tante	mak muda
cousin, cousine	sa-pupu
neveu	anak sudara laki-laki
nièce	anak sudara prampuan
mariage	kauin

veuf, veuve	djanda
orphelin	anak yatim

PAYS, NATIONS, RELIGIONS

pays	negri
nation	bangsa
France	negri fransis
Angleterre	» inglis
Hollande	» blanda
Chine	» tjina

etc.

Français	orang fransis
Anglais	» inglis
Hollandais	» blanda
Chinois	» tjina
Malais	» melayu
Javanais	» djava
Siamois	» siam
nègre	» kafri, o. hitam

etc.

Batavia	Betavi
Singapore	Singapura

etc.

indigène	orang negri
étranger	» asing
chrétien	» srani
mahométan	» slam
bouddhiste	» buda
israélite	» yahudi

etc.

DIGNITÉS ET PROFESSIONS.

empereur	sultan
roi	radja
prince	raden
gouverneur	gobenor
chef	kapala
prêtre	padre, pandita.
juge	hakim
commerçant	saudagar
maître d'école	guru
médecin	dokter
pharmacien	tukang obat
orfèvre	» mas
maçon	» batu
charpentier	» kayu
forgeron	» besi
boulangier	» roti
tailleur	» djahit
cordonnier	» sepatu
blanchisseur	» menatu
barbier	» tjukor
	etc.
marin	orang laut
marchand	» dagang
gardien	» djaga
serviteur	» gadji
journalier	» kuli
mendiant	» minta
contre-maître	mandur

agent de police	mata-mata
paysan	rayat
cuisinier	koki
servante indigène	babu
sage-femme	dukun
danseuse	rongeng
esclave	hamba
brigand, voleur	pentjuri
pirate	prompak
	etc.
Monsieur ¹	tuan, sinyo
Madame	nyonya, nya, mem
Mademoiselle	nonna ¹

AGGLOMÉRATIONS HUMAINES, ÉDIFICES, ETC.

ville	kota, bandar
bourg, village	desa
hameau, quartier	kampong
maison	ruma
hutte	pondok
route, rue	djalan besar

1. Les indigènes des Indes néerlandaises ne se servent du terme « *tuan* » (seigneur) que vis-à-vis des Européens et des Arabes. Il s'emploie, comme « monsieur », seul ou accompagné d'un titre : *tuan dokter*, etc. « *Sinjo* » s'emploie, comme « *master* » en anglais ou « *señorito* » en espagnol, en s'adressant à des enfants et à des jeunes gens. « *Nyonya* » se dit à une dame européenne mariée, « *nonna* » à une jeune fille. Les métis de père européen (*half-castes*, *kleurlingen*), mariés ou non, sont titlés « *sinyo* » et « *nonna* ». Dans les colonies anglaises, « *nyonya* » et « *nonna* » sont remplacés par « *mem* » (madame).

chemin	djalan
ruelle, sentier	lorong
canal	parit, trusan
pont	djembatan, dedoko
marché, bazar	pasar
place	alun-alun
promenade	padang
palais	kraton, istana
église	gredja
mosquée	mesigit
temple, pagode	tempat sembayang
magasin, hangar	gedong
boutique	toko, varong
théâtre	vayang
caserne	tangsi
bureau	ofis, kantor
poste	pos
banque	tempat vang
bain	» mandi
école	ruma skola
hôpital	» sakit
pharmacie	» obat
hôtel, restaurant	» makan
prison	» tutup, penyara
jardin	kebun
ferme, plantation	ladang, kebun
clôture, haie	pagar
cimetière	kuburan
tombe	kubur
marabout	kramat

MAISON, MEUBLES, ETC.

maison	ruma
meubles	pekakas ruma
brique	batu-bata
tuile	genting
poutre	batang-kayu
planche	papan
mur	tembok
cloison	dinding
toit	atap
plafond	langit-langit
plancher	lanté
cheminée	tjorong-asap
porte	pintu
fenêtre	djandela
clef	kuntji
chambre	kamar, bilek
chambre à coucher	kamar-tidor
salle à manger	kamar-makan, etc.
cuisine	dapur
salle de bain	kamar mandi
commodités	kamar buang ayer
écurie	tempat kuda, setal
remise	ruma kareta
poulailler	kandang ayam
escalier, échelle	tanga
table	médja
chaise	krosi
canapé, banc	banko
armoire	lemari

toilette	médja tjutji tangan
lit	tempat tidur
matelas	tilam
oreiller, coussin	bantal
rouleau	guling
drap de lit	kaïn
couverture	kaïn panas
taie d'oreiller	sarong bantal
moustiquaire	klambu
miroir	katja, tjermin-muka
pendule	lontjeng
tableau	gambar
cage	sangker
paravent	sampiran
rideau	tabir, pagar
natte	tikar
tapis	permidani
cloche, sonnette	lotjeng

D^r F. WEISGERBER.

(*A suivre.*)

LA SCIENCE & LES AMATEURS

On me communique un numéro daté du 17 janvier 1907, du journal quotidien « économique et littéraire » *La politique coloniale*. En tête de ce numéro, est un article signé « Henri Mager, du Conseil supérieur des Colonies », intitulé « les origines du Tahitien et des Tahitiens ». En commençant, l'auteur rappelle que, dans le même journal, le 7 juillet 1902, il a démontré que le malgache « dérive directement d'une forme primitive asiatique » et que « comme ses frères le battak, le malainésien (*sic*) et le polynésien, il s'est constitué par des modifications de consonnances qui sont régulières et qui le caractérisent parce qu'elles lui sont propres » ; et il ajoute : « Depuis, j'ai recherché de quelle forme primitive asiatique dérive le malgache, et ma conviction est faite aujourd'hui : le malgache descend en ligne directe de la langue originelle des Indo-Européens. » Ceci posé, M. Mager prétend démontrer que le tahitien est apparenté au malgache et par conséquent à l'indo-européen primitif. Si l'on jette les yeux sur les raisonnements et les prétendues démonstrations de l'auteur, on reste confondu devant l'ignorance, qu'on me permette le mot, et la naïveté qui s'y révèlent.

Le procédé est véritablement enfantin. Il me suffira de citer un exemple : « Grâce », dit M. Mager, « aux règles de concordance que j'ai posées, il est loisible de déduire de la racine primordiale la forme probable des mots malgaches correspondants. A la racine primordiale *la-ba* (tomber), d'où vient le latin *la-bo* (chanceler), devra correspondre un mot malgache en *la-b* ou *la-v* : ouvrant le dictionnaire malgache à la lettre *l*, nous y verrons le mot *la-vo* qui signifie précisément tomber. » Et l'on nous explique que, si le malgache a été pris pour intermédiaire de préférence aux autres langues du même groupe, c'est parce qu'il a seize consonnes (f, h, m, n, p, r, t, v, b, d, j, i, k, l, s, z), tandis que le tahitien n'en a que huit (f, h, m, n, p, r, t, v). C'est pourquoi le tahitien, qui a laissé tomber la consonne de quantité d'éléments constitutifs, ne permet pas la recherche directe des éléments qui l'ont formé : il dit *i-te* (pénétrer) pour le mot malgache *i-di-tra*. Un dernier exemple : « la racine *gha-da* (creuser) a constitué le mot sanscrit *katvalas* (fosse), le mot grec *kéthis* (urne), le mot latin *catinus* (plat creux), le mot malgache *hadi* (creux) et le mot tahitien *etu* (creuser) ».

Je n'aurais pas relevé ces fantaisies, s'il n'était à craindre que quelques lecteurs de bonne foi ne les prissent au sérieux. C'est pourquoi il m'a paru bon de protester une fois de plus contre les prétentions des amateurs à l'encontre de la méthode et des affirmations de la science.

Julien Vinson.

NÉCROLOGIE

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la mort de notre ami regretté, W. Webster. L'amour de la vérité nous oblige à dire que c'est uniquement pour raison de santé qu'il alla, en 1858, dans l'Amérique du Sud.

A la liste de ses ouvrages, il faut ajouter le suivant, qui a paru sans nom d'auteur, et qui est un recueil d'articles publiés dans l'*Anglican Church Magazine* :

6. *Some features of modern romanism*. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1884, pet. in-8°, viij-159 p. ; — 2^e éd., 1898, viij-224 p.

Nous avons également à déplorer la mort, survenue le 9 février dernier, d'un de nos anciens collaborateurs, M. Victor Henry, qui s'est occupé surtout des langues américaines et des idiomes indo-européens classiques (sanskrit, grec et latin). Son dernier travail, dans cette *Revue*, a été un article sur le prétendu langage de la planète Mars inventé par une visionnaire spirite.

Né à Colmar en 1850, docteur en droit, conservateur de la Bibliothèque de Lille, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Douai, et enfin professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Sorbonne, il laisse le souvenir d'un travailleur acharné, d'un homme aimable et d'un esprit original.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Linguistic survey of India. Tome IV. Muṇḍā and Dravidian languages. Compiled and edited by G.-A. GRIERSON. *Calcutta*, Gov. printing office, 1906, in-fol., xvj-681 p. et 2 cartes.

L'œuvre excellente se poursuit, sous l'active et intelligente direction de M. G.-A. Grierson. Le présent volume, — le huitième qui a paru sur les seize qu'on nous a promis, — est extrêmement intéressant : il est consacré au Muṇḍā et au Dravidien, c'est-à-dire aux deux familles anaryennes les plus importantes de l'Inde ; elles représentent une population de soixante-dix millions d'hommes, c'est-à-dire près du quart de la population totale. Il paraît que le volume a été préparé par M. Sten Konow, de Norvège, et que les épreuves de la partie dravidienne ont été revues par V. Venkayya, épigraphiste du Gouvernement de Madras.

Je ne m'occupe ici que de la partie dravidienne, qui commence à la p. 277. Il est extrêmement regrettable que M. Grierson n'ait pas cru pouvoir s'occuper du Tulu, du Kuḍagu, du Kota et du Toda. Ces quatre très intéressants idiomes non littéraires forment ce qu'on pourrait appeler le groupe dravi-

dien sauvage des Nilagiris ou de l'ouest; ils ne sont pas assez connus et mériteraient de l'être davantage, le Toda surtout, qui n'est que peu soumis à des influences aryennes et dont le système phonétique paraît si spécial : le court essai de grammaire écrit par M. G.-U. Pope, il y a une trentaine d'années, est devenu véritablement insuffisant. En revanche, nous avons de nombreux détails et de bons spécimens du groupe sauvage nord-oriental, qui comprend les patois parlés sur la frontière Muṇḍâ-aryenne, le Kurukh, le Malto, le *Kui* et le *Gōṇḍī*, auxquels on ajoute le *Brāhūī* de la frontière Indo-Bélouchistane.

Une question importante se pose à propos de ces diverses langues. Les consonnes cérébrales, — *t, ḍ, ṇ, l, r*, — paraissent spéciales aux Muṇḍâs et aux Dravidiens. Étrangères aux idiomes Indo-Européens, elles se sont cependant développées en sanskrit. Ont-elles donc été empruntées par les Aryens aux habitants antérieurs de l'Inde? Je réponds sans hésiter : certainement non; des sons et des bruits vocaux ne s'empruntent pas, mais se développent spontanément dans les mêmes conditions physiologiques, sociales et climatiques. Les cérébrales sont un produit direct et spontané de l'Inde : elles sont plus employées chez les Dravidiens et les Muṇḍâs, moins avancés et plus près de la nature; elles le sont moins et elles tendent à disparaître chez les Aryens, plus civilisés et dont les conditions générales d'existence sont, si j'ose m'exprimer ainsi, plus raffinées. D'autre part, le *l* barré polonais est une cérébrale; et les *t, ḍ, l*, anglais le sont aussi fort souvent.

Je trouve beaucoup trop dure cette appréciation : « the form *tamul* is due to the french missionaries and should be disregarded ». Ni Ziegenbalg qui écrit *damulica*, ni Beschi et Walther qui écrivent *tamulica*, ni Fabricius, Breithaupt et Anderson qui écrivent *tamul*, n'étaient français. C'est que « tamoul » est la forme qui se rapproche le plus de la prononciation.

La notice bibliographique sur le tamoul (p. 302-307) est malheureusement insuffisante et contient des inexactitudes fâcheuses. Le *Nannil* n'était pas la seule grammaire indigène qu'on aurait dû citer. Quant aux grammaires de Beschi, la première édition de celle du dialecte vulgaire est de 1738 : il n'y a pas d'édition de 1728; la seconde édition de la traduction de Horst n'est pas de 1881 mais de 1831. Quant à la grammaire du haut tamoul, il y en a eu deux, l'une qui n'a jamais été imprimée et qui a été traduite en anglais par Babington en 1822; l'autre qui est une adaptation latine d'une grammaire écrite en tamoul et qui a été imprimée à Tranquebar en 1876. La grammaire de Baltasar da Costa n'a jamais été imprimée. Il n'y a aucune grammaire tamoule imprimée à Tranquebar en 1734. J'aurais d'autres erreurs et d'autres omissions à relever.

Dans les indications sur la prononciation tamoule, il est dit que les explosives initiales sont quelquefois prononcées douces : *guru*, *dévan*, *bayam*, *janam*; c'est que ce sont là des mots sanskrits empruntés, dont la prononciation originale a été retenue.

P. 292, il est dit que « neuf » et « huit » sont probablement « dix moins un, dix moins deux ». Je ne suis pas de cet avis. En ce qui concerne « neuf » par exemple, il paraît établi que ce numéral est formé de « dix » avec le préfixe *tol*, *toṇ* ayant le sens de « incomplet, défectueux » : le tamoul *onbadu* est pour *toṇbadu* (*toṇdu* existe), comme on a *toṇṇir'u* « quatre-vingt-dix » et *tollāyiram* « neuf cents ». Quant à huit, *eṭ* ou *eṇ* se rattache peut-être à *ir* « deux » : dans beaucoup de langues, « huit » est apparenté à « deux » ; c'est un duel en aryen¹.

P. 294, il n'est pas exact de dire que beaucoup de bases sont à la fois noms et verbes. Les suffixes dravidiens gardent si bien leur indépendance et leur signification propre que, lorsqu'il disait par exemple *vardèn* « je suis venu », un tamoul voyait dans *èn* la première personne : c'était comme s'il disait « venu-moi », et dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il dise *Kōn-èn* « je suis roi », c'est-à-dire « roi-moi ».

P. 293 : les pluriels pronominaux en *m* substitué au *n* du singulier, rapprochés des *k*, *ṅg*, *g*, *ṅga* *gòṇḍi* et *kui*, suggèrent l'idée d'un pluriel personnel inclusif primitif opposé à l'exclusif *gaḷ* neutre et général. C'est un point à étudier.

P. 296, il est dit que le futur est formé de diverses façons. C'est que le futur n'est pas un temps primitif ; il a été formé à une époque postérieure du développement de la langue. Il n'y avait originairement qu'un passé et qu'un présent peu défini.

1. M. Stempf a rapproché le basque *sortzi* « huit » de *sor* « naître » ; il y a peut-être là une racine commune « divisé, fendu, coupé en deux ».

P. 486, je remarque une formation très curieuse du gòṇḍi. L'instrumental y est en *āl* ou en *sē* : *māṛ-sināl* ou *māṛsānsē* « par l'homme » ; *āl* est dravidien et *sē* est hindî. C'est ainsi que la grammaire s'altère par l'intrusion de suffixes d'emprunt. Le processus paraît évident : on emprunte des phrases toutes faites, puis des mots tout formés, puis des mots qu'on soumet aux règles de la grammaire spéciale, puis des suffixes ; et enfin la grammaire s'altère de plus en plus : la langue change de caractère et n'existe pour ainsi dire plus.

Est-ce le cas du *bráhii*, parlé dans le Bélouchistan et par environ 48.000 Hindous ? Il ne m'est pas possible d'y voir une langue dravidienne : quelques formes pronominales, deux noms de nombre, un ou deux suffixes, cinq à six racines sur cent, ne sauraient suffire à établir une parenté. Cette parenté pourrait servir à prouver que les Dravidiens sont, comme les Aryens et avant eux, venus du nord ; mais je ne vois pas l'utilité de cette démonstration. Certains savants locaux pensent au contraire qu'ils viennent du sud. Que nous importe ? Je ne verrais aucun inconvénient à les regarder comme originaires du sol qu'ils habitent.

Julien VINSON.

Manuali Hoepli. E. PORTAL. Letteratura provenzale ; *i moderni trovatori*. Milan, U. Hoepli, 1907, in-18, xvj-215, portrait de Fr. Mistral.

Je n'ai jamais eu un grand enthousiasme pour la renaissance provençale, pour le félibrisme, pour la

tradition basque, pour les pardons bretons, et pour toutes les entreprises analogues qui, sous prétexte de culture littéraire, d'originalité locale, de décentralisation, cachent un effort plus ou moins avoué de réaction cléricale et anti-républicaine. Je n'en veux d'ailleurs nullement aux vieux langages, aux anciens patois, dont je déplore la disparition et dont l'étude est si importante au point de vue de la linguistique générale ou particulière. Mais le fait est là, incontestable : ces respectables restes du passé subissent la loi commune des choses humaines : ils ont vécu, ils ont prospéré, ils sont entrés en décadence et meurent lentement d'anémie, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce ne sont pas les fêtes, les associations, les banquets, les poètes, qui pourront leur rendre la vie : l'heure est passée et le mouvement sera toujours artificiel, superficiel et factice.

Ces réflexions n'enlèvent rien d'ailleurs à l'intérêt du petit volume de M. Portal. C'est un recueil de notes biographiques recueillies avec soin et *con amore*. Mais quand on lit les titres de tous ces ouvrages peu connus, dont beaucoup sans doute ont de la valeur, mais dont beaucoup aussi sont médiocres, on songe malgré soi au vers de Boileau, et on se dit, en le modifiant un peu : « Ils se tuent à rimer en provençal, que n'écrivent-ils en français ? »

Julien VINSON.

La morte di Vaca ossia il Raesaso di Ecaciacra, tradotto... da M. KERBAKER (Nova biblioteca di cultura, t. III). Naples, T. Pironti, 1906, in-18, 88 p.

L'épisode dont il s'agit, intitulé *Vakavadhá*, forme les chants 58 à 66 du livre premier, *Âdiparva*, du Mahâbhârata. M. Kerbaker l'a traduit en 108 octaves qui correspondent chacune à un, deux ou trois des *ślôkas* de l'original. La traduction paraît d'ailleurs exacte, autant du moins que peut l'être, dans ces conditions, une traduction en vers. Le traducteur a mis, à la fin du volume, des notes intéressantes et utiles. Mais je n'aime pas beaucoup, dans le récit, ces adaptations orthographiques où *c* devient *ci*, *j* *ji*, *ks* *cs*, etc. Je sais bien qu'elles ont pour but de ne pas rebuter les lecteurs ; mais est-ce vraiment bien utile ?

J. V.

J. BERJOT. *Premières leçons d'annamite*... Paris, E. Leroux, 1907, petit in-8°, 19 p.

Ce petit ouvrage est réellement bien fait et pourra rendre service à ceux qui voudront étudier l'annamite. C'est une bonne introduction, assez claire et précise, à l'étude rigoureuse de la langue. La seule chose à craindre, c'est qu'après cet exposé si simple, l'étudiant ne se heurte aux complications voulues d'une grammaire soi-disant complète. Comme si les langues monosyllabiques avaient besoin de grammaires !

Mais quel alphabet bizarre que celui inventé par

les missionnaires pour la transcription : *i* valant a bref, *áy* eil, *d* intermédiaire entre *y* et *z*, etc.

J. V.

Manuel de la langue japonaise, par Th. GOLLIER.
I. Eléments de la Grammaire. *Bruxelles et Leipzig*,
Misch et Thron, 1907, in-8°, 239 p.

Livre utile et consciencieusement fait, quoique les mots japonais y soient tous en caractères latins. Il en ressort une fois de plus la preuve que le japonais est une langue agglutinante et qu'il a subi fortement l'influence du chinois. La complexité de certaines expressions demanderait une analyse minutieuse : de quoi et comment, par exemple, sont formés les pronoms personnels ? Du reste, en général, ce livre est fait d'une façon vraiment trop empirique et avec la préoccupation trop évidente de suivre le cadre classique ordinaire : déclinaisons avec nominatif, génitif, etc. ; conjugaisons avec les temps dérivés et composés de l'indo-européen ; etc. C'est pourquoi certaines indications paraissent naïves, comme par exemple lorsque l'auteur dit qu'il y a des fausses post-positions, des quasi-post-positions, qui sont en réalité des substantifs.

Après la grammaire, M. Gollier a mis une anthologie, recueil de textes en prose (toujours en romain) qui occupe 26 p., et qui est suivie d'un vocabulaire très complet ; ce vocabulaire paraît avoir été établi avec beaucoup de soin.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada. Québec, Université Laval, 1907 (mai-août, n^{os} 9 et 10). Gr. in-8^o, p. 321-408.

Contient, outre les sarclures, les anglicismes, les revues de livres et brochures, les tableés du tome V. Comme articles de fond, on y lira avec intérêt la suite du lexique canadien-français ; une étude de M. l'abbé Amédée Gosselin sur l'instruction primaire au Canada sous le régime français ; un article fort instructif de M. Rivard qui, répondant à M. Paul Mayer, fait voir que la proportion des Canadiens parlant français est au moins 32,04 pour cent ; un travail de M. l'abbé Camille Roy sur l'histoire de la littérature canadienne (Michel Bibaud) et quelques extraits de journaux européens.

J. V.

Revue Internationale des Études basques. Paris, P. Geuthner, mai 1907, n^o 3 (p. 217-328), gr. in-8^o.

Contient douze notes ou articles fort intéressants et consciencieux, en espagnol, en français et en basque : A. Campion, l'exactitude de la forme *euskera* (avec *s*) ; — L. Echegaray, les calligraphes basques : C. de Iciar ; — G. Hérelle, les représentations de pastorales ; — J.-B. Daranatz, monnaies romaines découvertes au pays basque (avec fig., dont une réduction de l'inscription de Hasparren) ; — J. Vinson et Jean de Jaurgain, le Nouveau-Testament de Liçarrague ; — A. Campion, les noms de l'antique Vasconie ; — J. de Jaurgain, Corisandre d'Andoains ; — J.-B.

Darricarrère, proverbes et dictons ; — G. Lacombe, W. Webster ; — X..., la laitière basque ; — Bibliographie.

J. V.

Revue du Monde Musulman, t. II, n^{os} v, vi et vii, gr. in-8^o. p. 1-448 : Paris, E. Leroux, mars à mai 1907.

Outre les notices bibliographiques et les *Notes et Nouvelles*, les revues de la *presse musulmane*, les analyses de *livres et revues*, ces trois numéros contiennent de très remarquables travaux : Ghilan, Le club national de Tauris ; — L. Bouvat, L'Islam dans l'Afrique nègre ; — N. Slousch, Les Juifs en Tripolitaine ; — A. Le Chatelier, L'Emir d'Afghanistan aux Indes ; — A. Cabaton, Les Chams musulmans dans l'Indo-Chine française ; — E. Fevret, Le groupement des centres habités en Perse ; — J. Vinson, Les Musulmans du Sud de l'Inde (reproduit ci-dessus, p. 137-144) ; Abboz, En Perse ; Imzâ Marfouz, L'Islam en Bosnie et Herzégovine ; — A. Le Chatelier, La Révolution persane ; — A.-L.-M. Nicolas, Le Sermon de de A. Seyyéd Djemal-al-din ; — Cl. Huart, Le droit de la guerre ; — E. Michaux-Bellaire, L'Islam chez les Berbères marocains.

J. V.

VARIA

I. — Le Nouveau-Testament basque de 1571.

Nous empruntons à la *Revue internationale des Études basques* (t. I, p. 288) la très intéressante note ci-après, de M. Jean de Jurgain :

Le *Fonds d'Oihenart*, de mon ami Paul Labrousse, contient un cahier intitulé *Rolle des offices et mandements de finances expédié par commandement de Monseigneur de Gramont* (27 avril 1564-28 novembre 1565) dans lequel je relève ces trois articles :

« 10 juillet 1565. A Lissarrague, traducteur du Nouveau Testament en langue basque, ses gages comme à un ministre non marié, à compter du 1^{er} janvier dernier, par l'avis du Conseil.

» A Tartas (ministre à Saint-Palais en 1578), La Rive (aussi ministre à Saint-Palais), Landetchevery, Tardets (ministre à Ostabat, mort en septembre 1578), correcteurs et revisiteurs (*sic*) de ladite traduction, la somme de 6 s. t. par jour jusque au premier synode, à compter du jour qu'ils ont commencé.

» Dernier septembre 1565. Aux mêmes, pareille somme de 6 s. par jour, durant qu'ils vaqueront à ladite traduction. »

Il en ressort que Liçarrague commença sa traduction vers le mois de janvier 1565 et qu'il eut pour collaborateurs quatre ministres basques, dont deux au moins, — Tartas et Tardets, — étaient souletins.

II. — Prononciation modifiée.

La Comédie-Française est un temple de la tradition. On y a le culte du genre classique. Tous les artistes de la Comédie-Française prononçaient le mot Achéron, non pas Akéron, mais en ayant bien soin de marquer les deux lettres *ch*. Ils faisaient remarquer

avec raison qu'ils avaient pour eux l'opinion de Racine. Lorsque celui-ci écrivait :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

c'était surtout au point de vue de l'harmonie imitative. *Ch* se trouve, en effet, dans Achéron et dans lâche. Mais voici que depuis quelque temps les artistes de la Comédie-Française prononcent Akéron.

D'aucuns, esprits malicieux, feignent de croire que l'ordre vient du sous-secrétaire d'État à la Guerre.

III. — Indiens et Européens.

Dernièrement le ministre anglais s'est décidé, sur la demande de lord Ripon, à appuyer un bill tendant à soumettre les Anglais et autres Européens résidant aux Indes à la juridiction des juges indigènes. Il en est résulté une extrême effervescence parmi la colonie européenne qui n'a aucune confiance dans la justice hindoue et qui prétend qu'elle ne peut en attendre que de la malveillance et de l'hostilité.

En présence de cette explosion de mécontentement, il est à présumer que le gouvernement ajournera indéfiniment la mesure dont il s'agit. Mais il en résultera un des ferments d'antipathie entre les Européens et les indigènes. Voici déjà comment, malgré la législation si rigoureuse qui pèse sur la presse, s'exprime une feuille hindoue, le *Progrès*, en s'adressant aux conquérants des Indes :

« Vous nous avez familiarisés avec les idées anglaises ; après avoir aboli nos institutions séculaires, vous nous avez initiés aux sciences, à l'administration européennes ; vous nous avez construit des chemins de fer. Toutes ces innovations, nous les avons acceptées, mais pour les exploiter en vue d'un but dont vous ne vous doutez pas, même en rêve.

» Nous savons ce que nous voulons, et nous ne nous reposons plus avant d'avoir constitué une Inde libre, avant d'avoir gouverné, unifié les populations de notre continent, et secoué le joug des étrangers qui nous pressurent. »

IV. — L'âge et le génie.

Voici une curieuse statistique publiée par *The Musical Times* sur les dates où les plus grands compositeurs ont composé leurs œuvres les plus remarquables. Il ne s'agit que de maîtres morts. Sont placés à côté l'un de l'autre le nom du compositeur, l'œuvre principale, l'âge du compositeur quand il composa cette œuvre, et l'âge de sa mort :

Bach, messe en *si* mineur, quarante-huit ans, mort à soixante-cinq ans.

Hændel, le *Messie*, cinquante-six ans, mort à soixante-quatorze ans.

Haydn, la *Création*, soixante-cinq ans, mort à soixante-dix-sept ans.

Mozart, *Don Juan*, trente et un ans, mort à trente-cinq ans.

Beethoven, symphonie en *ut* mineur, trente-cinq à trente-huit ans, mort à cinquante-six ans.

Weber, le *Freischütz*, trente à trente-trois ans, mort à trente-neuf ans.

Schubert, symphonie en *ut* majeur, trente et un ans, mort à trente et un ans.

Mendelssohn, *Elie*, trente-sept ans, mort à trente-huit ans.

Schumaun, concerto de piano, trente et un à trente-cinq ans, mort à quarante-six ans.

Wagner, les *Maitres chanteurs*, quarante-cinq à cinquante-quatre ans, mort à soixante-neuf ans.

Brahms, *Requiem*, trente-deux à trente-cinq ans, mort à soixante-trois ans.

Il conviendrait d'ajouter à cette liste notre grand compositeur Rameau, qui composa son premier opéra *Hippolyte et Aricie*, à l'âge de cinquante et un ans. Il mourut à soixante-dix-neuf ans.

(*Le Temps.*)

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

L'IBÈRE ET LE BASQUE

RÉPONSE A H. SCHUCHARDT

Le travail de M. E. Philipon sur « la déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie », qui occupe les pages 237 à 269 des « Mélanges d'Arbois de Jubainville » publiés en 1906, m'a amené à m'occuper de la question ibérienne en janvier dernier dans cette *Revue* (p. 1 à 23). En même temps, M. H. Schuchardt était conduit à préparer un mémoire qu'il a communiqué à l'Académie des Sciences de Vienne (séance du 6 mars 1907) et qui forme une brochure de 90 p. in-8° (Vienne, A. Hölder, 1907). Les p. 79 à 80 forment un *post-scriptum* consacré à mon article de janvier dernier. La conclusion de Schuchardt est que, s'il n'adopte pas les propositions de M. Giacomino, il n'est pas exact de dire que M. Giacomino soit seul à soutenir la parenté du basque et de l'ibère : cette parenté, dit-il, est à considérer comme démontrée, tant que les bases de la démonstration n'auront pas été réfutées une à une et dans leur ensemble. La réserve est prudente, car les arguments de Schuchardt ne me paraissent point convaincants et je persiste à affirmer que, jusqu'à présent, la parenté du basque moderne et de l'ibère antique n'est aucunement établie.

Certes, il ne s'agit plus, comme au temps de G. de Humboldt, de voir dans le basque le descendant direct, le représentant exact de l'ibère ; la parenté dont on nous parle est semblable à celle de l'anglais et du gotique ou, pour plus d'analogie encore, du tamoul littéraire et d'un idiome dravidien inculte, l'uraon ou le gôndi, par exemple. Ces parentés-là ne sont point évidentes et n'apparaissent pas au premier examen. Ainsi ce passage d'Ulphilas : *Jah qath im Jesus : hiriats afar mir jah gatauja iggis vairthan nutaus manne* (Marc, I, 17) paraît fort différent de l'anglais : *and Jesus said unto them : come ye after me and I will make you to become fishers of men*. Cependant *im* fait penser à *him*, *afar mir* n'est pas trop éloigné de *after me*, *manne* et *men* se ressemblent fort, et, si nous connaissons un peu le germanisme, nous retrouverons *do* dans *gatauja*. D'autre part le gôndi *undî* (ou *bôr*) *manêkur ranđ* (ou *irur*) *mark* (ou *pêkor*) *mattôr* (ou *mattork*, ou *mandork*), comparé au tamoul *oru mânidanukku irađu pilleigal* (ou *makkal*) *irundârgal* « à un homme deux enfants (ou fils) étaient », permet un peu plus facilement de penser à une communauté d'origine, quoique cette parenté ne s'impose pas au premier abord. Je ne vois rien de pareil dans les documents ibères ; ni mots, ni racines, ni formes grammaticales, ni, — qu'on me pardonne le mot, — *facies* général rappelant le basque. On a trouvé sans doute des analogies comme les désinences en *an* ou *ik*, comme les mots *asturko* ou *idubeda*, mais elles sont rares, forcées et peu probantes.

Quelle langue ou quelles langues parlait-on en

Espagne il y a vingt siècles ? Les côtes du S.-O. avaient été occupées par les Carthaginois, d'autres marins y étaient venus ; les Celtes avaient envahi la péninsule et s'étaient mélangés aux habitants indigènes, aux Ibères, et Rome avait étendu partout sa domination.

Le pays est demeuré latin, malgré l'invasion des Barbares, le règne des Goths, la longue occupation des Arabes. Il est donc probable que le langage primitif de l'Ibérie avait subi, dans une assez grande mesure, l'influence du latin. D'autre part, si les races peuvent se mêler, les langues ne se mêlent point. Les Celtibères parlaient donc un idiome celte avec des mots et des tournures ibères, ou ibère avec des tournures celtiques. J'ai fait voir précédemment que les monuments écrits, ceux du S.-O. en caractères romains, ceux du S. en caractères ibéro-phéniciens tracés de droite à gauche, ceux de l'E. en caractères ibéro-phéniciens de gauche à droite, indiquaient trois systèmes ou trois langues différentes. Il est remarquable que dans aucune inscription n'apparaissent des mots d'emprunt, latins, celtes, puniques ; il est remarquable aussi que l'on ne trouve pas de formules communes, de tournures analogues, de phrases répétées. Cela pourrait faire supposer que le déchiffrement n'a pas dit son dernier mot et qu'il y avait peut-être là une écriture mystérieuse, ancienne, un langage de convention. Je ne le crois pas pourtant.

J'ai, en janvier dernier, examiné ces documents et proposé quelques faits grammaticaux. Le travail de Schuchardt ne démontre point que je me sois

trompé. Il fait des hypothèses différentes, voilà tout.

Pour pouvoir comparer utilement le basque et l'ibère, il faut d'abord être sûr de la forme des mots ibères et, en second lieu, reconstituer autant que possible l'état ancien de la langue basque.

En ce qui concerne l'ibère, les lectures de Hübner sont généralement bonnes, sauf bien entendu les voyelles à intercaler, et sous réserve des erreurs et des méprises du graveur. M. Schuchardt modifie quelques-unes des valeurs ou des transcriptions de Hübner, et je remarque notamment le nom de ville *ilurir*, qui correspond au latin *iliberi*, et qu'il faut lire, paraît-il, plutôt *ildurir*. Je n'y contredis point et j'accorderais même que la forme complète peut être *ilidurir*; je n'explique pas, du reste, comment *ildurir* ou *ilidurir* a donné la graphie latine *iliberi*. On a, dans les listes de noms topographiques de l'Ibérie, d'autres *iliberi*, *illiberi*, *illiberri*, etc., et dans tous on y a vu les noms modernes *ulibbarri*, *ullibbarri*, *iriberri*, *hiriberri* « ville neuve » du basque moderne. Schuchardt m'oppose triomphalement ce passage de Webster (*Bull. Hisp.*, l. 17) : « *Vil-leneuve* ou *Newtown* ne sont pas français ou anglais, si *Iriberri*, *Iliberri*, *Ulibbarri*, *Iria flavia* ne sont pas basques », mais l'argument de Webster est un argument de sentiment; il raisonne en historien, en littérateur, en philosophe et pas du tout en linguiste. Schuchardt serre de plus près la question; il s'étonne de l'objection fondée sur l'autériorité probable du *r* : *r*, dit-il, peut très bien provenir d'un *l* primitif, car

l intervocal latin est souvent devenu *r* en basque : *caelum* = *zeru*, par ex. Mais, je remarque que tous les exemples sont en *e* ou *u* et pas en *i* ; or, *i* a certainement plus d'affinités avec *l* qu'avec *r* ; d'ailleurs, en phonétique générale, *r* a précédé *l*. Quant au *h* initial du moderne *hiri*, Schuchardt ne serait pas éloigné d'y voir une particularité dialectale, un renforcement latin postérieur, quelque chose comme ce qui s'est produit dans *hირისკუ* « risque », *hირა* « ira », *გარათჰოინ* « raton », *გუიპუზკოა*, dont la forme ancienne paraît avoir été *Ipuzkoa* (cf. esp. *guada*, pour l'arabe *wadī*¹). Mais je ferai remarquer que la tendance phonétique générale du basque (je dirai même de toutes les langues parlées en Espagne ; témoin l'espagnol où le *h* initial n'est plus qu'un signe étymologique correspondant à une soufflante latine que le béarnais aspire fortement : cf. *filius*, *hil*, *hijo* ; *femina*, *hemne*, *hembra*, etc.) est la suppression des aspirations. L'exemple le plus caractéristique et le plus certain est le pronom de seconde personne singulière : *hi* est certainement antérieur à *i*. Il y a plus ; je crois avoir démontré que, dans ce mot comme dans d'autres (*hume* « petit » notamment), *h* a remplacé un *k* ancien : *ki*, *kume*, etc.². Une fa-

1. On peut ajouter les variantes *აზტიგარ* et *გაზტიგარ* « tilleul », et rappeler que l'esp. *ataud* (de l'arabe *tābūt* *تابوت*, *attābūt* avec l'article) a fait *atabute* et *katabute*.

2. J'ai trouvé *sugakume* « serpenteau ». *Emakume* « femme » doit être définitivement expliqué « femelle enfant » ; *eme*, *ema* « femelle » n'est pas douteux : cf. par ex. *otsena* « louve » (Oih., *proc.* 390). De *ema* dérive *emazte*, *emazteki* comme *iguzki* (*iduzki*,

mille de mots intéressante à ce point de vue est celle de *kide* « compagnon » : *adiskide* « compagnon d'âge, ami », *haurhide* ou *aurhide* « parent, compagnon de bouche, commensal? »¹, *ohaide* « compagne de lit, concubine » ; *kide* et ses dérivés, *kidego*, *kidetasun*, sont d'un usage courant.

Cette question du *h* initial est fort importante et elle se pose notamment à propos de la forme primitive de certains pronoms et de certains adverbes basques. J'en reparlerai plus loin.

Relativement à l'état ancien de la langue basque, voici où j'en suis arrivé. La phonétique basque n'admet pas de *r* initial, adoucit les explosives dures initiales des mots d'emprunt, durcit les douces après les sifflantes, adoucit les dures après les nasales, n'aime pas les gémissements de consonnes, ne tolère que les groupes formés de consonnes d'ordres différents, etc. Elle aime les contractions et les syncope et nous en avons vu se produire, pour ainsi dire, sous nos yeux depuis deux ou trois siècles : les noms de lieux *Çubiburu* et *Berazkoitz* (Briscons) sont devenus *Çiburu* et *Beskoitze*.

Faut-il rappeler les complexités et les irrégularités de la déclinaison : la définie sans pluriel, le double nominatif passif et actif (on a pu voir dans

iruski, *iluski*) vient de *egun*, dont le sens primitif pouvait être « soleil » et auquel se rattache le nom du dimanche.

1. D'où vient *ahaide*? n'est-il pas apparenté à *ahizpa* «sœur de femme»? Et n'y a-t-il aucune relation entre ces mots et *aita* « père », *anai* et *anaya* « frère » (en biscayen « frère d'homme » ; « frère de femme » s'y dit *neba*, où se retrouve la finale de *arriba* « sœur d'homme »).

ce dernier un instrumental), la suppression de l'article au défini singulier avec certains suffixes et son remplacement par *eta* au pluriel, les intercalations de lettres inexplicées, les contractions inattendues, etc. ? L'article était primitivement triple, car ce n'était que les trois démonstratifs : celui-là, celui-ci, cet autre. Le pronom personnel de seconde personne pluriel est devenu un succédané honorifique, respectueux, majestatique de « tu, toi » et s'est fait un pluriel pléonastique. La distinction des genres n'existe pas et ne s'observe que dans les conjugaisons aux formes où la seconde personne singulière est sujet ou bien dans ce qu'on a appelé les variantes allocutives de chaque expression (datif éthique). Il n'y a pas de duel, pas d'adjectifs pronominaux suffixés. La composition est très abondante et les éléments juxtaposés sont d'ordinaire fortement altérés. Le vocabulaire, à la fois pauvre et varié, manque de mots généraux¹, et comprend surtout des mots de signification matérielle et concrète.

L'indéfini jouait jadis dans la grammaire basque un rôle plus important qu'aujourd'hui. Les noms propres, qui sont des noms de maisons, — *Jauregui*,

1. Ainsi, il n'y a pas de mots pour « sœur », mais on distingue la sœur d'un homme, *arriba*, de celle d'une femme, *ahizpu*. Il est nécessaire de ne pas oublier cette distinction pour bien comprendre le proverbe cité par Oihenart : *arriba biz etchea bethe* « de deux sœurs, la maison (est) pleine ». On a vu plus haut que le biscayen distingue aussi le frère d'un homme, *anaï*, du frère d'une femme, *neba*.

Etchbarne, Hirigaray, — n'ont point d'article ; et « le roi » se dit *Errege*, également sans article.

Quant au verbe, je ne pense pas qu'on puisse soutenir aujourd'hui la primitivité de la conjugaison périphrastique ; elle est évidemment de formation secondaire, postérieure, relativement moderne. Le verbe basque, qui incorpore les pronoms sujets et régimes, se réduit d'ailleurs à deux temps simples¹, un présent et un passé (qui a pris généralement aujourd'hui le sens de l'imparfait) ; ces deux temps diffèrent l'un de l'autre, pour les radicaux intransitifs, par une nasalisation au passé ; pour les radicaux transitifs, par une interversion de position de l'élément sujet : *niz* « je suis », *gizaz* « nous

1. Il ne faut pas oublier que le basque dérive des temps, modes et voix secondaires, à l'aide de divers préfixes et suffixes : *derahatza* « il le fait oublier », *banintz* « si j'étais », *ailu* « puisse-t-il l'avoir ! », *baikare* « parce que nous sommes », *albaitindoa* « puisses-tu-aller ! », *duket* « je l'aurai, je l'aurais, je puis l'avoir », *nizate* « je serais », etc. On pourrait faire, des formes en *era*, *ara*, préfixés, une voix secondaire, la voix causative, et à ce propos, je crois qu'on pourrait expliquer par le causatif les formes en *r* de l'auxiliaire dans la conjugaison périphrastique : là où on prononce aujourd'hui *dio*, *diyo* « il l'a à lui », *daut* « il l'a à moi », on écrit ou on écrivait *derio* (et *derie* pl.), *deriztadaçu* « vous l'avez à moi », *cenericun* « vous l'aviez à nous », *darot*, *daraut*, *deraut*, *derat*, etc. *Eman daraut* serait proprement « il le fait avoir à moi donné » et *emaiten derio* « il le fait avoir à lui en-donner », *emanen deracute* « il le font avoir à nous pour-donner » (*dandum*). Je me suis même demandé si, dans l'auxiliaire transitif *eza*, il n'y aurait pas un causatif (avec mutation de *r* en *z*) ; cf. *ezarri* « mettre », de *yarri* « se placer » ; dans l'auxiliaire intransitif *edi*, le *di* serait un suffixe conditionnel, dubitatif (cf. le radical *aidi* : *daidit* « je peux, je pourrais le faire » ; *balaidi* « elle pourrait le faire », Oih., *prov.* 20).

sommes », *noha* « je vais », *gohazi* « nous allons » ; *niniz* « je fus, j'étais », *ginizaz* « nous fûmes, nous étions » ; *ninoha* « j'allai, j'allais », *ginohaz* « nous allions » ; *dut* « je l'ai », *dugu* « nous l'avons », *dakit* « je le sais », *dakigu* « nous le savons » ; *nu* « je l'avais », *ginu* « nous l'avions », *naki* « je le savais, je le sus », *ginaki* « nous le savions ».

Il faut remarquer cependant que, lorsque le régime direct est de première ou de seconde personne, l'imparfait offre la même construction que le présent et se caractérise par une nasalisation : *zitut* « j'ai vous », *zindud* « j'avais vous », *nuzu* « vous m'avez », *ninduzu* « vous m'aviez » ; pourquoi cette anomalie ? Je crois en avoir trouvé l'explication : dans le présent transitif, le pronom sujet est suffixé et le pronom régime préfixé ; dans l'imparfait intransitif et dans le transitif à régime de troisième personne, le pronom sujet est préfixé ; dans le transitif à régime de troisième personne, rien ne représente ce régime, de même que rien ne représente le sujet de troisième personne dans le présent transitif ordinaire ; mais cette absence de l'élément sujet de troisième personne ne nous surprend pas ; le verbe sémitique nous y a habitués. Ce qui est extraordinaire, c'est l'absence du régime. Aussi, me suis-je demandé si cette absence, si cette identité de formation entre les temps intransitifs et l'imparfait transitif, n'impliquerait pas une identité de signification, c'est-à-dire si l'imparfait transitif n'était pas proprement un intransitif. Dans cette hypothèse, le verbe basque primitif, comme le verbe sémitique, comme le verbe ougro-finnois,

comme le verbe algonquin, comme le verbe dravien, comme tant d'autres, aurait eu deux voix : l'une intransitive, indéterminée, indéfinie, neutre, moyenne ; l'autre transitive, déterminée, définie, active, caractérisées par l'interversion de position de l'élément sujet, et deux temps dont l'imparfait était caractérisé par une nasalisation¹. Aux magyares *látok* « je vois » et *látom* « je le vois » correspondaient en basque *nákus* et *dakust* ; à l'imparfait, on aurait eu **ninakus* (cf. le plur. *ginaki*²) et **dinakust*. Puis l'imparfait déterminé aurait disparu, ainsi que le présent indéterminé qui se serait parfois confondu avec l'imparfait indéterminé et qui n'aurait subsisté que

1. Nu « j'ai », *ginuz* ou *ginute* « nous eumes », *zítut* « j'ai vous », *zindut* « j'avais vous », *dat* « je l'ai », etc.

2. On ne me demandera pas, je l'espère, de justifier ici les restitutions que je propose. Entre autres choses probables, j'ai cru remarquer que les formes plurielles, outre l'élément pronominal, ont un signe de pluralité, *z* ou *t*. Ainsi, « j'avais vous ». *zindudan* en guipuzcoan moderne, fait *zindudazau* en biscayen et *zinduzadu* en haut-navarrais méridional ; « nous serions » *gintezke* en labourdín donne *gintzaizkitzuke* « nous serions à vous », où *gintzaiz* a manifestement le sens de « nous étions ».

Je ne puis m'empêcher de constater, à ce propos, combien sont mal commodes et peu méthodiques les travaux du prince L.-L. Bonaparte sur le verbe basque. Outre son entêtement à faire de *zu* le pronom singulier de la seconde personne, il présente les formes dans un ordre fantaisiste, accumule à peu près au hasard les paradigmes et se perd dans les détails. Il semble plutôt préoccupé de la signification actuelle des formes que de leur dérivation ; n'y aurait-il pas en avantage par exemple à rapprocher, en souletin, *nündüzün* « vous aviez moi » de *nündükezün* « vous m'auriez », *banündüzün* « si vous m'aviez », et *ainündüzün* « puisiez-vous m'avoir » ?

dans les formes à régime direct de première ou de seconde personne. Les deux temps indéterminés auraient été naturellement conservés pour les verbes essentiellement intransitifs. M. Stempf avait proposé naguère de voir dans le présent actif, dans le présent déterminé, une forme passive, *dut* par exemple devant être traduit « il est à moi » et non « je l'ai » ; l'explication était ingénieuse, mais je crois la mienne bien meilleure. Aussi proposerais-je volontiers de rapporter à l'imparfait indéterminé les formes *dauntza*, *zauntza*, *gauntza* « ils gisent, vous gisez, nous gisons », dont se préoccupe Schuchardt (cf. *Revue internationale des études basques*, t. I, n° 2, p. 154) et où il voit des formations produites sous l'influence de *egon*. La position singulière du *n* ne saurait nous étonner quand nous rencontrons des formes comme *eztazqui* « il ne les sait pas ». Il est vrai que le *au* pour *a* est surprenant ; mais il n'y a peut-être là qu'un renforcement vocalique. Le verbe *erauntzi* qui a le sens de « sonner » ne me paraît être qu'une variante de *erasi* « bavarder », avec le même renforcement et le même *n* ; on pourrait aussi y voir un dérivé du causatif *erantzun* « faire entendre », dont le radical est *enzu*, car les *n*, *i*, *o*, *ki*, etc., sont des terminaisons de participes passés. Il y a tant de choses surprenantes dans la grammaire basque, par exemple les doublets *gaude* et *gaudez* où le second a deux fois un signe de pluralité ; on ne peut que constater ces faits dont l'explication est évidemment dans la préoccupation constante de faire sentir que le mot est pluriel. Quant à l'imparfait déterminé,

il doit certainement en rester des traces dans les vieux auteurs¹.

La construction est d'ordinaire : sujet, — complément ou attribut, — verbe. Le déterminant se place après le déterminé; le génitif cependant se met avant le cas nominatif. Le pronom relatif qui manque est remplacé par une phrase commençant par *bai* « parce que », qui forme alors comme une sorte de parenthèse. N'oublions pas les constructions participiales : *nik ikhusia* « ce que j'ai vu », *ni ikhusia* « ce qui m'a vu ». Nous avons vu que la dérivation s'opère par suffixes le plus souvent, mais quelquefois aussi par préfixes.

Un point assez obscur de l'histoire du basque, c'est la forme primitive des pronoms. Il n'y a pas de difficulté pour *ni* « moi », *ki* « toi », *gu* « nous », *zu* « vous² »; cependant, quand le pronom de première

1. Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que certains verbes intransitifs suivent en basque la conjugaison transitive; on dit *iluzkiak argitzen du* « le soleil brille »; *odolak su gabe diraki* « le sang bout sans feu » (Oih., *procr.* 342; *procr.* 1596, n° 146). Ce cas n'est pas du tout le même que celui des verbes qui n'ont pas de correspondants exacts; ainsi « suivre » se traduit par *arrai* qui est intransitif, *arreit niri* « suis-moi » (Liçarrague). Il y a d'ailleurs des exemples de radicaux qui ont les deux conjugaisons, transitive et intransitive : dans les proverbes de 1596, on trouve *ezaun adi* « connais-toi, γινώθι σεαυτόν ». Dans le proverbe 139 d'Oihenart, *nik demadan* est pris dans le sens intransitif ou moyen « afin que je m'adonne »; dans le *Bréciaire des dévots* de Dargaignaratz, j'ai relevé *demaquetla* avec le sens « qu'elle se mettra ». N'ai-je pas entendu souvent dans le pays *emau zite* dans le sens de « asseyez-vous, mettez-vous là, *nehmen Sie platz* »?

2. Le prince L.-I. Bonaparte, qui a eu la maladresse de

personne singulière est suffixé, il devient *t*. Quel rapport y a-t-il entre *t* et *n*? Sont-ce des mots différents? Peut-on supposer que le *n* final, resté seul après la chute de *i*, se soit assourdi en un *r* facilement varié en *d*, lequel à son tour se serait durci en *t*? Le dialecte de Roncal, actuellement, dit *dud*, avec, au lieu de *t*, un *d* imparfait, intermédiaire entre *d* et *r*, suivant le prince Bonaparte : dans sa *Notitia*, Oihenart écrit *dud* pour *dut*. D'autre part, « soi » paraît être un radical commençant par *b* et ce *b* se retrouve préfixé aux soi-disant impératifs de 3^e personne : *biz* « qu'il soit », *berrait* « qu'il me suive », *bemo* « qu'il la lui donne ». Enfin, le pronom de 3^e personne, qui est *o* quand il est complément indirect, offre, préfixé, les variantes *d*, *r*, *l*; quel est le prototype et à quoi se rattache-t-il? au *b* réfléchi?

L'*o* dont il vient d'être parlé représente évidemment l'un des trois démonstratifs qui sont en *a* ou *ar* « celui-là », *u*, ou *ur* (*un*) « celui-ci », *or* « cet-autre », et servent tous les trois d'articles déterminatifs suffixés¹. Isolés, ils sont en *h* initial : *hura*, *hau*, *hori*; le roncalais et le zalazarais ont *kau*, *kaur*, *kori*; le

s'obstiner à voir dans *zu* la seconde pers. sing. « toi », ce qui a gâté tous ses paradigmes, croyait m'embarrasser en m'opposant le *irek* « vous » de certaines vallées espagnoles. Mais cela prouve au contraire la primitivité de *zu* « vous »; quand il est devenu d'emploi général au singulier, on a éprouvé le besoin de faire un « vous » pluriel : les uns l'ont dérivé de *hi*, la plupart des autres de *zu*.

1. Un pronom, dont la formation est assez obscure, se rencontre dans les auteurs labourdins du dix-septième siècle, *hainu* ou *hainā* « celui-là, lui ».

haut-navarrais méridional, *gau, gori*. Les mêmes dialectes disent *kola, gola; kala, gala; kan, gan; kemen, gemen*; pour *hola* « ainsi », *hala* « ainsi », *hân* « là », *hemén* « ici ». Je ne prétends pas, comme le prince Bonaparte, que l'existence de ces formes en *k* ou *g* soit décisive en faveur du *k* initial : elles peuvent être au contraire purement accidentelles, locales et récentes : c'est ainsi que l'absence du *n* final des imparfaits en haut-navarrais méridional ne prouve rien, car ce dialecte a connu le *n* final. Mais ici, il paraît y avoir une tendance phonétique générale, *k* primitif passant à *h*, puis suppression de l'aspiration : *ki, hi, i*; — *kori, gori, hori, ori*.

Schuchardt m'objecte que l'ibère avait l'aspiration initiale et même qu'il écrivait sans *h* des mots où l'aspiration paraît s'être produite postérieurement. On m'objectera aussi l'aversion du basque pour les explosives dures initiales (*gorputz* = corpus, *gela* = cella, *garthak* = les quatre (temps), etc.). Cependant, je répondrai qu'il y a peut-être là un fait d'évolution et je rappellerai qu'un allemand parlant français durcira ou adoucira une explosive là où, dans sa propre langue, il prononcerait une douce ou une dure.

C'est à propos de la formule *arethg, aredc, are-de, aredk*, qui paraît correspondre au latin *hîc est situs* (ou *sita*), que la question s'est posée. Y a-t-il là deux mots ou n'y en a-t-il qu'un ? Les bascomanes — cette expression paraît avoir choqué Schuchardt, mais je n'en trouve pas de meilleure — tiennent pour la première opinion ; pour eux *are* est « ici »

et Schuchardt dit à ce propos : « ich halte die Bed. *are* « hier », für sicher, will es aber vorderhand mit keinem bask. Wort identifizieren ». Quant à *de*, *dk*, *thg*, on y verrait le basque *dago* « il demeure » et Schuchardt lirait volontiers sur le vase de Sicile : « ici est (le vin) ». Il me dit que *datza* et *dago* sont aussi bien employés l'un que l'autre sur les tombeaux actuels ; mais je lui ferai observer que *dago* « il demeure » est abusivement employé pour *da* « il est », par analogie avec l'espagnol où *estar* remplace souvent *ser*. Un Guipúzcoan ne demandera-t-il pas *nola dago berori*, voulant dire « como esta vm. », là où un Labourdin dira simplement : *nola zare* « comment êtes-vous ? » Si l'on tient pour le basque, il vaudrait mieux lire *aren duk* « tu l'as en ce lieu », en faisant de *aren* le locatif de *ar* « cela » ; mais l'absence du *k* ou *h* initial ? mais la variante *thg* ?

Avant de parler de la déclinaison ibérienne que nous présente Schuchardt, est-il utile que je réponde à toutes les observations qu'il m'adresse ? Je ne le crois pas ; je voudrais seulement noter qu'il n'accepte pas mon étymologie de *oiharzun* « écho », *oihu-harri-zun*, c.-à-d. « endroit où il y a des pierres sonnantes ». Schuchardt préfère voir dans *oihar* une variante de *oihan* « forêt, bois » : cf. le nom *oyarbide* « chemin de (la) forêt ». C'est possible, mais je crois mon explication meilleure et plus conforme au fait matériel. *Oihar* d'ailleurs ne se rattache-t-il pas à *oihu* ?

Voici maintenant le tableau de la déclinaison ibère, suivant mon savant contradicteur :

	SING.		PLUR.
Nom.	»	* -ce	
Gén.	-n (-m)	-cen	
Dat.	-i (-e)	-cei (-ceai)	
Erit.	-š (-s)	-ciš ?	
Act.	-c (-k)	?	

Quelle est la déclinaison basque ? On peut en faire le tableau suivant :

SINGULIER INDÉFINI		DÉFINI
<i>ogi</i>		<i>ogi-a</i>
-r-en		-a-r-en
-r-i'		-a-r-i
-r-ik		- »
-z		-a-z
-n ou -ta-n		-a-n
-ta-ko		-ko
-ta-r-ik		-tik
-ta-r-at ou (a)		-ral (-ra, -ala, -alat, -ara)
-gabe		-a-gabe
-tzat		-a-r-en-tzat
-ki, kin		-a-re-ki-n, a-gaz
-k		-ak
PLURIEL DÉFINI		
<i>ogi-a-k</i>		nom.
-(a-k)-en		de (gén.)

1. La forme primitive du suffixe du datif est peut-être *ki*. Dans les formes verbales, *ki* indique le datif : cf. *natorchio* « j'arrive à lui », *doakit* « il vient à moi », *gagoskitzu* « nous demeurons à vous », mais ce *ki* précède le pronom régime indirect.

- <i>(a-k)-i</i> , <i>·ei</i>	à (dat.)
- <i>ez</i>	par
- <i>eta-n</i>	dans
- <i>eta-ko</i>	de (pos.)
- <i>eta-rik</i> ou <i>-tik</i>	de (abl.)
- <i>eta-ra</i> (<i>-rat</i> , etc.)	à (mouv.), vers
- <i>a-kabe</i>	sans
- <i>en-tzat</i>	pour
- <i>e-kin</i> , <i>a-kaz</i> , <i>e-ki-en</i>	avec
- <i>ek</i>	nom. actif

Il y a aussi les suffixes *-ontz* « vers », *-no* « jusqu'à », etc. ; les suffixes locaux et personnels *gan*, *ganik*, *ganat*, *baithan*, *baitharik*, *baithara*, etc. et les combinaisons comme dans *esku-ra-tze-ko-an* « main-vers-être-de-dans, quand il était près de venir à la main », *mañada-re-ki-en* « avec les enfants », *egun-da-ño-ti-ka-ko* « de depuis presque vers le jour, depuis le temps passé jusqu'à ce jour » ; *gizonendako* « pour les hommes », *enekilako* « de pour être avec moi », *zezutikan* « du haut du ciel », etc.

Il y aurait, avec de grandes différences, certaines analogies. Mais le tableau de Schuchardt est-il exact ? Pour l'établir, Schuchardt a dépouillé des inscriptions et surtout des légendes monétaires, et dressé des listes plus ou moins longues, mais où est la garantie de la classification ? Pourquoi *n* ou *m* est-il plutôt génitif qu'autre chose ? pourquoi *ceai* serait-il datif pluriel ? J'ai peur que Schuchardt, songeant au basque, n'ait obéi à une sorte d'auto-suggestion. On peut lui adresser du reste la même objection qu'à

Philipon : comment reconnaître tel ou tel cas dans un texte qu'on ne comprend pas ? Sans doute, les médailles peuvent offrir des nominatifs, des datifs, des génitifs pluriels, mais qui les reconnaîtra ? Par exemple, *ken* qui est le génitif pluriel basque, est-il vraiment le correspondant des *en, em, qm, om, gin*, etc., ibères ? Je prends entre autres *neroncen* (peut-être plutôt *nerhoncen*¹), où le nominatif est certainement *neron* ou *nerhon* ; si c'est un génitif, on ne devrait traduire que de trois façons : « de Narbonne », « des Narbonnes », « des habitants de Narbonne » : mais la première traduction n'est pas possible à cause du *c* pluriel ; la seconde, non plus, car Narbonne n'a jamais été un pluriel ; la troisième, pas davantage puisqu'aucun élément ne représente « ceux, habitants, citoyens, etc. ». Mais alors ? D'autre part n'est-il pas aventureux et hardi d'assimiler *cen, gin* et *com* ? Décidément, en tout ceci, on raisonne vraiment trop par à peu près.

Je trouve d'ailleurs un autre exemple de raisonnement défectueux aux p. 62-64 du mémoire de Schuchardt : il a remarqué que, dans les composés, son *ili* « ville » devient quelquefois *ilit*, ce qui lui rappelle les féminins hébreux, et il en rapproche les mots basques *betarte* « vue, visage », *betazal* « pau-

1. De ce que le signe lu *h* est un *o* certain dans une variante d'une légende, s'ensuit-il que le premier signe soit toujours *o* ? Ne peut-on supposer tantôt une erreur du lapicide, tantôt une omission de la voyelle ou de l'aspiration ? Les véritables formes ne peuvent-elles être *nerhon, saronaho...*, *hotkšcen* ou même *ohltšcen* ?

pière », *otondo* « morceau de pain », *sutopil* « pain enit sous la cendre », *bepuru* « sourcil », *supazter* « côté du feu », pour *begitarte*, *begitazal*, *ogitondo*, *sukopil*, *begitburu*, *sutbazter*, etc., de *begi*, *ogi*, *su*. On pourrait ajouter *bethule* « sourcil », *betaspalak* variante de *begispalak* « paupières », *bekoki* « front, audace, toupet », *bekhaitz* « envie, mauvais œil », *bethitz* « langage des yeux, œillade », *betazpi* « ce qui est sous les yeux, cernes », *beteraztun* « sourcil, mine », *betheritsu* « qui a mal aux yeux », *betsein* « pupille », *betain* et *betagin* « dent canine¹ », *betazbeta* « face à face », de *begi* (en faisant remarquer qu'en labourdin on prononce *bethazal*, *bethule* et *bethille*, *bephuru*) ; — *okhin* « boulanger », *othurruntz* ou *otorontz* « aliment », *othorde* « en place du pain », de *ogi* ; — *suthondo* « coin du feu », *suthaitzin* « devant du feu », *sukhalde* « cuisine », *sukopil* var. de *sutopil*, *suginu* ou *sukhino* « place au foyer », de *su* ; — *artizar* et *arthizar* « Vénus, Lucifer, étoile du matin », *arthurratz* « aube, point du jour », de *argi* ; — et même *bethalde* « troupeau de vaches », de *behi*. On pourrait indiquer aussi *bitarte* « intervalle, entre deux ». Dans tous ces composés, le *t* ou le *th* pourrait être considéré comme une mutation du *k* du suffixe *ko*, après élision de *o*, qui aurait été suivie d'une contraction, d'une syncope quand ce *ko* aurait été précédé de plus d'une syllabe. Il aura pu

1. *Betagin* correspond à notre « œillère (dent canine supérieure, censée placée immédiatement sous l'œil), dent de l'œil » ; *agin* ou *hagin* est « incisive ». Mais on a les variantes *itain*, *litain*, *litagin*, *lethagin* : d'où vient ce *l* ?

aussi y avoir élision du *i* final et durcissement compensatif du *g* en *k* puis en *t* (*kb* en *p* ; pour *begiburu*, *bephuru*). On peut supposer aussi le passage à *t* du *k* initial ancien du second composant : *ule*, *ille*, *azal*, *ondo*, *arte*, *argi*, auraient été *hule*, *hille*, *harrale*, *hondo*, *harte*, *hargi*, pour de plus anciens *kargi*, *kule*, *kazal*, *karte*, *kondo*, etc. ; on a bien *asteharte* ou *astearte* « milieu du commencement, mardi¹ » :

1. Ce mot montre que les Basques, en dehors du dimanche, partageaient leur semaine en deux périodes de trois jours : le commencement (*has*) et la fin (sans doute *hil* « tuer, mourir, finir, terminer », d'où *ilki* « sortir ») ; les noms du jeudi et du vendredi ont été empruntés à des mythologies étrangères (« jour du tonnerre », « (jour) qui suit (celui du) tonnerre »), mais le samedi s'appelle encore *azkeneguna* « dernier jour ». Les souletins disent *nazkanegun*, *nazkenegun*, *nezkanegun*, ce qui a permis à de mauvais plaisants de traduire « jour des filles », sous prétexte que, en raison du repos dominical, la nuit du samedi au dimanche est la plus propre aux rendez-vous amoureux ; mais il ne faut pas confondre l'immoralité avec le naturalisme. Le samedi s'appelle aussi *larunbat*, où le prince Bonaparte voit avec raison « un quart » (de la lunaïson). La semaine commençait donc par le dimanche et le mois était lunaire. Il est probable que, de temps en temps, on intercalait un treizième mois pour rétablir la correspondance des saisons. Celles-ci étaient vraisemblablement au nombre de deux : la belle, la chaude (*uda*) et la désagréable, la froide (*negu*), qui se partageaient chacune en trois périodes de deux mois : *udalhen*, *udarte*, *udazken*, etc. Le parallélisme entre la semaine et l'année suggère l'idée que le jour de l'an devait être une fête générale comme le dimanche (*igande* « jour du soleil », plutôt que « grand jour ») et s'appeler *eguberri* « soleil nouveau », nom que les Basques christianisés ont donné à la Noël, où, comme on sait, l'année a longtemps commencé en persan. le jour de l'an est bien *nâuroz* « nouveau jour ». On pourrait peut-être aussi voir dans les mots *astelehen*, *astearte*, *asteazken*, *larunbat*, les noms des quatre semaines de la lunaïson. Remarquons en passant *larun* pour *lauren*, *laurden* « quart », à rappro-

quant à *gaitz* « mauvais », il est peut-être pour *kaitz*, comme *hitz* « parole » serait pour *kitz*, avec l'intermédiaire *gitz*, d'où pourrait être dérivé *gizon* « homme, être à la bonne parole ¹ ». C'est ainsi que *ki* « toi » a donné *t* dans *baitaiz* « parce que tu es », *albeitindoa* « puisses-tu aller ! », etc. Nous voici ramenés à la théorie du *k* primitif, affaibli, dans le cours des âges, en *h* qui tombe à l'époque moderne ². On

cher de *heren* « tiers », *lehen* « premier », où se révèle la dérivation ordinale primitive.

1. Cette étymologie est très douteuse ; dans les composés, *gizon* devient *giza* ; *gizakune* « enfant mâle », *gizerhaile* « homicide », etc. ; Liçarrague fait remarquer qu'il a traduit « pêcheur » par *pescadore* pour ne pas mettre *gizarrainsale* « poissonnier d'hommes ». Je crois d'ailleurs que *g* vient après *h* et que *h* est le substitut direct de *k*, sans doute par l'intermédiaire de *kh*. Au milieu des mots, où p.ex. *h* remplace *r*, *g* est sûrement postérieur : *urotcho*, *uhotcho*, *ugotcho* « brochet, loup d'eau » ; *urarte*, *uharte*, *ugarte* « île, (maison) entre les eaux », qui a donné, par métathèse, *huart* ; *urolde*, *uholde*, *ugolde* « déluge » ; *uralde*, *uhalde*, *ugalde*, et même *ubalde* « cours d'eau » ; **uratz*, **uhatz*, *ugatz* « mamelle ».

2. Beaucoup de noms topographiques basques se terminent en *eta*, *aga* et *egi* ; *eta* indique particulièrement la pluralité, *aga* l'abondance et *egi* la collectivité ; je traduirais *harrieta* « les pierres », *ezpeleta* « les buis », *orveaga* « la genevraie », *aritzaga* « la chesnaye », *zumalakarregi* « endroit couvert de bourdaine », etc. Mais *egi*, *ei*, *gi* se rattache à *tegi*, *tei*, *toi*, *ti*. *Eta* est de même très probablement pour *ketu*, qui est d'usage courant : *amezketa* « les chênes tauzins », *elheketa* « conversation », *ardiketa* « troupeau de brebis », etc. Ce *ketu* ne pourrait-il pas être le suffixe général de pluralité, réduit plus tard à *k* ? Il y aurait eu un pluriel indéfini et un défini ; on aurait dit *mendi* « montagne », *mendiar* « la montagne », *mendiketa* « montagnes », *mendiarketa* « les montagnes » ; et il se serait produit des confusions entre le défini et l'indéfini : *mendietan* « dans les montagnes » serait pour *mendiketan*, tandis que *mendien* « des montagnes » serait une

sait combien le basque aime la composition syncopée : *opil* est pour *ogi-bil*, *okhin* pour *ogi-egin*. En tout cas, le *t* ne paraît pas pouvoir venir du premier composant.

Mais, pour en revenir à la déclinaison proposée, il m'est difficile d'admettre que *e*, *i*, *cei*, *ceai* soient des datifs; *s* un instrumental; *c* ou *k* actif serait plus admissible, mais ne prouverait rien par lui seul. En ce qui concerne *s* et *cn*, je persiste dans mon opinion, exposée aux p. 5-6 de mon précédent article : *s* doit être un génitif et *cn* un mot, abrégé sans doute, ayant le sens de « ville, cité, municipale ». Schuchardt n'a point discuté cette opinion; il s'est borné à reproduire, avec une pointe de raillerie, la traduction tout à fait hypothétique que j'ai indiquée comme possible pour la lame de Castellon. Il la rapproche des traductions fantaisistes de MM. Stempf et Giacomino; cela n'est pas juste, car ces messieurs ont prétendu faire une traduction ferme, définitive; au lieu que j'ai dit seulement que l'inscription pourrait signifier quelque chose comme : *airiemta*, etc.; mais je n'y tiens en aucune façon. Schuchardt rectifie la lecture de quelques mots; le quinzième serait *ïthsm*, ce qui permet de rapprocher *ïthsm*, *ïthsm*, *ïthsin*... comme je l'avais déjà fait; le dix-neuvième *aicas*; le dix-huitième *arstco*. Il s'ensuivrait qu'il y aurait identité entre les deux mots où j'ai vu hypothétiquement « bouche » et « ventre, organe sexuel »;

réduction de *mendiar-keta-cn*, *mendiaketen*, *mendiakeen*, *mendiaken*, *mendiaen*.

il y a entre ces deux expressions « bouche » et « ventre » une idée commune, celle de chose intérieure; le second pourrait être aussi « anus ».

Schuchardt ne fait aucune conjecture sur la signification possible des inscriptions; c'est prudent, mais cela ôte un peu de valeur à ses propositions. Tout le monde n'a pas imité cette prudence. Ainsi, le P. Fita, dans le *Bulletin de l'Académie royale d'histoire* de Madrid, s'est occupé d'un monument découvert à Fraga (Huesca) depuis la publication du livre de Hübner et qui est fort intéressant. Il se rapproche de l'inscription n° IV de Hübner, en ce qu'il présente comme celle-ci l'image d'une roue, signe religieux, mystique, ou allégorique; il lit ensuite *alosildu | i·glaššis | erein·celder | ererui·atue | zikhen·eru | i*. Schuchardt corrige *alóo ildu | i·klaššis | erein·celder | ercerui·aue | thiceoen·erc | i*. Le n° IV porte *nuke·iltra·zui* (ou *tui*). Ces deux inscriptions sont analogues, elles sont probablement funéraires; on doit y trouver des noms, des titres, des indications de parenté, des formules pieuses. La plus ancienne se compose de trois mots dont le dernier finit par *i*; la nouvelle se partage en trois membres de phrase terminés chacun par *i*. Cet *i* est-il le signe du datif? Le mot *zui* (ou *tui*) est bien court pour être un datif; quand je me rappelle les formations *cei*, *ai*, *ceai*, etc., j'y verrais plutôt une dérivative nominative, une sorte d'article, et alors *nuke* pourrait être un verbe, à la 3° pers. sing., « il repose, il est béni, il est loué »; le fameux *aredk* pourrait se lire *areduke*, avec *ke* verbal. Le nouveau document n'aurait pas de verbe;

il aurait trois nominatifs en *i*; le premier mot *alo-sildu* rappelle le *andlsldu* du n° VI de Hübner qui correspond au latin *fulvia* ou *lintearia*; ce serait donc un nom de femme. *Erein*, *ercerui* ou *ererui*, *erui* ou *erci* sont parents l'un de l'autre et le P. Fita les rapproche de l'*erba* du n° XLVI (en caractères latins); ce n° XLVI et le suivant sont remarquables par des mots répétés en *o* et *om* : *arimo*, *arimom*; *sintamo*, *sintamom*, et par *indi* qui revient sept fois comme un adverbe ou une conjonction copulative. *Erein* est peut-être le féminin de *erci* ou *erui*, avec *n* final marquant le datif : « A Fulvia, fille de Glasi (?) ». *Ercerui* ou *Ererui* est peut-être « petit-fils » et *erci*, *erui* « fils »; *celder* et *atue* ou *auedik* seraient des noms d'hommes ou des adjectifs de qualité : une inscription a *Auedunic*; en transcription latine, Fita cite *Avidoni* (dérivé de *aio*, *aiu*²). *N* (peut-être *m* des *arimom*, etc., que les Latins prononçaient en nasalissant) serait donc un datif, comme je le propose à la p. 22 de mon précédent article. Je n'affirme rien; mais il me semble que cet *i*, qu'on trouve souvent précédé de *n*, joue plutôt le rôle d'un nominatif : les formules relevées par Schuchardt, *ignuciui-ildu-klešein* (où *ildu-klešein* ressemble à l'*ildui-klašiš* ci-dessus), *ardc-aiuni*, *ardc-sicduninein* (il confère *sicdu* avec Ségéda), confirment mon hypothèse : *ildu*, *klasi*, *aiu* pourraient être des noms propres; de *aiu* dériverait *aiuni* et même *aueduni*, comme *sicduni* de *sicdu* (l'habitant de Ségéda), et *sicduninein* serait un second dérivé, quelque chose comme « à ceux, parmi ceux de Ségéda » : *n* serait un datif-locatif, *i* un

adjectif-pronominal ou un article, *e* une dérivative participiale : *sicduninein* pourrait donc être *sicdu-n-i-n-e-i-n* « Ségéda-à-lui-à-qui est-lui-à, à celui qui est originaire de Ségéda ». Je n'insiste pas sur ces hypothèses; *ni* pourrait être d'ailleurs un suffixe spécial.

Mais appliquons, vérifions, recherchons les suffixes casuels indiqués par Schuchardt. La lame de Castellon, par exemple, nous donnerait : un instrumental, — un nominatif (ou verbe), — un génitif, — un datif, — deux datifs pluriels, — 2 nominatifs (ou verbes), — un datif, — un génitif, — 4 nominatifs (ou verbes), — un génitif, — 2 datifs, — 2 nominatifs (ou verbes), — un instrumental, — un datif; il y aurait, dans le même texte, des datifs en *e* et en *i*, des génitifs en *m* et en *n*; et il y aurait des combinaisons singulières de suffixes : *ceai*, *ceaie*, *sense*, *case*, *aies*, *carse*. Il est vrai que *sinekten* pourrait être un verbe, dit-on. En résumé, l'arrangement grammatical serait tout à fait étrange. Les mêmes difficultés se présenteraient avec tout autre document. On peut remarquer aussi que Schuchardt dresse des listes de suffixes particuliers, les uns aux légendes monétaires, les autres aux inscriptions; il y aurait eu, dans la même langue, deux systèmes différents; p. ex. le suffixe génitif *cu*, *cen* des médailles deviendrait *en* dans les inscriptions, et on nous affirme qu'il y aurait là un affaiblissement de *c* en *i*, affaiblissement déjà constaté dans les variantes de légendes *şaliren* et *şalirin*, *qutheqm* et *qnthiqm*; mais n'y a-t-il pas une erreur d'observation : *şalir*, *şaliri*,

şalirin, *şalircen* ne forment-ils pas plutôt des cas différents ? Je pourrais, pour tous les suffixes proposés, faire des objections analogues.

Trouve-t-on le *ko* basque dans l'ibère *q*, *qo*, *qn*, *qom* (avec le suffixe génitif ordinaire *m* ou *n* en plus) ? Faut-il traduire *asturco* par « (le cheval) d'Asturie » ? *Ko* a certainement un sens locatif ; *etcheko yauna* est « le maître dans la maison ». Mais, ajouter à ce *ko* le *n* génitif ne signifierait rien en basque : *-koen* serait une contraction de *-koaken* : *Bayonakoen* « des gens de Bayonne » pour **Bayonako-ak-en*. Quant à *Alorsus*, rattaché par Giacomino à *Alor-ko* de *alor* « champ », je réclame la priorité pour *althor* avec *h* ; on néglige vraiment trop les formes aspirées dans toutes ces étymologies. Il est d'ailleurs exact que *-ko* forme des diminutifs, parce qu'il signifie : « de, venu de, dérivé de », mais je ne crois pas qu'il ait jamais formé des augmentatifs. Schuchardt retrouve même le suffixe composé *-tiko* dans les *-icoi*, *-digoé* ibères : c'est au moins fort douteux, car on n'explique pas les *e* ou *i* ajoutés : est-ce le signe du datif ? Ce seraient alors des datifs indéfinis, mais quel en serait le sens ? *Toudadigoe* est traduit « à celui de Tuda », comme *Lamaticom* « de celui de Lama » ; or, en basque moderne, on emploierait dans ce cas *ko* seulement et non *tiko*, on intercalerait l'article et l'on dirait *Tudakoari*, *Lamakoaren*, ou plutôt encore *Tudatarrari*, *Lamatarraren*. Tout cela est donc très incertain et même un peu fantaisiste.

De même, Schuchardt expliquerait volontiers par « épouse » le mot *nersnatn* (et ses variantes), qu'il

rapprocherait du basque *neskato*, *neskaso*, *neskatcha* « fille, servante » (*magd.*, *mädchen*), qu'on a expliqué par un diminutif en *to* (*puella*) ou par *neska-oso* « fille entière, intacte, vierge ». Je crois plutôt qu'il convient de le rapprocher de *nerhabe* « domestique, célibataire mâle », dérivé de *yabe* « maître ». Quant à *yabe* lui-même, j'y verrais un dérivé de *yaun* « seigneur » par *be* « sous, inférieur » ; ce serait le *magister operum* p. ex., le commandeur des esclaves : faire de *yaun* un composé de *yabe-on* « bon maître » m'a toujours paru beaucoup trop métaphysique pour être exact.

Pour prouver que le basque a été parlé sur un territoire plus étendu qu'aujourd'hui, on a cité des noms à apparence basque qui figurent dans des *ex-voto* et des inscriptions de toute la région pyrénéenne ; mais cela peut simplement être le fait de voyageurs, comme la pierre de Cagliari et l'urne de Sicile sont des faits accidentels. Il est du reste remarquable que l'escuara moderne, dont le vocabulaire contient tant de mots latins, offre si peu d'éléments celtes, s'il est vraiment apparenté à l'ancien ibère. Car, il ne faudrait pas oublier qu'à l'époque des inscriptions, l'Espagne était habitée par une population mixte, les Celtibères : il avait dû se produire là ce qui est arrivé dans l'Inde dravidienne où les Aryas se sont infiltrés peu à peu dans la population locale, adoptant son langage, mais y ajoutant beaucoup de mots sanscrits ; de même l'ibère a dû s'altérer et se mélanger de mots celtes. Il ne suffit pas au surplus de comparer des désinences, des suffixes grammati-

caux pris un peu au hasard ; il faudrait pouvoir assimiler des racines verbales, des mots complets ; or, à part le très discutable *ili* (car *berri* ne se trouve pas dans les textes originaux), on ne nous en présente aucun. Aucun nom, aucune légende, aucune inscription n'a pu être expliquée à l'aide du basque. Si nous relevons les noms originaux de personnes, de divinités, de localités, assez nombreux dans les inscriptions latines de l'Espagne, nous n'en voyons pas qui nous apparaisse comme basques : *aiu, aia, aio, ammo, allo, ambaicus, ambaici, ambatus, ambata, arno, aerno, cloutai, clouti, atecina dea, ceceaigi dei, ceceaeci lares, cerepaeci lares, bandiaepolise-gus, bandueaetobrigus, mantunæcus, reuecanabaraecus, ongiamunæcus, crougintoudadicoe, etc., etc.* ; peut-être pourrait-on retenir *andero, bigur* et deux ou trois autres. Bien habile celui qui verra dans tout cela des radicaux basques ! M. A. Carnoy vient précisément de publier dans le *Museon* (t. VIII, nos 1-2, 1907, 39 p., gr. in-8°) une étude sur les *Éléments celtiques dans les noms de personnes des inscriptions d'Espagne*, où il fait voir que la plupart des noms dont je viens de parler sont d'origine celtique, ou si l'on veut, indo-européenne. Bien des dérivations d'apparence escuarienne sont plutôt celtiques ; ainsi les *ko, iko, gom, etc.*, paraissent se rapporter aux *icus, cus, cum, gue, qum* du celte ou du gaulois. Les étymologies sont en tout cas fort douteuses.

Je n'ai donc aucune raison pour revenir sur les conclusions de mon article du mois de janvier der-

nier. La parenté de l'ibère et du basque n'a point été démontrée, même par Schuchardt. Mais quelque négatifs ou incertains que soient les résultats de pareilles études et de pareilles discussions, elles ne sont pas inutiles. Elles dégagent le terrain en portant la lumière sur beaucoup de points obscurs, en attirant l'attention sur beaucoup de questions secondaires, en posant de nouveaux problèmes de détail. La question principale sera-t-elle jamais résolue ? Peut-être, car rien n'est impossible à l'esprit humain, mais la prudence n'est jamais inutile, et, comme dit le proverbe basque, celui qui parla par « peut-être » ne se trompa pas, *aguian zerrana etzadin engana*.

Julien VINSON.

ὄχλος-ὀλίγος

Le grec ὄχλος, pour ὄχ-λ-ος au sens de « troupe, foule, nombre, quantité », se range, comme je l'ai fait voir dans le numéro de la *Revue* du 15 juillet dernier, dans la liste des termes du rad. sansc. *mah* au sens de « grand, étendu, nombreux, etc. ».

Je reprends la plume à ce propos pour signaler comme appartenant à la même liste le gr. ὀλίγος « en (petit) nombre » pour l'adj. ὄχ'λ-ικ-ός « ce qui concerne la foule », lequel a tous les caractères d'un dérivé synonymique de ὄχλος (en restituant à l'une et à l'autre de ces formes les éléments phonétiques détruits par la contraction). Ainsi s'expliquent de plus en plus par un même schéma primitif des dissemblances qui paraissent irréductibles à première vue.

P. REGNAUD.

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

Le 25 septembre 1575, la galère *El Sol*, voguant de Naples vers les côtes d'Espagne, rapatriait, après trois rudes campagnes contre le Turc, un groupe de militaires en congé des armées navales de Don Juan d'Autriche et d'André Doria, lorsqu'elle donna au milieu d'une escadre algérienne, fut contrainte d'amener son pavillon en dépit d'une héroïque résistance, puis conduite en triomphe jusqu'au nid des corsaires.

Parmi les prisonniers se trouvait le poète-soldat Miguel de Cervantès, le glorieux estropié de Lépante¹.

Du bagne de Déli-Mammi, renégat albanais, celui-là même à qui revenait la prise du vaisseau espagnol, Cervantès passa par voie d'achat, vers 1577, dans le

1. Il y avait aussi son frère, Rodrigo, soldat comme lui. Ses multiples allusions à cette bataille, livrée le 7 octobre 1571, semblent prouver qu'il était plus fier du sobriquet qu'il se donnait, *el manco de Lepanto*, que d'avoir écrit le *Don Quichotte*, auquel il préférait de beaucoup son théâtre (cf. le Prologue de la 1^{re} partie). — Les Vénitiens ont fait *Lépanto* de *Naupaktos*, et les Turcs *Ajnèbakhti*.

propre bague du *roi* d'Alger, Hassan-Aga, de son vrai nom Andreta, car il était Vénitien de nation, renégat comme de juste, au demeurant le plus féroce et le plus rapace de tous les forbans du rivage barbaresque.

Après trois tentatives d'évasion aussi infructueuses que sévèrement châtiées, après cinq ans passés sous la menace permanente du gibet ou du pal, il fut enfin donné au misérable captif d'apaiser la soif de liberté qui le dévorait. Une commission de rachat pour la Couronne de Castille débarqua à Alger, y traita du prix des rançons et, le 19 septembre 1580, le futur auteur du *Don Quichotte* était arraché à grand peine des serres de son vautour. Quelques minutes plus tard, Hassan-Aga, esclave du Grand-Seigneur, qui venait de lui retirer le gouvernement de la régence d'Alger, mettait le cap sur Stamboul¹.

Il y avait alors 25.000 esclaves chrétiens dans les bagnes d'Alger; mais tous ne relevaient pas de Philippe II.

Le souvenir des glorieuses campagnes de Lépante et de Tunis, et surtout de la terrible aventure qui s'ensuivit, resta à jamais gravé dans l'esprit de Cervantès. Il y a fait allusion dans presque tous ses écrits; il a été jusqu'à prendre pour sujets de drames et de nouvelles les étranges épisodes de sa captivité. Le *Capitan cautivo* qu'il inséra dans la 1^{re} partie du *Don Quichotte*, le *Trato de Argel*, les *Baños de Argel*, la *Gran Sultana Catalina de Oviedo*, la *Española*

1. Cf. Perez Pastor, *Documentos cercantinos*, Madrid, 1897.

Inglesa, la *Guarda cuidadosa*, sont autant de chapitres d'autobiographie où le romanesque, cependant, n'a pas complètement abdiqué ses droits. Il suffit de lire son œuvre maîtresse pour voir combien il se plaît et combien il excelle à mettre en scène quelque'un de ces Mores ou de ces renégats *marfuces*¹ au milieu desquels il vécut les plus sombres heures de son existence accidentée. Leurs usages, leur costume, leur mentalité si particulière ont trouvé en lui un observateur attentif. D'un trait de plume il campe ses silhouettes orientales, véritables croquis de voyage enlevés sans retouche. Il n'est pas jusqu'à leurs propres expressions qu'il n'emploie, quand, l'imagination hantée par le souvenir des choses vécues, il veut teinter son récit d'une pointe de couleur locale. Sous ce rapport, l'histoire du *Captif*, qui est un peu la sienne, forme un intéressant feuillet d'album (1^{re} partie, ch. XXXIX à XLII). Enfin, on a émis l'opinion, en partie fondée, semble-t-il, que son séjour à Alger, où il s'attarda pendant quelques mois après sa délivrance, n'a pas été sans influence sur son style et sur ses idées.

Cervantès, on le sait, se piqua toujours d'écrire purement — ses admirateurs disaient : divinement — dans une langue d'ores et déjà qualifiée de divine, mais qui commençait alors à déchoir de cette dignité

1. « No te fies de ningun moro, porque son todos *marfuces* » (2^e p^{ie}, ch. XL) : mot arabe passé en espagnol. Engelmann le fait venir de *markhoüs* = vil, sans valeur, et Dozy de *marfoûd* = réprouvé. V. leur *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leyde, 1869, pp. 303 et 391.

et de cette élégance qu'elle avait acquises au cours du siècle précédent. Une nouvelle école, en effet, était apparue, dans les rangs de laquelle se pressait tout ce que l'Espagne comptait de *copleros*, de poètes crottés, de licenciés en veine d'écrire, tristes imitateurs de la littérature italienne, les uns parlant espagnol en latin, les autres en arabe, tous méconnaissant la hauteur et la fécondité du castillan, de l'idiome national, tous encourageant pour cette injure l'anathème de l'immortel manchot, qui regardait leur pédantesque littérature comme « *la idiotez y la arrogancia del mundo* ».

Cervantès s'érigea donc en champion de la pureté castillane et consacra tous ses efforts à réagir contre le goût facile de l'époque. Les Avellaneda, les Villegas, les Suarez de Figueroa ne lui pardonnèrent pas leur infériorité. Il y eut une levée d'écrivoires : les pygmées, empruntant au géant ses propres armes, le blâmèrent insolemment d'allonger son Roman d'histoires parasites, taxèrent son style de langage terre à terre « *idioma humilde* », comme si Sancho Panza eût été un bachelier de Salamanque et la Teresina quelque Galathée de pastorale; ils lui reprochèrent enfin de faire « *ostentacion de sinonimos voluntarios* ».

« *Olivo y aceituno — es todo uno*¹. » Ce dicton populaire a raison, on ne peut le nier. On ne peut nier davantage que le *Don Quichotte* renferme nombre de vocables de l'idiome courant, de cette

1. Ces deux mots sont synonymes, l'un est latin, l'autre est arabe, *Zeitoân* = olivier.

langue où foisonnaient par centaines les termes relatifs à l'administration et aux sciences, à l'agriculture et aux arts et métiers, que la conquête arabe avait imposés à la péninsule avec sa civilisation. Tous ces mots étrangers, plus ou moins privés d'équivalents ou de synonymes d'origine latine, mais pittoresques, éparpillés à travers les cent vingt-six chapitres du livre, vont et viennent, se perdent, puis se retrouvent, parfois à de longs intervalles, ou encore se rencontrent dans la même phrase par groupes de plusieurs.

A quoi faut-il attribuer ces petites débauches d'*algarabia*¹ ? Sont-ce des marques de l'empreinte laissée par cinq ans d'existence en pays arabe ? Est-ce le résultat d'une composition hâtive ?

Ce ne sont que les négligences hautaines du génie.

La preuve en est, pour le moins, dans l'admirable page où Ricote, le More converti, narre ses aventures. Ce hors-d'œuvre est, à n'en pas douter, une réponse, entre vingt autres tout aussi spirituelles, adressée aux Zoïles qui supportaient si difficilement les leçons de goût sorties de la bouche même de Don Quichotte², « plus apte à faire un prédicateur qu'un chevalier errant », au dire de Sancho Panza. Au préalable, Cervantès a avisé le lecteur que « *Ricote, sin tropezar nada en su lengua morisca, en la pura castellana le dijo las siguientes razones* ». Et, de fait, le récit

1. C'est-à-dire « la langue arabe » *el-^sArabiya*, mot qui a fini par signifier en espagnol « galimatias » et qui est passé en français sous la forme *charabia*.

2. Cf. entre autres passages le ch. XVI de la 2^e partie.

de Ricote, cette victime de la persécution de 1609 que l'auteur déplore hardiment, est rendu dans un style impeccable, dont *nulle* expression d'importation étrangère, *nul* emprunt fait à l'*aljamia*¹, ne vient choquer la belle tenue, en un mot dans le plus élégant et le plus pur castillan, comme si le puissant écrivain eût voulu rappeler que son génie, quand il lui plaisait, pouvait ne pas connaître de limites.

Par contre, on demeure quelque peu interdit, lorsque, six chapitres plus loin, on voit l'Ingénieux hidalgo de la Manche, dont la folie bien souvent sommeille, faire, « en passant », un petit cours d'étymologie hispano-morisque à son écuyer balourd et madré tout à la fois. Que penser de ces lignes, sur lesquelles d'ailleurs nous aurons à revenir ?

« Dieu me garde ! dit Don Quichotte. Quelle vie nous allons mener, Sancho mon ami ! Que de flageolets (*churumbelas*) vont résonner à nos oreilles ! que de cornemuses (*gaitas zamoranas*), que de tambourins, que de grelots et que de rebecs (*rabeles*) ! Que si parmi ces diversités de musiques résonne celle des *albogues*, nous aurons là, presque tous les instruments champêtres ! — Qu'est-ce là, des *albogues* ? demanda Sancho ; je n'en ai jamais entendu parler et n'en ai jamais vu de ma vie entière. — Les *albogues*, répondit Don Quichotte, sont des plaques dans

1. Arabe *el-'Adjamiya*, le castillan corrompu et mêlé de mots arabes que parlaient les Morisques. Ceux-ci, de leur côté, donnaient ce nom à l'espagnol parce que c'était la langue des étrangers, des barbares, *'Adjam*.

le genre des chandeliers de cuivre (*sic*) ; en les frappant l'une contre l'autre, par le côté vide et creux, cela rend un son sinon très harmonieux et agréable, du moins qui ne déplaît pas et qui s'accorde bien avec la rusticité de la cornemuse et du tambourin. Or ce nom d'*albogue* est morisque, comme le sont tous ceux qui dans notre langue castillane commencent par AL ; savoir : *Almohaza* (étrille), *almorzar* (déjeuner), *alhombra* (tapis), *alguacil* (agent de police), *alhuzema* (lavande), *almacen* (magasin), *alcancia* (tirelire, etc.), et autres semblables qui ne doivent pas être beaucoup plus nombreux ; notre langue n'a que trois mots qui sont morisques et finissent en I, ce sont : *borcegui* (brodequin), *zaquizamí* (galetas), et *maravedí*. *Alheli* (giroflée) et *alfaqui* (théologien musulman), tant par l'AL du commencement que par l'I de la fin, sont connus pour être arabes¹. Je te dis cela en passant, le hasard qui m'a fait te parler des *albugues*, me l'ayant rappelé à la mémoire...» (2^e partie, ch. LXVII.)

La leçon est assurément incomplète ; le plus fâcheux, c'est qu'elle est tissée d'inexactitudes dont il paraît bien difficile de démêler l'origine et le but. Si Don Quichotte, poursuivant une nouvelle chimère, expose simplement son opinion de monomane, la cause est entendue ; elle devient sérieuse s'il est l'innocent truchement de l'auteur ; dans l'une

1. Tous ces mots sont identifiés dans le *Glossaire* de Dozy. — V. le commentaire par endroits erroné que Diego de Clemencin consacre à ce passage dans une note du tome VI, p. 360, de son édition du *Don Quichote* (Madrid, 1833-39, 6 vol., pet. in-4°).

et l'autre alternative, quelque invraisemblable qu'elle soit, elle mérite d'être examinée.

1° Il est presque absurde d'observer qu'un mot n'est pas nécessairement arabe parce qu'il commence par AL. Il y en a plusieurs en espagnol qui ont de ce chef toute l'apparence de mots arabes, bien que dérivant directement du latin. Voici, à titre d'exemples, les plus curieux de ces vocables mulâtres : *Alcorque* (quercus), *Almaceria* (maceria), *Almena* (minæ), *Almodrote* (moretum); peut-être *Almorzar* (mordere ?); puis *Albedrio* (arbitrium), qui n'a de trompeur que l'apparence, et *Alimaña* (animal). Ce dernier n'est pas le moins intéressant comme phénomène linguistique; dans la bouche des Morisques, ce mot latin est devenu *al-Yamaniya* = originaire du Yémen ! et, ainsi altéré par l'interversion des consonnes, il a obtenu ses lettres de naturalisation, il est rentré dans le giron de la langue maternelle, où, sous son masque de *moharracho*¹, il s'est retrouvé synonyme de lui-même, car le mot latin *animal* avait été soigneusement conservé en castillan.

2° Le dictionnaire espagnol ne contient pas moins

1. « *Quièn diablos te habia de conocer, Ricote, en ese traje de moharracho que traes ?* » Qui diable ! pourrait te reconnaître, Ricote, sous cet accoutrement de carême-prenant, que tu portes ? (2° p^{ie}, ch. LIV.) — C'est l'arabe *mouharradj* (V. *Glossaire*, p. 308), synonyme de *maskhara* qui a donné *maskara* en espagnol et *mascarade* en français. Cf. Devic, *Dictionnaire étymologique*. Le mot *alimaña*, qui n'a plus cours aujourd'hui, était encore en usage à l'époque de Cervantès : « *los jumentos y alimañas que sirven de caballeria à los escuderos de los caballeros andantes.* » (D. Q., 2° p^{ie}, ch. XI.)

de dix-huit cents mots d'origine arabe, et non pas une vingtaine, comme l'insinue Cervantès par l'organe de son héros. Engelmann et Dozy en ont inventorié un peu plus des trois quarts; Eguilaz et Simonet après eux n'ont pas tout épuisé¹.

3^o Les vocables morisques terminés en *i* qui sont venus enrichir l'espagnol ne dépassent pas la trentaine. On se contentera de citer ici ceux que Cervantès lui-même emploie dans son *Don Quichotte*²; ce sont: *Lelili* (le cri de guerre des Mores), *Bocaci* (toile gommée, boucassin), *Guadamaci* (tenture de cuir gaufré et doré), *Tabi* (taffetas ondé, tabis), *Tahali*, baudrier), *Jábali* (sanglier). — *Alholi*, moderne *Alfoli* (grenier à fourrage) et *Aljonjoli* ou *Ajonjoli* (sésame) semblent être, avec les deux mentionnés par Cervantès, les seuls mots arabes passés en espagnol qui ont conservé l'article *AL* et qui ont *i* pour désinence.

4^o Quant au sens de *cymbales* que, au moyen d'une bizarre comparaison, Don Quichotte prête au mot *albogues* (*unas chapas a modo de candeleros de azofar, que dando una con otra por la vacío y hueco hacen un son*), il est d'autant plus déconcertant que ce mot revient plusieurs fois dans le livre avec, suivant toute apparence, sa véritable signification qui est : *instrument à vent*, en arabe *bouq* (Dicc. de la Acad. : lat. *buccina*); que l'espagnol n'a qu'un mot pour désigner les cymbales : *platillos*, et que l'arabe, qui

1. Eguilaz, *Glosario etimológico de las palabras españolas de origen oriental*, Granada, 1886. Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozarabes*, Madrid, 1888.

2. Cette liste ne prétend pas être complète.

n'en possède pas, confond dans une même expression cymbales et crotales, c'est-à-dire *şounoûdj*.

5° Si, dans ce passage, la distinction entre mots *moriscos* et mots *arabigos* est intentionnelle, elle ne repose cependant sur rien de sérieux au point de vue de la linguistique. Elle nous laisse seulement soupçonner que, sur ces douze mots, l'origine des dix premiers était vaguement tombée dans l'oubli ou près de le devenir.

Que Cervantès ait péché par ignorance ou seulement par inadvertance en faisant tenir au chevalier de la Triste Figure un discours à ce point hors de saison et de raison, c'est une hypothèse qui, à la réflexion, paraît inadmissible. Par la force des choses, en sa double qualité d'Espagnol — ce qui suppose un homme ataviquement habitué à l'ambiance arabe — et d'écrivain hors de pair, capable de doter son pays « du seul livre qui 'montre le ridicule de tous les autres' », Cervantès était mieux placé que personne pour connaître non seulement l'histoire de la langue « divine » qu'il travailla à rénover, mais encore les principes de la langue ondoyante et parasite qu'était celle des Mores d'Espagne. Quant aux séjours qu'il avait faits parmi Mores et Qouloghlys de Tunis et d'Alger, il y a lieu de croire qu'ils ne furent pas tout à fait sans profit pour lui.

1. Montesquieu, *Lettres persanes*, LXXVIII. Diego de Clemencin dit que les Mores étaient particulièrement nombreux dans les villages de la Manche, surtout depuis 1568 et 1569. *L. c.*, I, p. 200, note.

Il est donc impossible que Cervantès n'ait pas commis délibérément les erreurs qu'on vient de signaler.

Aussi bien, dans le même temps qu'il composait la deuxième partie du *Don Quichotte*, le licencié D. Sebastian de Cobarruvias Orozco, « Capellan de S. M. C. el Rey D. Felipe III, Mastrescuela y Canónico de la santa Iglesia de Cuenca, y Consultor del santo Oficio de la Inquisicion », publiait son *Tesoro de la lengua Castellana* (Madrid, M.DC.XI), œuvre remarquable pour l'époque, unique en son genre, où la plus large part était faite à l'étymologie des mots issus de l'arabe. Malgré quelques assertions hasardées, ce dictionnaire qui complétait d'heureuse façon les livres de vulgarisation publiés un siècle auparavant par le P. Pedro de Alcalá¹, fut accueilli des érudits et des littérateurs de métier avec toute la faveur qu'il méritait.

Cervantès fut-il du nombre ? Pourquoi en douterait-on ? Ce précieux ouvrage de lexicographie réunissait assez de titres pour attirer son attention, exciter son intérêt, satisfaire sa curiosité, le conduire à des découvertes. Il le consulta. Dès les premières pages, l'article *Albogue* l'édifia, comme nous-mêmes, amplement : « Espèce de flûte, de doulcine, en usage chez les Mores d'Espagne, particulièrement dans

1. *Vocabulista aravigo en letra castellana*, Granada, 1505 ; *Arte para ligeramente saber la lengua araviga*, Salamanca, 1505. Ces manuels, extrêmement rares aujourd'hui, furent composés dans le but de faciliter aux religieux la conversion des Morisques. Ils sont imprimés, l'arabe transcrit, en caractères gothiques.

leurs *zambras* (ce sont des danses); espèce de *gaita*, suivant le Padre Guadix... » Voilà ce que dit Cobarruvias; mais de cymbales, il n'est pas question. Vingt articles du même genre précèdent celui-ci, cent autres et davantage le suivent. Les mots latins commençant par AL alternent dans l'ordre alphabétique avec les arabes de la même catégorie... *Et cætera*. D'où, encore une fois, l'inévitable conclusion : c'est à bon escient que Cervantès fait disserter son héros sur l'épineux sujet que l'on sait.

Depuis quelque temps déjà, remarquons-le bien, Don Quichotte, qui se sent parvenu au terme de son aventureuse carrière, songe avec attendrissement à troquer lance et rondache contre la pacifique houlette des bergers arcadiens. « Quelle vie nous allons mener, Sancho mon ami ! » Et, « en passant », à propos d'*albogues*, il continue à déraisonner le plus naturellement du monde, ni plus ni moins qu'à son ordinaire.

Mais rien ne nous dit que sous l'extravagance de ce dernier hors-d'œuvre d'un genre tout spécial, le « père putatif de Don Quichotte, de ce fils sec, maigre, jauni, fantasque, plein de pensées étranges et que nul autre n'avait conçues² », n'ait pas caché un dernier

1. Les principales références de Cobarruvias sont deux lexiques qui semblent aujourd'hui perdus et dont les auteurs sont le P. Francisco Guadix et le P. Francisco Lopez Tamarid de Grenade. Il a, en outre, mis à contribution les lumières de l'interprète du roi (Philippe III) pour les langues orientales, Don Diego de Urrea, « qui sait l'arabe, dit-il, de façon magistrale ».

2. V. le Prologue de la 1^{re} partie.

trait d'énigmatique ironie à l'adresse des « gradués de Sigüenza »¹, des puristes de mauvais aloi, des *syllabarum aucipites*, qui traitaient de Don Quichotte le créateur de Don Quichotte lui-même.

Il me reste, avant d'aborder l'examen critique des mots arabes tombés sous la plume de Cervantès, à montrer la fortune d'une très vieille légende orientale qui, née dans le temple de Salomon, fut tour à tour et simultanément juive, chrétienne et musulmane, franchit les terres et les mers, les déserts et les montagnes, et trouva l'accomplissement de son dernier avatar dans le XLV^e chapitre de la seconde partie du *Don Quichotte* : « Comment le grand Sancho Panza prit possession de son île et de quelle manière il commença à gouverner. »

Qu'on veuille bien lire ou, pour ne pas être impertinent, relire ces pages pleines de sens et de verve, et s'arrêter davantage au différend très banal qui amène devant le gouverneur de l'île de Barataria deux vieillards : l'un, débiteur de l'autre pour quelques écus d'or, jure que la somme est rendue, cependant qu'il confie son bâton au demandeur le temps de prêter serment. Mais Sancho qui, du coin de l'œil, observe les deux parties, flairer la ruse : le bâton est creux et renferme l'objet du litige. Sancho explique alors comment il a pu, quoique sot, prononcer en juge avisé : « C'est, dit-il, que j'ai ouï conter jadis une histoire semblable au curé de mon village. »

1. Cf. ch. I, 1^{re} partie. L'Université de Sigüenza, ville de 4.000 âmes, n'existait que de nom, comme beaucoup d'autres.

Elle se trouve en effet rapportée tout au long dans l'*Historia lombardina seu Legenda sancta* (Vie de Saint-Nicolas de Bari, ch. III), dont l'auteur, Fra Giacopo di Voragine, né à Voraggio vers 1230, mourut évêque de Gênes en 1298; livre si célèbre au moyen âge — et même longtemps après — que l'admiration des pieux lecteurs le décora du nom de *Légende dorée*. Seulement, cette historiette, Cervantès l'a quelque peu dénaturée quant au fond, sans doute pour les besoins de la cause.

Ce reproche n'atteint pas les Arabes, ces traditionnistes par excellence. S'en étant emparés sur place, c'est-à-dire à Jérusalem, à l'époque de la conquête, comme l'ont fait, d'ailleurs, les Chrétiens à l'époque des Croisades, les Arabes conservaient encore de cette fable, au XVI^e siècle de notre ère, un souvenir que les milliers d'années n'avaient pas entamé. Dans leurs traditions, qui ne varient guère de l'une à l'autre, la scène se passe dans le Temple, près de la roche de Jacob (la *Şakhra* de la mosquée d'Omar) : le serment des plaideurs est prêté sur une chaîne miraculeuse qui se lève ou s'abaisse suivant qu'elle est touchée par un homme véridique ou un parjure ; la contestation a pour objet un dépôt qui consiste soit en un joyau précieux, soit en une somme de cent ou de deux cents dinars en espèces ou fondus, coulés dans le bâton foré ; les parties adverses sont deux Juifs. La moralité de la fable ne souffre pas de variantes : la perversité du genre humain a tué le prodige.

C'est ainsi que cette curieuse légende est trans-

crite pour la dernière fois, semble-t-il, en Orient, par l'Arabe Moudjir ed-Din el-Hanbaly, mort en 1521, dans son *Histoire de Jérusalem et d'Hébron* (p. 30 de la traduction de H. Sauvaire, Paris, 1876); un siècle auparavant, par le compilateur Chihâb ed-Din el-Achbihy, mort en 1446, dans son *Kitâb el-Moustatraf* (tome II, p. 198 de la traduction de M. G. Rat, Paris, 1902); enfin, par un contemporain de celui-ci, Khalil ben Châhîn ez-Zâhiry, vizir du sultan d'Égypte Djaqmaq (1438-1453), dans sa *Zoubdat Kachf el-Mamâlik* (p. 21 du *Texte arabe*, publié par P. Ravaisse, Paris, 1894). La voici telle que nous la trouvons consignée dans cet ouvrage :

« Une légende nous apprend que Salomon, fils de David, avait fait suspendre dans la Maison du Sanctuaire une chaîne que devait toucher quiconque avait à prêter serment. Elle s'élevait devant le parjure, elle s'abaissait au contraire sous la main de l'homme véridique. Mais il arriva dans la suite qu'un homme confia à un autre cent pièces d'or. Quand il les lui réclama, l'autre nia de les avoir reçues. Tous deux alors se présentèrent devant la chaîne. Cependant le dépositaire avait glissé les cent pièces d'or dans un bâton [creux] qu'il remit à son créancier. Or, comme la somme était coulée en lingot dans le corps du bâton, la chaîne ne s'éleva point lorsqu'il la toucha, ce qui frappa de stupéfaction et le plaignant et ses témoins. Aussi, à partir de ce jour, elle ne s'abassa plus et elle est restée suspendue jusqu'à présent. C'est à cela que le poète fait allusion dans ce vers :

« De même que l'Inspiration d'en haut, l'ère des grandes choses est passée ; ainsi la vertu est restée en suspens avec la Chaîne. »

Paul RAVASSE.

(A suivre.)

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, printed in 1571, at La Rochelle.

(SUITE)

DELARIC. 3. 1. q. *dela*, but in the participial sense. The partitive ending *ric* adds nothing perceptible to the meaning. *He being*.

1. 3. ... eta ... imagina propria DELARIC, (H. omit la virgule.) ... estant ..., & la marque engrauee

7. 25. ..., bethi vici *delaric* hecgatic ararteco IÇATECO. ..., tousiours viuant pour interceder pour eux.

11. 4. ... : eta ... HIL *delaric* ... : & luy estant mort

DEMOGVN. 1. Imp. pl. 1, r. s., r. í. s., v. ir. act. *eman. Let us give it to him!*

10. 24. Eta gogoa DEMOGUN elkarri, charitatera eta obra onetara INCITATZECO : (H. omit la virgule.) Et prenons garde l'un à l'autre, afin de nous inciter à charité & à bonnes œuvres,

DEN. 25. I. q. *da*, qui devient *de* devant *n'* relatif, et (12. 3., 13. 7.) conjonctif. *Which is ; in which is ; of which any one is ; he may be ; (what) may be.*

1. 7. *Eta Aingueruéz DEN becebatean ... Et quant aux Anges*

1. 8. *Baina Semeaz DEN becebatean ... Mais ..., quant au Fils, (L'imprimeur lyonnais mit « aux ».)*

2. 5. ... *ETHORTECO DEN mundua, ... le monde à venir,*

4. 4. ... *çazpigarren egunaz DEN becebatean, (H. put çazpi at the end of the line without a hyphen.)*

..., *touchant le septieme iour,*

4. 12. ..., *eta DEN ezpata bi ahotacoric baino penetrantago² : ..., & plus penetrante que tout glaiue à deux trenchans,*

5. 2. ... *BEHAR den becebata ... competemment*

6. 5. ..., *eta ETHORTECO DEN secularen verthuteac : ..., & les puissances du siecle à venir,*

6. 6. ... *hetan DEN becebatean, ... quant à eux,*

1. This pronoun is in the nominative case except in 10. 18., where it is locative; and in 11. 1., where it is the possessive plural.

2. The use of *den = which is*, in the sense of « *all, or any which is* », is common. L. renders *trenchans = edges* by *aho = mouth*, as if he were speaking of a two-edged saw. The expression occurs again under *Çaizte*.

6. 9. ... çueçaz DEN becebatean, ... quant à vous,
6. 19. ... SARTZEN *den-bat beçala*. ... *comme* ..., & penetrant (L. translates « as one-which-is entering ».)
7. 4. ... cein handi EGUIN *içan den* haur, ... combien grand a esté cestuy-ci,
7. 23. Eta Sacrificadoréz DEN becebatean, D'auantage, quant aux Sacrificateurs,
9. 13. ... haraguiaren puritateaz DEN becebatean : ... quant à la pureté de la chair :
9. 16. Ecen testamenturic DEN lekuan, ... testamentu eguilearen herioa DEN. Car où il y a Testament, ... que la mort du testateur entreuienne.
10. Som. 26. *Spiritu sainduaren contra DEN bekatua. Peché contre le saint Esprit.*
10. 18. Bada gauça hauen barkamendua DEN lekuan, Or là où il y a remission de ces choses,
11. 1. ... nehor sperançatan DEN gaucén fundamenta, ... vne subsistence des choses qu'on espere,
11. 7. ... fedearen araez DEN iustitiaren heredero. ... heritier de la iustice qui est selon la foy.
12. 3. ... nor DEN ... celuy (L. translates « who may be ».)
12. 13. ... : maingu DEN gauçá ... ce qui cloche (H. mit *den*, parce que L. avait lu τὸ χῶλόν.)

12. 18. . . . , ez ERRATZEN *den* sura¹, ez haice buhum-
bara, . . . , ni au feu bruslant, ni au tour-
billon,
12. 23. . . . , eta gucién iuge DEN Iaincoagana, eta
iusto SANCTIFICATUEN spirituetara : . . . , &
à Dieu qui est iuge de tous, & aux esprits
des iustes sanctifiez :
13. 7. . . . ceric İÇAN *den* hayén conuersionearen
fina. quelle a esté l'issue de leur conver-
sation.
- DENA. 10. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. nom. intr.
& accusatif. (*na* = *celui qui*) *He*, or *Him*
who is; that which is.
3. 2. . . . fidel DENA : (régime d'*eçaçue*.) Fidele
4. 10. Ecen Iaincoaren reposean SARTHU İÇAN *dena*,
Car celuy qui est entré au repos de Dieu,
4. 15. . . . manera berean gauça gucietan TENTATU
İÇAN dena, salbu bekatuan. (régime de
dugu.) . . . *celuy* qui a esté semblablement
tenté en toutes choses, hors mis peché.
7. 7. . . . chipién DENA . . . ce qui est moindre
8. 13. . . . : eta ÇAHARTZEN eta ANCIANOTZEN *dena*
. . . : & ce qui est fait vieil & ancien,
9. 3. . . . , Sainduén sainduac DEITZEN *dena* : . . . ,
qui est appelé :
10. 37. . . . , eta ETHORTEGO DENA . . . , & celuy qui
doit venir
11. 27. . . . : ecen inuisible DENA . . . celuy qui est
inuisible.

1. Cf. latin *suber*, *sūrus*, *surcūlus*, *sūbāre*, *sūrtre*, et basque
sure = bois, *sumea* = mimbre, et cætera.

12. 25. ... MINÇO *dena* : ... celui qui parle :

13. 8. Iesus Christ atzo İÇAN *dena* eta egun, (H. mit *içan dena*.) Iesus Christ qui a esté hier & aujourd'huy,

DENAC. 2. I. q. *den*, aux., *n* rel. nom. décl. nom. s. act. (*nac* = *celui qui*; nom. de *eztrauca* & *deçan*.) *He who is*.

5. 4. ..., baina Iaincoaz DEITZEN *denac*, ... ains celui qui *en iouit* qui est appelé de Dieu, (L. ne traduit pas *en iouit*.)

11. 6. ... : ecen Iaincoagana ETHORTEN *denac*, ... que celui qui vient à Dieu,

DENAGANIC. 1. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. ablatif déterminé. *From him who is*.

12. 25. ... cerutic MINÇO *denaganic* ... de celui qui parle des cieux. (L. dit « de ciel ».)

DENAREN. 2. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. possessif dét. *Of that which is*.

10. 13. Goitico DENAREN ... ce qui reste, (Voyez *da-goelariç*.)

13. 14. ... : baina ETHORTECO DENAREN ondoan ... celle qui est à venir. (Voyez *gabiltza*.)

DENAZ. 1. I. q. *den*, v. s., *n* rel. nom. s., décl. médiatif dét. (*naz* = *par celui qui*.) *By him who is*.

7. 7. ... guehién DENAZ ... par le plus grand.

DENEC. 1. I. q. *denac*, mais indéterminé, influencé par *cembeit* = *quelque*. (*nec* = *qui*.) Sujet de *etzaitzatencât*. (*Something*) *which is*.

12. 15. . . . : cembeit erro karmin goiti IALGUITEN
denec . . . : que quelque racine d'amer-
tume bourionnant en haut (The sense of
the Baskish is the same as if one read *den*
cembeitec, namely « any (one) which may
be ». It is in the active case, because it is
the nominative of the transitive verb
etzaitzatencât. It is quite different from the
definite and determinate *denac* meaning
that which is. So too *batek* means (*any*)
one in the active case. But *batek* is « the
one » in the active case, as distinguished
from *berzeak* = « the other ». For the same
difference compare *denaz* and *denez*.)

DENEZ. 1. I. q. *den* aux. avec *e* euph. devant *z* mé-
diatif ou adverbial indéterminé. [*nez* = *de*
(*quelque chose*) *qui*.] *About (something)*
which is. (The sense would be the same
were *gauça* (= *causa* = *thing*) thrown
forward and the sentence formed thus
« *hobe eta . . . den gauça batez* ». The
whole relational clause is an epithet added
to *hobe* = better. Such separations be-
tween the noun and the termination that
qualifies it are common in Baskish phrases.
See the note on *denec*.)

6. 9. . . . , *gauça hobe*, *eta saluamenduarequin*
EGUITENAGO' denez : . . . , *choses meilleures*
& *conuenables à salut*, (L. traduit *chose*.)

1. For cases of the application of the comparative degree to the

DENIC. 1. I. q. *den*, v. s., *n* rel. décl. partitif indéterminé. (*nic* = *quelque chose qui*) qualifiant le régime de *duçuela*. (*Something which is*.)

10. 34. . . ., eta permanent DENIC. . . vne . . ., & qui est permanente.

DENO. 3. I. q. *den*, aux., *n* rel. temporel décl. duratif. (*no* = *durant que.*) *While it is*.

3. 13. . . ., egungo egun DEITZEN *deno*, . . ., tandis que ce iourd'huy est nommé,

3. 15. ERRAITEN *deno*, Cependant qu'il nous est dit, (*Leïçarraga does not express nous.*)

9. 17. . . . testamentu eguilea vici *deno*. . . durant que le testateur vit. (*Eguilea is the maker*) which governs *testament* = *will*, i. e. *the (will-)maker*.

DIAVDEC. 1. Ind. prés., pl. 3 adr. masc., v. irr. neutre *egon*. *They stand, o man!* (Acts, 13. 21.)

1. 12. . . ., eta MUTHATZECO *diaudec* : . . ., & seront changez : (L. dit « restent à changer ».)

DIC. 3. Ind. prés., s. 3, r. s. adr. masc., aux. act. *Has it, o man!*

7. 21. . . ., IURATU *ukan dic* Iaunac, . . ., Le Seigneur a iuré,

12. 6. . . . Iaunac GAZTIGATZEN *dic*, eta . . . haour guçia CEHATZEN *dic*. Car le Seigneur chastie celuy . . ., & fouëte tout enfant

infinitive, cf. Acts, 9. 22, *fortificatzenago* ; Luke, 23. 5, *gortzenago*.

The sense is « making-er », i. e. « more contributive to ».

DIEÇOGVN. 1, Imp. pl. 1, r. s., r. i. s., aux. act.
Let us have it to Him.

13. 15. Harçaz bada OFFRENDA *dieçogun* ardura laincoari laudoriozco sacrificio, (H. mit laincoari,) Ofrons donc par luy sacrifice de louange à tousiours à Dieu :

DIO. 10. Ind. prés., s. 3, r. s., v. irr. act. *erran*. *Says it'*.

1. 6. . . ., DIO, (H. omit la 2^e virgule.) . . ., il dit,

1. 7. . . . DIO, . . ., il dit,

1. 8. . . . DIO, (H. mit *dio* et omit la virgule.) *il dit,*

8. 5. . . . (DIO) . . . (dit-il)

8. 8. . . ., DIO Iaunac, (dit le Seigneur)

8. 9. . . ., DIO Iaunac. . . ., dit le Seigneur.

8. 10. . . ., DIO Iaunac. . . ., dit le Seigneur,

10. 5. Halacotz, munduan SARTZEAN, DIO. A raison de quoy, en entrant au monde, il dit,

10. 16. . . ., DIO Iaunac. . . ., le Seigneur dit,

10. 30. . . ., DIO Iaunac. . . ., dit le Seigneur.

DIOELA. 4. I. q. *dio*, avec *e* euph. devant la participial. *While he says it.*

2. 6. . . ., DIOELA, . . ., disant,

2. 12. DIOELA, Disant,

8. 11. . . ., DIOELA, . . ., disant,

12. 26. . . ., DIOELA, . . ., disant,

1. From a stupid note in the Grammar of Iturri it seems necessary to say that *dio* and the next three forms are not derived from *erran*; but express its idea, just as *da* does that of *izan*, or in Latin *tuli* that of *ferre*, *fui* that of *esse*.

DIOSTE. 1. Ind. prés., s. 3, r. s., r. i. pl., v. irr. act. *erran. Says it to them.*

8. 8. . . ., DIOSTE, . . . il leur dit,

DIOT. 1. Ind. prés., s. 1, r. s., v. irr. act. *erran. I say it.*

9. 2. . . ., DIOT, (H. mit *diot*,.) . . ., *asçauoir*

DIRADE. 23. Ind. prés., pl. 3, v. s. et aux. *They are.*

2. 11. . . ., batganic DIRADE guciac, . . ., sont tous d'vn,

3. 11. . . ., Baldin *seculan* SARTHÛREN badirade ene reposean. . . ., si *iamais* ils entrent en mon repos.

4. 3. . . ., Baldin *seculan* SARTHUREN badirade ene reposean : . . ., si *iamais* ils entrent en mon repos,

4. 5. . . ., Baldin *seculan* SARTHUREN badirade ene reposean. . . ., Ils n'entreront point en mon repos.

4. 13. . . . : aitzitic gauça guciac DIRADE BILLUCIAC¹ eta IREQUIAC haren beguietan . . . : ains toutes choses sont nues & ouuertes aux yeux de celui

7. 5. . . ., Abrahamen guerruncetic ILKI *ıçan* badirade - ere. . . . combien qu'ils soyent sortis des reins d'Abraham.

7. 20. (ecen berceac iuramendu gabe Sacrificadore EGUIN *ıçan* dirade. . . . (car les autres ont esté faits Sacrificateurs sans serment :

1. Du latin *villo* et *ut* = *vidé*, *dépouvé*, comme la brebis tondue?

7. 23. . . . , anhitz EGUIN *içan dirade*, . . . , il en a esté fait plusieurs,
8. 8. . . . , ETHORRI *dirade* egunac, . . . , les iours viendront, (L. traduit ἐρχονται.)
8. 10. . . . eta hec İÇANEN *dirade* ene populu. . . . & ils me seront peuple.
9. 22. Eta quasi gauça guciac Leguearen araeuz odolez PURIFICATZEN *dirade*, Et presque toutes choses selon la Loy estoyent nettoyees par sang, (In the original there is a comma after Loy, but not after sang.)
11. 13. Fedean hauc gucioc HIL *içan dirade* promessac RECEBITU gabe : Tous ceux-ci sont trespassez en foy, n'ayans receu les promesses :
11. 34. . . . , sendo EGUIN *içan dirade* erietaric, borthitz EGUIN *içan dirade* guerlân', . . . , de malades sont deuenus vigoureux, se sont monstrez forts en bataille,
11. 35. . . . : eta batzu HEDATU *içan dirade*, . . . , les vns aussi ont esté estendus,
11. 36. Eta berceac PHOROGATU *içan dirade* escarnioz eta vkaldiz, Et les autres ont esté esprouuez par mocqueries & batures,
11. 37. LAPIDATU *içan dirade*, SEGATU *içan dirade*, TENTATU *içan dirade*, ezpata herioz HIL *içan dirade* : hara huna EBILI *içan dirade*

1. Does *guerla* come from *guerra*,, or from low-latin *querela*? The use of *erietaric*, to render « de malades », appears too literal. L. ought to have used a periphrase to shew that it means « instead of, or after being ill », such as « eri içanez gueroztic ».

ardi eta ahunz larpuz VEZTITURIC, ABAN-
DONNATURIC, AFFLIGITURIC, TORMENTATURIC.
Ils ont esté lapidez, ils ont esté sciez, ils
ont esté tentez, ils ont esté mis à mort
par occision de glaiue, ils ont cheminé çà
& là vestus de peaux de brebis, & cheures,
destituez, affligez, tormentez.

12. 25. ... : ecen baldin ITZURI *ican ezpadirade* ...
: carsi ceux-là ..., ne sont point eschappez,
13. 11. Ecen abréñ gorputzac, ..., ERRATZEN *dirade*
tendetaric lekora'. Car les corps des
bestes ..., sont bruslez hors du camp.

DIRADELA. 3. I. q. *dirade*, avec *la* conjonctif =
que. *That they are*.

2. 8. ... gauça guciác haren suiet DIRADELA.
... toutes choses luy estre suiettes.

3. 19. ... ECIN SARTHU *ican diradela*. ... qu'ils
n'y peurent entrer

4. 6. ... batzu SARTZEN *diradela* hartan, ...
qu'aucuns y entrent,

DIRADELARIC. 1. I. q. *dirade*, aux. avec *laric* par-
ticipial. *While they are, or they being*.

1. 14. cerbitzuco IGORTEN *diradelaric* ..., &
qu'il enuoye (L. traduit εἰς διακονίαν
ἀποστελλόμενα).

DIRADEN. 7. I. q. *dirade*, avec *n* conj. (5.12., and 9.
33. ruled by *baino*) rel.et = *qui*, et 7.6.*de*

1. Cf. *dugula* 13. 13. *Ra* is the directive case-ending, or post-
position. Possibly *lecobidi* in the *Lelo* (= *Canción*) of Markina
may mean « let be excepted », « soit mis hors ».

laquelle. *That they are, (they) which are,*
and 7. 6. *of which they are.*

5. 12. . . cer DIRADEN . . . lehen HATSECO elemen-
tac : . . . quels sont les rudimens du com-
mencement
7. 6. Baina hec DIRADEN leinu bereco Mais . . .
d'une mesme race qu'eux, (L. mit *diraden*
parce que dans le grec on ne trouve que
ἐξ αὐτῶν.)
7. 8. Eta hemen HILTZEN *diraden* guiçonec
Et ici les hommes qui sont mortels,
9. 23. . . ceruëtan DIRADEN gaucén figurác, . . .
hauc DIRADEN baino sacrificio hobez. . . .
les figures des choses qui sont és cieux
. . . par meilleurs sacrifices que ceux-la.
12. 23. Eta ceruëtan SCRIBATUAC DIRADEN lehen SOR-
THUÉN congregationera, Et à l'assemblee
des premiers nais qui sont escrits és
cieux,

DIRADENAC. 6. I. q. *dirade*, avec *n* rel. nom. pl.
décl. pl. nom. intr. et accusatif. (*nac* =
ceux, ou celles qui.) *Those who are.*

2. 11. Ecen bay sanctificaçalea, bay SANCTIFICATZEN
diradenac, Car celui qui sanctifie, & ceux
qui sont sanctifiez,
6. 4. . . behin ILLUMINATU *içan diradenac*, . . .,
eta Spiritu sainduan participant EGUIN
içan diradenac, . . . ceux qui ont vne fois
esté illuminez, . . . & ont esté faits parti-
cipans du saint Esprit.

7. 25. . . . , harçaz laincoagana ' HURBILTZEN *diradenac*, . . . ceux qui s'approchent de Dieu par luy,
10. 14. . . . SANCTIFICATZEN *diradenac*. . . . ceux qui sont sanctifiez. (L. translates τὸς ἁγιαζομένους = those who are being sanctified.)
12. 27. . . . : fermu DIRADENAC . . . celles qui sont immuables
- DIRADENACGATIC. 1. I. q. *diradenac*, avec *n* nom. pl. et la terminaison prodesive *gatic*. *For those who are*.
1. 14. . . . saluamenduco heredero İÇANEN *diradenacgatic*. . . . à cause de ceux qui recevront l'heritage de salut. (L. translates « On behalf of those who shall be heir ».)
- DIRADENÉC. 2. I. q. *diradenac*, mais nominatif actif, sujet de *baduté* et *ezpaitute*. *Those who are*.
7. 5. Eta Leuiren semetaric DIRADENÉC . . . Car ceux d'entre les fils de Leui (Voyez *dutelaric*. L. ought to have put *diradenéc* in Italic, because the Greek has only οἱ μὲν ἐκ τῶν υἱῶν.)
13. 9. . . . APPLICATU *içan diradenéc*. . . . à ceux qui s'y sont occupez. (See *ezpaitute*. L. translates οἱ περιπατήσαντες, which Calvin turned into a dative.)

1. The Heuskarian idiom expresses the idea of approach, as in English, by *to* or *towards*, here rendered 'gana.

DIRADENÉN. 2. 1. q. *diraden* nom. aux. décl. poss. dét. pl. (*nén* = *de ceux, ou celles qui.*) *Of those who are.*

2. 18. ... TENTATZEN *diradenén*-ere AIUTATZECO ... à aider ceux qui sont tentez.

12. 27. hala nola escuz EGUIN *diradenen* DESEGUITEA : ... l'abolition ..., comme de celles qui ont esté faites de main,

DIRADENETARANO. 1. I. q. *diraden* v. s., n. rel. nom. décl. au cas arrivatif déterminé. (*netarano* = *jusqu'à ceux qui.*) *Until, or as far as, those which are.*

6. 19. ..., eta vela barnean DIRADENETARANO sartzen ..., & penetrant iusqu'au dedans du voile : [L. translates neither the Greek nor the French; but turns τὸ ἐσώτερον into « those (things) which are ».]

DIRATENEY. 1. Ind. fut., pl. 3, n rel. nom. décl. dat. pl. dét. aux. (*ney* = *à ceux qui.*) *To those who shall be.*

12. 11. ... harçaz EXERCITATU *dirateney*. (γεγυμνασμένοις, exercitatis.) ... à ceux qui sont exercez par iceluy. (L. translates *seront*, parce que l'idée est future. Voyez *guero* sous *draue*.)

DIRADENEZ. 1. I. q. *diraden*, aux. nom. décl. médiatif pl. déterminé. (*néz* = *de ceux qui.*) *Of, or about, those who are.*

13. 3. ... : AFFLIGITZEN *diradenez*, ... : & de ceux qui sont tormentez, (L. does not translate

et, because the Greek has not the equivalent. The termination ought to be *éz*.)

DIRAVEAT. 1. Ind. prés. s. 1. r. s., r. i. pl. adr. masc. aux. act. *I have it to them, o man!*

2. 12. . . ., DENUNTIATUREN *diraveat* hire icena neure anayey, . . ., l'annonçeray ton nom à mes frères, (cf. St Jean, 17. 6.)

DITENO. 1. Subj. prés., pl. 3, aux. *n* rel. temp. décl. duratif. (*no* = *jusqu'à ce que*). *Until they be.*

10. 13. . . ., haren etsayac haren oinén scabella EÇAR *diteno*. . . ., iusqu'à ce que ses ennemis soyent mis pour le marchepied de ses pieds.

baDITEZ. 1. Hypothétique pl. 3, aux. Cf. St Luc, 19. 40. *If they be.*

6. 6. Baldin EROR *baditez*, S'ils retombent, (Cf. *dadi*. The Hypothetic is the Suppositive of the Subjunctive.)

DITECEN. 2. Subj. prés., pl. 3, aux. (Variante de *diten*.) *That they be.*

6. 6. . . ., berriz ARRAMBERRI *ditecen* penitentiatará, que (v. 4.) . . ., soyent renouelez à repentance,

9. 23. . . ., baina celestial berac PURIFICA *ditecen* . . ., mais que les celestes *soyent nettoyees* (H. mit *purifica ditecen*, et Calvin *soyent nettoyees*, parce que le grec n'exprime pas ces mots. L. ought to have written *celestialac*, because *berac* is not here *eadem* but *ipsa*.)

- DITV. 5. Ind. prés., s. 3, r. pl., aux. act. *Has them.*
7. 8. . . . : baina han . . . HARTZEN *ditu*. . . . : mais là . . . *les prend* (H. mit *hartzzen ditu*.)
(The italic in both texts shews that the Greek does not express the equivalent.)
7. 28. Ecen Legueac Sacrificadore subirano ORDEN-
ATZEN *ditu* guïçon infirmoac : Car la Loy ordonne pour souuerains Sacrificateurs les hommes qui sont infirmes :
9. 13. Ecen baldin cecenén eta akerrén odolac, eta bigären hauts BARREYATUAC, satsuac SANCTIFICATZEN *baditu* . . . Car si le sang des taureaux & des boucs, & la cendre de la genisse espandue sanctifie les souillez
10. 14. Ecen oblatione bakoitz batez CŒNSECRATU *ukan ditu* seculacotz . . . Car par vne seule oblation il a consacré à perpetuité
13. 4. . . . : baina paillartac eta adultereroac IUGEA-
TUREN *ditu* Iaincoac. . . . : mais Dieu iugera les paillards & les adulteres.

E. S. DODGSON.

(*A suivre.*)

CORRIGENDA

- P. 134. Entre « pour » et « some »; insérez « we » à l'impératif.
Il serait mieux de commencer ces rimes ainsi :
« With water let us fill a bowl,
And make it froth with lathering soap ; »
- P. 135. l. 4. Changez *is* en *be*.
- P. 153. Selon l'édition de Dindorf (Paris, 1840), il faut lire ῥάδιον et ὄσα μέντοι κεφαλαιώδη μάθανε (Dialogues des Morts, 20, p. 107).
l. 5 d'en bas, lisez 82; 4 d'en bas, 74.
- P. 154. l. 5. Lisez : présent sing. 2.
l. 5 et 6 d'en bas. Lisez eTZeaquiagu & ba-Ceaquiagu.
St-Marc, 12. 14. bacequiagu est une faute d'impression. Etzeaquiagu en est la forme négative.
- P. 156. Lisez BaiCARA.
- P. 157. l. pénultième. Après « que », ajoutez « le texte grec ».
- P. 160. l. 15. Après « que », ajoutez « ie mettray... »)
- P. 163. l. 14. Après *iaquin*, insérez *Ye know*.
l. 17. Après *ikus*, ajoutez *We see it*.
- P. 164. l. 3. Lisez : vr.
l. 7. Après « varier », insérez deux points.
l. 11. Lisez : 1. 1.)
l. 12. Lisez : grace
- P. 165. l. 6. d'en bas. Après *que*, insérez : v. irr. act. *eguin*.

E. S. DODGSON.

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

USTENSILES DE TABLE, DE MÉNAGE, ETC.

couteau	pisso
fourchette	garfu
cuiller	sendok
assiette	piring, pingan
plat	basi
soupière	tempat sop
tasse	mangkok
soucoupe	piring ketjil
verre	glas
bouteille	botol
carafe	karap
gargoulette	gendi
bouchon	sumbat-botol, prop
filtre	batu-saringan
cafetière	tempat-kopi
pot	blanga
chaudron	priok
poêlon	kuali
jarre	tempayan

conduite d'eau	pantjuran
seau	timba
tonneau, fût	tong
panier	bakul
sac	sako, karong
balai	penyapu
brosse	sapu
cuvette	tempat ayer tjutji
brosse à dents	sekat-gigi
brosse à ongles	» kuku
» à cheveux	» rambut
peigne	sisir
éponge	gabus
rasoir	piso-tjukor
savon	sabun
serviette	toala, sapu-tangan
lampe	lampo, pelita
lanterne	tenglong
bougie	lilin
allumette	korek api, tarek api
mèche	tali api
corde, ficelle	tali
fil	benan
ciseaux	gunting
aiguille	djarum
épingle	peniti
dé	didal
encre	tinta
plume	penna, kalam
papier	kertas
livre	kitab, buku

VÊTEMENTS, BIJOUX, ETC.

vêtements	pakéan
chapeau	topi, kepia
veste	badju, jas
gilet	rompi
pantalon	tjélana, seluar
caleçon	tjélana di baua
chemise	kamédja
bas, chaussettes	sarong-kaki
gants	» -tangan
soulier, bottine	kasut, sepatu
pantoufle	tjinella
robe	badju, kaïn
poche	sako
mouchoir	stangan
pagne indigène	sarong
veste, camisole	kabaya
turban	serban, stangan-kapala
ceinture	tali-pinggang, tali-ikat
bijou	permata
montre	orlodji
chaîne	ranté
broche	krusang
bague	tjin-tjin
bouton	kantjing
éventail	kipas
éperon	tadji
canne	tongkat
parapluie, ombrelle	payong
lunettes	katja-mata
parfum	vangi

ALIMENTS, BOISSONS, ETC.

aliments, provisions	makanan
boissons	minuman
repas	makan
banquet	makan besar
viande	daging
bœuf, porc, etc.	daging sapi, d. babi, etc.
poisson	ikan
volaille	ayam
venaison	daging rusa
pain	roti
farine	tepong
œuf	telor
omelette	dadar
légumes	sajoran
riz (cuit)	nasi
haricot	katjang
pois	katjang puti
pomme de terre	ubi, kentang
salade	slada
oignon	bauang
lait	susu
crème	kapala susu
beurre	mantega
fromage	kédju
gateaux	kvé-kvé
confitures	manisan
miel	madu
sucre	gula
sel	garam

poivre	maritja, lada
noix de muscade	pala
gingembre	halia, djaï
cannelle	kayu-manis
cary	karé
vinaigre	tjuka
huile	minyak
fruits	bua-bua
banane	pisang
ananas	nanas
mangue	manga
noix de coco	kalapa
raisin	bua-angor
orange	djeruk-manis
citron	» -asam
pamplemousse	» -besar
grenade	delima
pastèque	semangka
papaye	papaya
anone	bua-nona
mangka, mangistan, duku, rambutan, durian, etc.	
eau potable	ayer-minum
glace	ayer-batu
limonade	ayer-djeruk
lait de coco	ayer-kalapa
vin	angor
bière	bir
vin de cocotier	tuvak
cognac	brendi
genièvre	sopi
bitter	paït

champagne	angor-puf
café	kaua, kopi
thé	té
chocolat	tjoklat
tabac	tembako
cigare	roko
cigarette	serutu
opium	tjandu
bétel ¹	siri

INDUSTRIE, COMMERCE, ETC.

travail	kerdja
outils	pekakas
machine	djentra
chaudière	priok
roue	roda
vapeur	huap
houille	areng-batu
feu, flamme	api
étincelle	bunga-api
fumée	asap
cendre	habu

1. La chique de bétel, ce masticatoire dont l'usage est si répandu parmi les habitants des îles de la Sonde, se compose d'un petit morceau de *pinany* (fruit de l'*Areca Catechu*), d'un peu de *gambir* (suc solidifié des feuilles du *Nauclea Gambir*), de chaux et de tabac enveloppés dans une feuille de *siri* (*Piper Bette*). Constamment tenue sous la lèvre inférieure, elle déforme la bouche, teint la salive en rouge et les dents en noir; mais elle parfume l'haleine et, astringent énergique du tube digestif, oppose son action aux atteintes d'un climat débilitant.

suie	areng-para
bassin, réservoir	kolam-ayer
tuyau	pantjoran
bord	tepi
pointe	udjong
surface	atas
pompe	bomba
hache	kapak
marteau	pengetok, martil
tenailles	girgadjï
clou	paku
rabot	patjol
scie	arit
lime	kikir
ciseau	pahat
enclume	landasan
bèche	tjankul
chaîne	ranté
corde	tali
fil de métal	tavaï
commerce	perniagan
poids	brat
mesure	sukat
valeur, prix	harga
balance	datjing
lettre	surat

(*A suivre.*)

D^r F. WEISGERBER.

BIBLIOGRAPHIE

Twenty-fourth report of the Bureau of american ethnology... 1902-1903... by W. H. Holmes, Chief. Washington, Gov. printing office, 1907, gr. in-4°, xl-846 p., 1112 fig. et 21 planches.

Outre le rapport du Chef du bureau, ce volume contient un très important et très remarquable mémoire par M. Stewart Culin, sur les jeux des Indiens de l'Amérique du Nord.

Je retiens surtout, dans le rapport, les deux notices, p. xxxv-xxxviii, sur M. Powell et M^{lle} Thomas, le premier chef et la seconde bibliothécaire du bureau, dont la perte sera vivement regrettée par tous les linguistes. M. John Waley Powell, né à Mont-Morris le 24 mars 1834, est mort le 23 septembre 1902 à Haven. Il se livra, dès sa première jeunesse, à des études approfondies d'histoire naturelle et parcourut une grande partie de l'Amérique. Officier de mérite pendant la guerre de sécession, il revint à ses travaux scientifiques et fut professeur de géologie; puis il devint directeur du service géologique et fonda le Bureau d'ethnologie américaine dont il fut le directeur pendant de longues années: les vingt-trois rapports qu'il a publiés suffiront à rendre sa mémoire immortelle. Quant à M^{lle} Thomas (Jesus E.), née à

Carbondale le 31 octobre 1875, elle s'était occupée de linguistique sous la direction de son père, le Dr Cyrus Thomas; après avoir passé avec un grand succès l'examen spécial institué par le Gouvernement, elle fut nommée en mai 1900 bibliothécaire adjointe et en janvier 1901 bibliothécaire titulaire du bureau. Elle est morte, lamentablement, le 14 janvier 1903, d'un accident de « skating ».

Julien VINSON.

Handbook of american Indians (north Mexico), edited by Frederick Webb HODGE. Washington, Gov. pr., 1907, in-8°, ix-972 p. à 2 col. et 1 carte, fig. dans le texte. Tome I^{er}, Aaanatun-Mythology; Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin n° 30.

Ce *Manuel*, dû à la collaboration de quarante-six travailleurs habiles, est une véritable encyclopédie de tout ce qui regarde l'ethnologie du Mexique septentrional, non seulement contemporaine mais historique, avec de nombreuses références bibliographiques; l'ordre alphabétique, seul convenable, a été rigoureusement suivi. Livre extrêmement intéressant, fort bien fait et très utile : on a hâte de voir paraître le second volume.

J. V.

Die syntaktischen Verhältnisse des Suaheli, von D. W. Planert. Berlin, W. Süsserott, 1907, in-8°, v-59 p.

Travail d'un haut intérêt pour la linguistique générale, car il montre les incertitudes et les complica-

tions de la phrase dans les idiomes primitifs. Les suffixes s'accumulent et modifient, les uns par les autres, leurs significations déjà confuses. Par exemple, *mpishi a-nga-bi-vi-pika viazi watumwa wa-nga-lipata vyakula* « si le cuisinier avait fait cuire les patates, les esclaves auraient eu de quoi manger », mot-à-mot : « cuisinier lui-peut-être-était-à-aller-à-cuire patates esclaves eux-peut-être-étaient-à obtenir aliments ».

On ne peut résumer une étude aussi intéressante ; il faut la lire. Je la recommande à tous les linguistes.

J. V.

Revue du Monde musulman, vol. II, n° 8 et vol. III, n° 9, juin à septembre 1907, p. 449-640, 1-192, gr. in-8°.

Contient, comme d'ordinaire, de fort intéressants articles : *De Téhéran à Ispahan* par Eug. Aubin, *A propos de l'ancien Khotan* par A. Le Chatelier, *Les Musulmans algériens au Maroc et en Syrie* par X... , *Chine et Turquie* par A. Vissière, *Voyage d'Echref Khan à Teheran* par A.-L.-M. Nicolas, *La médecine en Turquie* par Abdul-Hakim-Hikmet, *Les Tatars de Crimée* par A. Fevret, *Le club national de Tauris* par Ghilan, *Hadji Mohammed 'Ali* par Vâkif ; et les revues habituelles : *La presse musulmane* par L. Bouvat, *Notes et nouvelles*, *Livres et revues*, *Bibliographie*.

J. V.

Revue internationale des études basques, n° IV, juillet 1097, p. 329-439.

Onze articles tous pleins d'intérêt : *Basque et Roman* par H. Schuchardt, *Palabras alavesas* par C. Baraibar, *El proceso de Dechepare* par J. de Urquijo, *Un manuscrit de Larreguy* par V. Dubarat, *Notes du prince Bonaparte sur son Verbe* par G. Lacombe, *Lettres à M. Duvoisin* par V. Dubarat, *Maintonen Poza* par P. Zamarripa, *Euskalzaleen bilzarra* par Landerretche, *Le catéchisme de Arzadun* par J. de Urquijo, *Bibliographie*, et le commencement (16 p.) de la reproduction phototypographique d'un opuscule basque fort rare, *El borracho burlado*, publié en 1764 par le comte de Peñafiorida. J. V.

VARIA

I. L'esprit du coq.

« J'étais occupé, hier, nous écrit un lecteur, dans mon bureau, peu éloigné d'un poulailler; la fenêtre était ouverte. Le chant d'un coq plusieurs fois répété me causa des distractions. Je pris le parti de faire taire mon agaçant voisin. Quand je fus arrivé devant le grillage, je m'aperçus que les poules avaient l'air triste; le coq se sépara d'elles, s'avança vers moi et, me regardant fixement, se mit à jargonner; j'en conclus qu'il voulait me « parler ». Je n'y aurais rien compris, bien entendu, si je n'avais remarqué que, de temps en temps, il tournait la tête vers un angle du poulailler. Suivant des yeux le geste du roi de la basse-cour, j'aperçus un poulet étendu à terre, la tête prise entre deux grosses pierres, et dégagé, le poulet se retira vivement. Le coq entonna un vrai chant de joie; les poules se dispersèrent, et ce poulailler auparavant lugubre rede-
vint animé et joyeux. »

Qu'on aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit!

(*Journal thermal*, août 1907.)

II. Les beautés de l'Allemand.

Chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en grand nombre. Beaucoup sont capturés et mis dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lattengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appellent donc en allemand *Lattengitterkotter*, et le kangourou captif prend le nom de *Lattengitterkotterbeutelratte*.

Un jour on arrêta un assassin, *Attentater*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en bon allemand, avait droit au titre de *Hottentotenstottertrotelmutter*, d'où il suit que, de son côté, l'assassin prend le nom d'*Hottentotenstottertrotelmutterattentater*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beutelrattenlattengitterwetterkotter*, d'où il réussit à s'évader. Mais il ne tarda pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, qui se présenta tout joyeux au chef du district.

— J'ai pris le *Beutelratte*, dit il.

— Lequel, fit le juge.

— L'*Attentater lattengitterwetterkotterbeutelratte* ! balbutia l'indigène.

— Mais nous en avons plusieurs !

— C'est, acheva à grand'peine le malheureux, l'*Hottentotenstottertrotelmutterattentater* !

— Alors vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentotenstottertrotelmutterattentaterlattengitterwetterkotterbeutelratte* !

Le Hottentot s'enfuit. Il y a longtemps que le lecteur en a fait autant.

(*Le Cri de Paris*, août 1907.)

III. Il faut travailler

There's just one thing that makes life worth living
In every time and tide,
One joy beyond all mere mortal giving,
Supreme, superb, world-wide ;
One friend that never will fail, forsake you,
Nor times of trouble shirk,
But comfort bring when sore griefs o'ertake you--
So here's to work, dear work !
The dreariest day it can touch with glory,
The loneliest fill with cheer ;

'Twill sweeten alike sad failure's story
And solace the mourner's tear;
A boon from the glow of life's radiant morning
Till the twilight shadows lurk,
In this world's dusk and the next world's dawning—
So here's to work, dear work !

IV. Le vol au British Museum

It is remarkable how very few books are stolen from the British Museum reading room. A book scarcely ever disappears, and the few volumes, not a dozen, that have recently been purloined during as many years, have in all instances been of small value and generally of an elementary character. During the South African war, for example, a Dutch grammar and dictionary passed beyond the precincts of the British Museum; and if these lines should meet the eye of the young gentleman in whose baggage they presumably found a passage to the southern hemisphere, he is invited to restore them to their lawful owners. He would only be following another example. A few years ago a parcel of four or five valuable scientific books, which had been missing for very many years, was unexpectedly returned through the Post Office. The person who had borrowed them appears to have finished with them, for subsequent inquiries disclosed the fact that a widow lady had posted the parcel.—Sir E. Maunde Thompson in the "Cornhill Magazine."

(*Daily Mail*, Sept. 1907.)

V. Prononciation transcritte

J'ai donné, il y a longtemps, dans cette *Recue*, un spécimen de la manière dont les Allemands prétendent indiquer la prononciation des mots français. Je reçois le spécimen suivant d'un guide de la conversation allemand-anglais :

Deutsch.	Englisch.	Aussprache.
Gehen Sie mit dem Schnellzug?	<i>Are you going by the express?</i>	aɦr juɦ goɦ'ing bei th̄i ɛxprɛs?
Wann fährt der Zug ab?	<i>When does the train start?</i>	ɦuenn d̄os th̄ō treɦn start?
Kann ich eine Durchreise-Fahrkarte nach ... haben?	<i>Can I book through to ...?</i>	känn ei bukk thruɦ tu ...?
Wir möchten einen Schlafwagen haben	<i>We want a sleeping carriage</i>	uiɦ uonnt ̄o ssiɦping kãrriɔsch
— einen Durchgangswagen	<i>— a corridor carriage</i> [ladies	— ̄o korridor kãrriɔsch [leɦɔis
— ein Damen-Koupé	<i>— a carriage for</i>	— ̄o kãrriɔsch for
— ein Nicht-Raucher-Koupé	<i>— a non-smoking compartment</i>	— ̄o noun-smobking kommpartment
Ist dies der Zug nach ...?	<i>Is this the train for ...?</i>	is th̄iss th̄ō treɦn for ...?
Wo muss ich umsteigen um nach ... zu gelangen? [setzt?	<i>Where must I change for ...?</i>	ɦueɦr m̄ost ei tscheɦndsch for...? [ɔsch'd?
Ist dieser Platz bedeckt?	<i>Is this seat engaged?</i>	is th̄iss ssiɦt enngeɦ'theɦr is noɦ ruɦm
Da ist kein Platz [nerufen Sie den Schaffner]	<i>There is no room</i>	kãhl th̄ō gãɦrd
Hier ist die Station	<i>Call the guard</i>	ɦiɦr is th̄ō steh'sch'u
Halten wir hier?	<i>Here is the station</i>	duh uiɦ stopp ɦiɦr?
Wie lange halten wir hier?	<i>Do we stop here?</i>	ɦau long duɦ uiɦ stopp ɦiɦr?
Fünf Minuten	<i>How long do we stop here?</i>	fiɦw minnits
Mein Gepäck ist verloren gegangen	<i>Five minutes</i>	mei l̄oggedsch is lost
	<i>My luggage is lost</i>	

Das Dampfboot. (The Steamboat.)

Wohin geht das Boot?	<i>Where is the boat going?</i>	ɦueɦr is th̄ō boɦt goɦ'ing?
Wann gehen Sie ab?	<i>When do you start?</i>	ɦuenn duɦ juɦ start?
Mit der Flut	<i>With the tide</i>	uiɦ th̄ō teiɦ
Um welche Zeit?	<i>At what time?</i>	ãtt huott teim?
Um neun Uhr	<i>At nine o'clock</i>	ãtt nein o'klokk
Man fährt ab	<i>They are going to start</i>	th̄eh abr goɦ'ing tu start

TABLE DU TOME QUARANTE

J. VINSON. La langue ou les langues ibériennes.....	1
F. SOULIER. La langue polynésienne.....	24, 100
E. S. DODGSON. The philology of Madagascar.....	31
J. VINSON. The French in India.....	35
G. B. DE FONTAINIEU. Le mouvement Çwadéci.....	43
C. LACOMBE. Variantes des exemplaires de Liçarrague.....	65
J. VINSON. Observations sur l'article précédent.....	68
G. LACOMBE. Notes du prince L.-L. Bonaparte sur son <i>Verbe</i>	75
C.-C. UHLENBECK. Réponse à M. Vinson.....	80
J. VINSON. Thème ou version.....	81
P. REGNAUD. La famille du latin <i>opus</i>	121
J. VINSON. Les Musulmans du sud de l'Inde.. ..	137
P. MIRIANISCHVILI. L'Ibérie et la Russie.....	145
E.-S. DODGSON. Le Verbe de l'Épître aux Hébreux de Liçar- rague.....	153, 254
P. REGNAUD. La contraction révélatrice d'étymologies.....	169
F. WEISGERBER. La langue malaise.....	174, 271
J. VINSON. La Science et les amateurs.....	193
J. VINSON. L'Ibère et le basque.....	209
P. REGNAUD. ὄγλος-ὀλίγος.....	237
F. RAVASSE. Les mots arabes et hispano-morisques du <i>Don</i> <i>Quichotte</i>	238
Nécrologie (W. Webster, Victor Henry).....	122, 195
<i>Varia</i> . Le caractère et la taille des crayons.....	62
— Pour les écoliers.....	62
— Critique américaine.....	63
— Illusion ou naïveté.....	63
— Politesse espagnole.	134
— Le Verbe basque.....	134
— Prononciation du français par les Allemands.....	135
— La langue universelle.....	136

<i>Varia.</i> Le Nouveau-Testament basque de 1571.....	206
— Prononciation modifiée.....	206
— Indiens et Européens	207
— L'âge et le génie.....	208
— L'esprit du coq.....	282
— Les beautés de l'allemand.....	282
— Il faut travailler.....	283
— Le vol au British Museum.....	284
— Prononciation anglaise en allemand.....	284

BIBLIOGRAPHIE

J. de Urquijo. <i>Obras de J. d'Etcheberri</i>	49
G. Ferrand. <i>Dictionnaire de Flacourt</i>	55
E. Rouillard. <i>Noms géographiques de Québec</i>	56
<i>Smithsonian Institution. Bulletins</i> n° 30 et 32.....	58, 279
— — 24 ^e Rapport pour 1902-1903.....	278
H. Müller. <i>Semitica</i> . I et II.....	59
A. Meillet. <i>L'état actuel des études de linguistique</i>	125
G.-A. Grierson. <i>Linguistic survey of India</i> , t. IV.....	196
E. Portal. <i>Letteratura provenzale</i>	200
M. Kerbaker. <i>La morte di Vaca</i>	202
J. Berjot. <i>Premières leçons d'annamite</i>	202
Th. Gollier. <i>Manuel de la langue japonaise</i>	203
W. Planert. <i>Die Syntaktischen Verhältnisse des Suaheli</i> ..	279
<i>Kuhn's Zeitschrift</i> . XL, 4.....	59
<i>Bulletin du parler français au Canada</i> . V.....	60, 204, 130
<i>Revue du monde musulman</i> . I-IX.....	61, 131, 205, 280
<i>British and Foreign Bible Society</i> . 102 ^e rapport.....	127
<i>Journal de la Société Finno-Ougrienne</i> . XXIII.....	128
<i>Mémoires de la Société Finno-Ougrienne</i> . XXIII et XXIV	129
<i>Revue internationale des études basques</i> . 1-4.....	129, 204, 281
<i>Anthropos</i> . II.....	132

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale. 59, 81, 125, 127, 135, 136, 169, 193, 206, 282	
Sanscrit et Inde.....	43, 202
Grec.....	237

Latin.....	121
Français.....	60, 130, 204
Espagnol.....	238
Provençal.....	200
Allemand.....	135, 283, 284
Anglais.....	282, 284
Russe.....	145
Sémitique.....	59
Arabe.....	238
Annamite.....	202
Japonais.....	202
Dravidien.....	137
Tamoul.....	35, 137
Ougro-Finnois.....	123, 129
Géorgien.....	145
Basque. 1, 49, 65, 68, 75, 80, 129, 134, 153, 204, 206, 209, 254, 281	
Américain.....	56, 58, 278, 279
Maléo-polynésien.....	24, 100, 174, 271
Malgache.....	71, 45, 193

AUTEURS

E.-S. Dodgson.....	31, 134, 158, 254
G.-B. de Fontainieu.....	43
G. Lacombe.....	65, 75
P. Mirianischvili.....	145
P. Ravaisse.....	238
P. Regnaud.....	121, 169, 237
F. Soulier.....	24, 100
C.-C. Uhlenbeck.....	80
J. Vinson... 1, 35, 49-61, 68, 81, 125-129, 137, 193, 196-203, 209, 282-284.	
F. Weisgerber.....	174, 271

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.



Author

Revue de Linguistique

Title

40

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

